

JEAN-CLÉMENT MARTIN

Blancs et Bleus dans la Vendée déchirée

DÉCOUVERTES GALLIMARD

DÉCOUVERTES GALLIMARD/HISTOIRE



Octobre 1793

Depuis six mois, plus de cent mille hommes sont engagés dans
la plus grande guerre civile que la France ait jamais connue.

Contre la Révolution, des paysans, des hobereaux, des prêtres,
ont pris le drapeau blanc du roi pour emblème.

Ces hommes ont un nom, les Blancs,
un pays, la Vendée.

De toute la France, pour combattre ces «brigands», des républicains affluent, vêtus de cet uniforme bleu⁰ qui leur sert de signe de ralliement. Du printemps à l'été, les Blancs se sont affirmés. En septembre, en une série de victoires miraculeuses, ils ont défié des milliers de Bleus. Ils savent qu'un ultime combat les attend, qui décidera de leur sort. Ils sont aux portes de Cholet. Il leur faut vaincre ou mourir.



Le 17 octobre se lève sur la lande déserte de Bégrolle. Tous les généraux, sauf Lescure et Charette, sont là, avec quarante mille hommes, cernés de toutes parts par trois armées républicaines. Bonchamps et les Vendéens montent à l'attaque, mais les Bleus rompent les lignes vendéennes. Elles se reforment, se rompent à nouveau, se rallient encore avec désespoir...

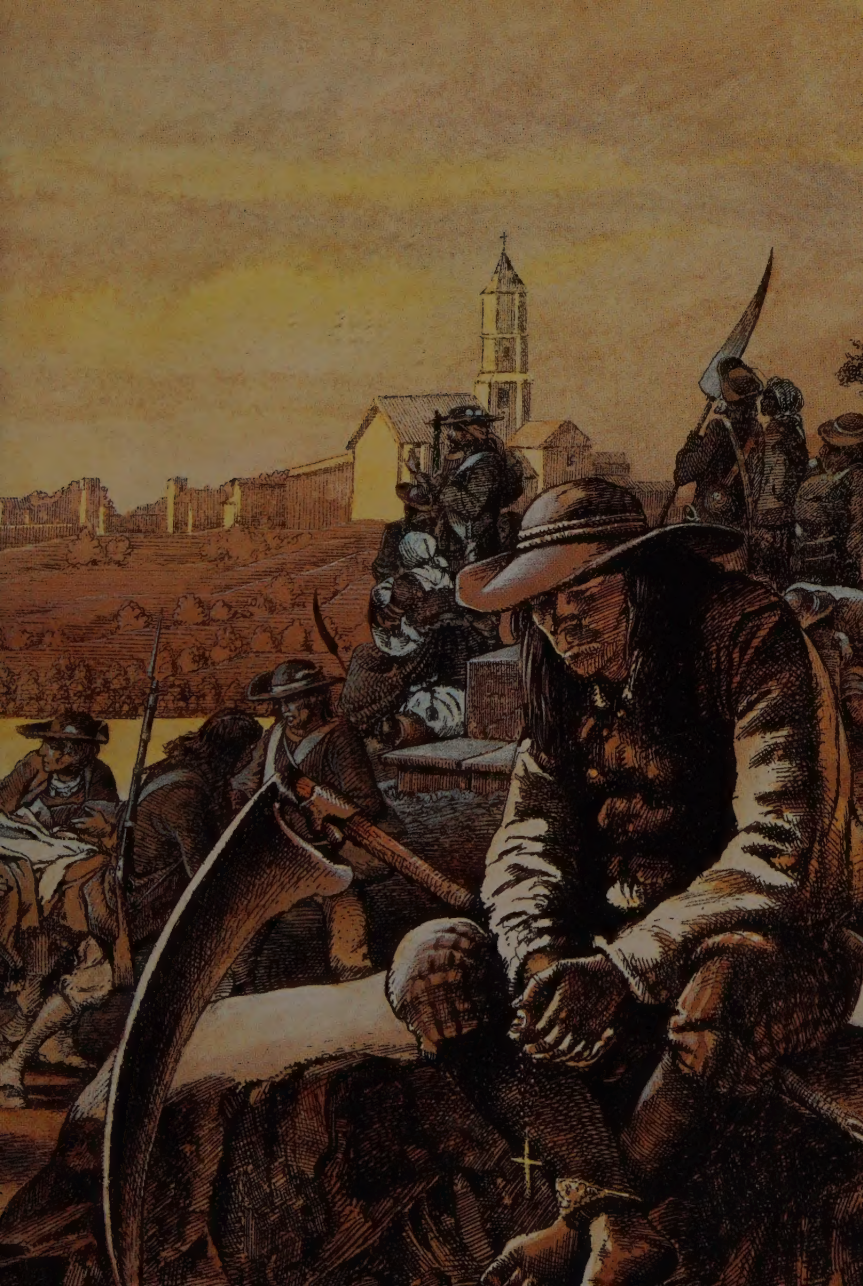


Un cri fatal retentit dans les rangs : «A la Loire! à la Loire!»
C'est la défaite, la déroute de l'armée entière et, pour les chefs,
des blessures à mort : un coup de feu dans le ventre pour
d'Elbée, une balle dans la poitrine pour Bonchamps.



Désastreuse journée ! Lescure, d'Elbée, Bonchamps, tous trois blessés, mourants. L'armée vaincue, cent mille paysans chassés par le fer et le feu républicains. On eut dit le convoi funèbre de la Vendée, menée à la tombe par les derniers Vendéens...
Bonchamps l'ouvre, porté sur son lit de douleur...



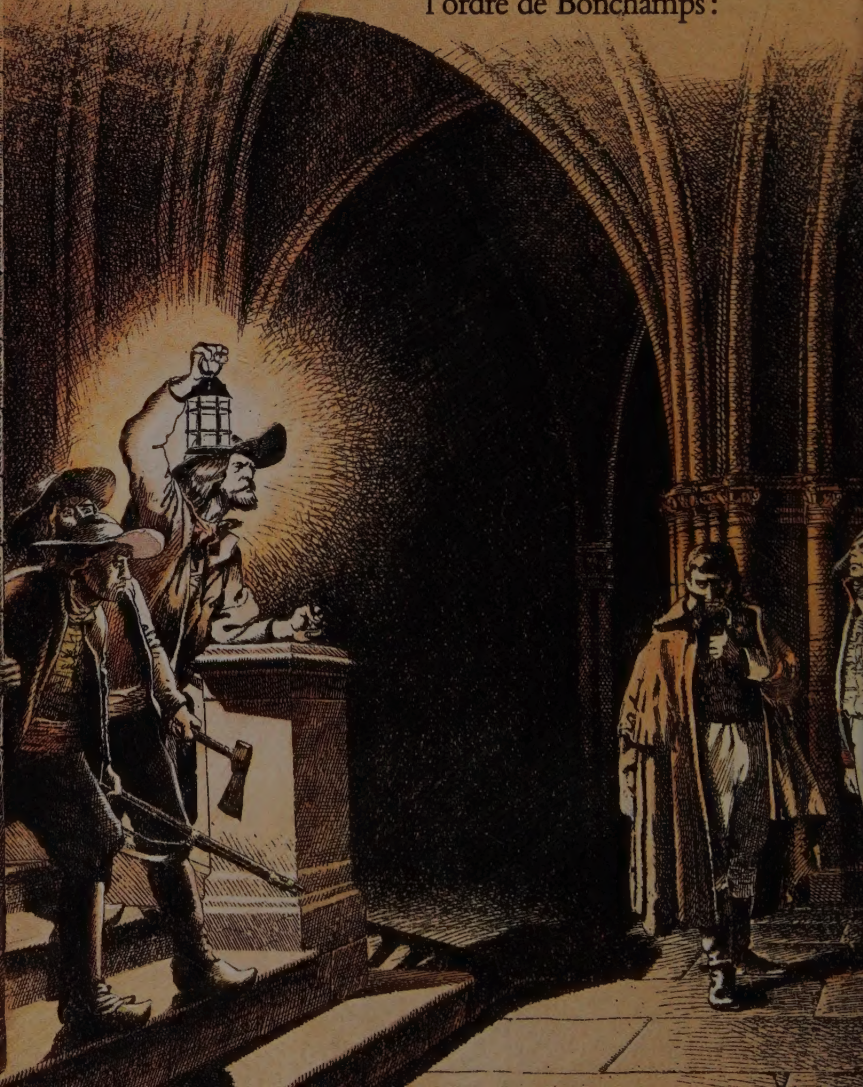




de leurs victimes et de la cendre des chaumières du bocage ?
«Mort aux Bleus, mort aux Bleus!» crient les paysans en se
ruant vers l'église dans laquelle sont enfermés les républicains.
Les clameurs réveillent Bonchamps, * évanoui sur le sol.
«Qu'est-ce là ?» demande-t-il.



«Mes amis, vous m'avez toujours obéi... Grâce aux prisonniers ! Que je ne meure pas sans être assuré de leur vie !» Un Vendéen s'élance, un roulement de tambour annonce l'ordre de Bonchamps :



Bonchamps le veut, Bonchamps l'ordonne ! Le dernier cri du héros, le cri de grâce vole de bouche en bouche. Il arrive aux bourreaux prêts à frapper... et les armes leur tombent des mains, et des pleurs d'attendrissement remplacent les cris de rage. La Vendée renonce à sa vengeance.

D'après Poirson, Les Bretons, Bretagne et Vendée



Jean-Clément Martin est vendéen et historien. En travaillant sur le thème de la Révolution à Nantes, il s'est passionné pour un sujet plus large, celui du souvenir des guerres de Vendée. C'est ainsi qu'il a été amené à concevoir l'exposition « Les traces de la guerre de Vendée dans la mémoire collective », qui se tient à l'écomusée départemental de la Vendée, au Puy-du-Fou. L'illustration de cet ouvrage doit beaucoup aux recherches de l'écomusée. Jean-Clément Martin est l'auteur de nombreux ouvrages et d'articles, dont « La Vendée, région mémoire », paru dans l'ouvrage collectif *les Lieux de mémoire*, Gallimard. Il s'apprête à publier *la Guerre de Vendée et son souvenir*, aux éditions du Seuil, en 1987.

Responsable de la rédaction
Elizabeth de Farcy
Maquette Anne Boyer
Iconographie Jeanne Hely
Illustration James Prunier
Lecture - correction
Dominique Froelich,
Jacqueline Peragallo,
Alexandre Coda

Coordination
Elizabeth de Farcy

Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés
pour tous pays
© Gallimard 1986

Dépôt légal : octobre 1986
Numéro d'édition : 38984
ISBN 2-07-053022-1
Imprimé en Italie

Composition Sophotyp,
Paris ; Tygra, Paris
Photogravure Fotocrom,
Udine
Impression Editoriale
Libreria, Trieste
Reliure Zanardi, Padoue

BLANCS ET BLEUS DANS LA VENDÉE DÉCHIRÉE

Jean-Clément Martin



DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRE

DECLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN

PRÉAMBULE

LES représentants du peuple Français, constitués en assemblée nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle les droits naturels, inalienables et sacrés de l'homme; que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs; ainsi que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être, à chaque instant comparés, avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution et du bonheur de tous.

EN conséquence, l'Assemblée nationale reconnoît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême les droits suivants de l'homme et du citoyen.

ARTICLE PREMIER

LES hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme; ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression.

Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation; nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

L'Aliberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits; ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

L'Alai n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société; l'homme qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'a pas ordonné.

L'Alai est l'expression de la volonté générale; tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation; elle doit être la même pour tous; soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

VII.

NUL homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu que dans les cas déterminés par la loi, et selon les formes qu'elle a prescrites; ceux qui sollicitent, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi, doit obéir à l'instant, il se rend coupable par la résistance.

VIII.

L'Alai ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'une fois; la loi établit et promulgue, sousoitamment au delict, une peine légale.

IX.

TOUT homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

X.

NUL ne doit être inquiété pour ses opinions, mêmes religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

XI.

LA libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme; tout citoyen peut donc librement écrire, imprimer librement; sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

XII.

LA garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux à qui elle est confiée.

XIII.

Pour l'entretien de la force publique, et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable; elle doit être également répartie entre les citoyens en raison de leurs facultés.

XIV.

LES citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée.

XV.

LA société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.

XVI.

TOUTE société, dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution.

XVII.

LES propriétés étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé; si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

En 1789, la France est une monarchie ancienne et puissante. Les rois ont établi définitivement leur pouvoir sur l'ensemble du pays et certains d'entre eux, comme François I^{er} et Louis XIV, ont réussi à développer les fonctions royales. Le pays est, Russie exceptée, le plus peuplé d'Europe, avec près de 28 millions d'habitants et, tout au long du XVIII^e siècle, il a connu un enrichissement continu qui a profité à tous, même si les inégalités sont criantes.

CHAPITRE PREMIER LA FRANCE ENTRE EN RÉVOLUTION



Avec la Déclaration des droits de l'homme, les sujets du roi de France sont désormais des citoyens : ils ont des droits à revendiquer et des libertés à exercer. Les royalistes, eux, contre-attaquent.

En effet, la société française est divisée par les privilèges attribués aux membres du clergé et aux nobles, petits et grands, qui bénéficient d'avantages fiscaux à la différence des autres Français, ceux du troisième ordre, autrement dit du tiers état.

A la fin du XVIII^e siècle, une série de mauvaises récoltes provoque des difficultés imprévues, au moment où les caisses de l'État sont vides. Alors qu'un mouvement d'idées, qui déborde le petit cercle des intellectuels, agite

Les habituelles caricatures montrant la partition de la société en trois ordres, clergé, noblesse, tiers état, (les deux premiers oisifs et prodigues de la richesse produite par le troisième), simplifient à l'extrême les rapports de pouvoir à l'intérieur du pays. Ils sont en réalité beaucoup plus complexes ; on le verra dans le déroulement des événements révolutionnaires.



les pensées et provoque le souci de réformer la société, le roi Louis XVI est amené en mai 1789 à réunir les États généraux, auxquels il compte demander une augmentation des impôts. Pour réunir cette assemblée, oubliée depuis cent cinquante ans, toute la France est conviée à des opérations qui mobilisent les plus petites villes.

Il faut, au travers d'un système compliqué, élire des députés qui seront chargés de porter à Paris des cahiers de doléances exposant les vœux des Français.

Les espoirs de réforme semblent permis : jusqu' dans les plus petites bourgades, des groupes se constituent pour exprimer le désir de changement

Face à ces réformateurs, qui veulent réduire les inégalités devant l'impôt ou la justice, et qui s'attribuent le nom de « patriotes », d'autres groupes se reconnaissent à leur volonté de conserver la situation ancienne : ils reçoivent rapidement le nom d'« aristocrates ». Alors que le tiers état réclame quelques réformes dans la procédure des États généraux,

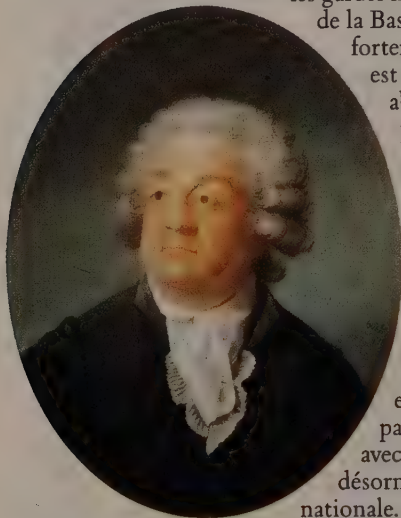


Une nouvelle fonction apparaît en France : celle de député. Pour la réunion des États généraux, plus d'un millier de clercs (évêques et curés), de nobles (grands seigneurs et petits hobereaux), de roturiers (surtout des magistrats, des avocats) se retrouvent dans une cohue inquiète à Versailles. Tout doit être inventé : procédures de vérifications des pouvoirs de chaque député, modes de scrutin, jusqu'aux problèmes matériels tels que le logement des députés qui demeurent chez l'habitant dans des conditions précaires. Les tensions sont très vives entre ces hommes venus de toute la France pour une assemblée dont ils n'attendent pas tous la même chose. Le roi veut de nouveaux impôts, les roturiers attendent une « constitution », les grands seigneurs veulent garder leurs prérogatives, les curés de campagne entendent améliorer leur sort par rapport aux évêques et aux religieux.



la maladresse politique du roi, qui paraît menacer les députés du tiers, met le feu aux poudres. Le 14 juillet 1789, les Parisiens, aidés par la milice patriote de la ville, les gardes nationaux, s'emparent

de la Bastille. La vieille forteresse, mal défendue, est assaillie car elle abrite des réserves de poudre. Les rares prisonniers qu'elle enfermait sont libérés. Sa prise, que le roi ne condamne pas, montre la faiblesse de Louis XVI, qui cède bientôt aux exigences du tiers état en acceptant de partager son pouvoir avec l'assemblée, intitulée désormais Assemblée nationale.



L'Assemblée nationale entreprend aussitôt une série importante de réformes, dont une des premières est l'abolition des privilèges et des distinctions juridiques

Dès 1790, le pays est entièrement remodelé.

Les «généralités» qui divisaient la France sont remplacées par les départements, divisés en districts, cantons et communes. Ce découpage donne le cadre qui organise la justice, l'administration – chaque commune a désormais son maire, chaque département son directoire – et l'Église – un diocèse correspond à un département, une paroisse à une commune. Les nouvelles fonctions créées (maire, président de directoire, mais aussi juge) sont électives, elles provoquent donc dans tout le pays une cascade d'élections au cours desquelles patriotes et aristocrates s'opposent. Une révolution municipale permet à la bourgeoisie des villes de s'emparer des pouvoirs locaux détenus auparavant par des nobles. C'est notamment le cas à Nantes. Dès cette époque, ceux qui refusent ce nouveau rapport social émigrent.





Anouvelle société, nouveaux héros. Les États généraux devenus Assemblée nationale constituante ouvrent des carrières à tous ceux dont l'éloquence trace l'avenir du pays. Le comte de Mirabeau (à gauche), connu pour ses frasques amoureuses et ses critiques de la noblesse du royaume, y est élu par le tiers état. C'est lui qui, le 23 juin 1789, avait lancé à l'intention du marquis de Dreux-Brézé venu transmettre la décision du roi ordonnant la dispersion des députés, la célèbre apostrophe : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes. » Par sa vie, par sa superbe, il incarne alors l'indépendance toute nouvelle des représentants du tiers face à la monarchie. Par sa naissance, il illustre l'union encore possible entre les nobles favorables aux réformes et les roturiers exigeant des changements politiques et sociaux.

Tout le pays participe à la Révolution

Les événements parisiens ont été attentivement suivis par les Français, qui les apprenaient avec retard et souvent avec de nombreuses déformations. En juillet 1789, les campagnes sont ainsi agitées par une panique collective qui fait craindre l'arrivée des «brigands», des Anglais, panique entraînant des flambées de colère rurale contre les seigneurs locaux. Les ruraux, même mal informés, ne sont pas en dehors de la Révolution ; les élections municipales qui se déroulent autour d'eux les font participer directement à la vie politique. Et surtout les changements apportés par l'Assemblée nationale provoquent des modifications importantes dans leur vie. Les impôts disparaissent, et sont remplacés par des contributions parfois plus lourdes encore pour les paysans, qui espéraient tout simplement en être totalement dispensés.

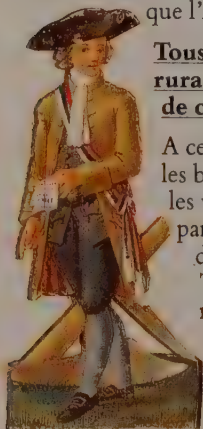
Enfin, pour des raisons essentiellement financières, l'État souhaite disposer des richesses terriennes du clergé. Les députés proposent alors de modifier la situation de cet ordre, et entreprennent de salarier les curés et leurs vicaires. Malgré l'opposition ouverte du pape, et celle plus feutrée du roi, un nouveau clergé se met en place à partir de 1791. Dans de nombreuses campagnes, les ruraux perdent leurs chapelles qui sont fermées lorsqu'elles sont éloignées des églises ; ils voient ensuite partir leur curé, lorsque celui-ci refuse d'appartenir au nouveau clergé en ne prêtant pas serment à la Constitution du royaume, ainsi que l'Assemblée nationale l'a décidé.

Tous les cadres de vie auxquels les ruraux étaient habitués viennent de changer en deux années

A cette époque, dans l'ouest de la France, les bourgs des campagnes, et bien entendu les villes, petites et grandes, sont habités par des populations le plus souvent fort différentes des populations paysannes. Tout les oppose. A commencer par les revenus : les habitants des bourgs vivent de la location des terres, de services vendus, comme les notaires. Ensuite, les modes de vie et même les croyances personnelles et collectives :



Les députés du tiers état avaient dû revêtir un sombre uniforme pour paraître dans les rangs de l'assemblée. Les grands seigneurs s'étaient parés de leurs dentelles et de leurs rubans, les plus petits avaient défilé l'épée au côté ; les évêques et les abbés avaient comparu dans leurs riches habits sacerdotaux, les curés dans leur soutane noire. L'époque assignait aux êtres des places, rangs, privilèges et avantages dont les prescriptions étaient enracinées dans les coutumes.



Les anciens découpages en provinces et généralités, avec des intendants nommés par le roi, cèdent la place au découpage en départements qui rompt avec des pratiques et des habitudes séculaires.



dans le domaine religieux, les citadins sont souvent critiques envers le curé, mais pratiquent une religion austère. Les ruraux, plus soumis à l'influence du curé, conservent pourtant des pratiques quasi magiques, que les curés doivent accepter faute de pouvoir les interdire.

En règle générale, dans l'Ouest comme dans tout le pays, les ruraux sont incompris des citadins

Ils sont pour la plupart analphabètes et ne parlent que rarement le français ; aussi les gens des villes ne sont-ils pas loin de leur dénier toute intelligence.

En juillet 1789, la violence parisienne qui s'est exprimée avec la prise de la Bastille, trouve des échos dans la Grande Peur qui agite les provinces françaises. A Strasbourg (ci-dessous), l'hôtel de ville est pillé ; à Angoulême des châteaux brûlent, des archives sont mises à mal.



Dans l'Ouest, ce désaccord est particulièrement vif. Les communautés rurales sont très puissantes dans les campagnes des Mauges, du Bressuirais, où la majorité des paysans travaille sur de petites ou moyennes exploitations. Ces paysans, vendant surtout du bétail, sont engagés dans des opérations financières et disposent d'une réelle autonomie face aux propriétaires, aux maquignons, aux prêteurs. Contrairement à ce que l'on est trop tenté de croire, les ruraux du bocage ne vivent pas à l'écart du reste du pays : ils participent à de nombreuses foires – les Parisiens d'alors sont ravitaillés en viande notamment par

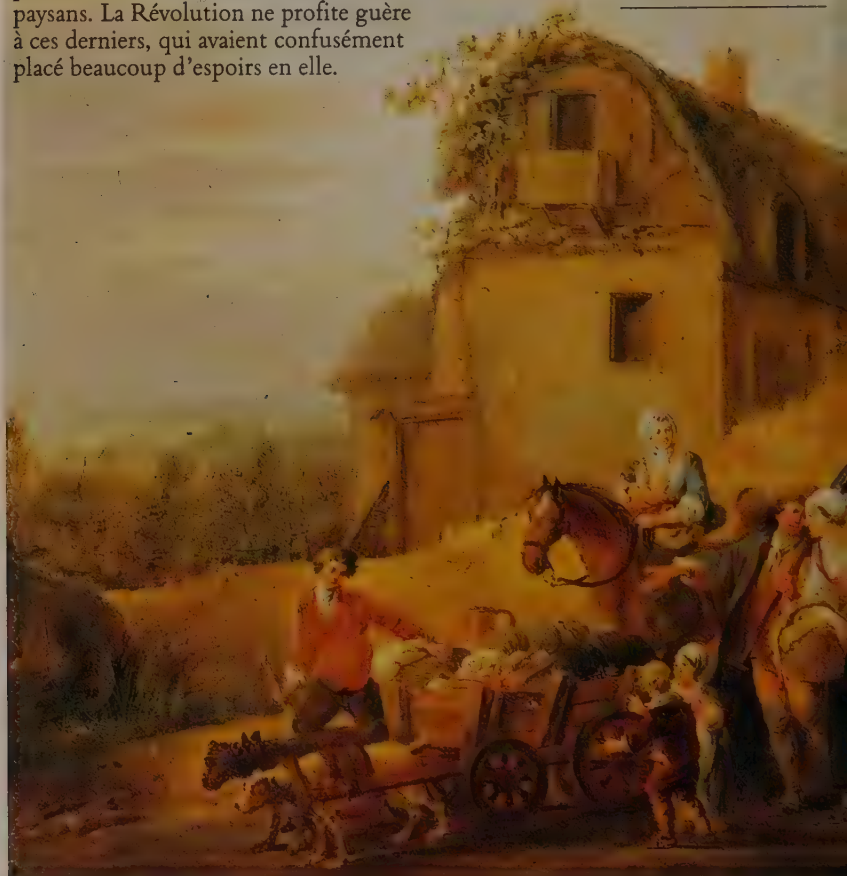
Les paysans ne veulent pas être les laissés-pour-compte de la Révolution. Ils interviennent brutalement dans le débat politique, en demandant que leurs revendications élémentaires soient entendues.



les bovins des Mauges – et sont intégrés dans une vie communautaire dynamique.

Cela explique que des soubresauts politiques agitent les plus petits villages. A partir de 1791, les paysans de l'Ouest sont mécontents de l'augmentation des impôts nouvellement créés. Dans l'ensemble du pays, ils attendaient quelques avantages de la confiscation des biens du clergé, vendus au profit de l'État sous le nom de biens nationaux, mais les acheteurs privilégiés sont les propriétaires urbains qui saisissent l'occasion pour accroître leurs biens, au détriment des paysans. La Révolution ne profite guère à ces derniers, qui avaient confusément placé beaucoup d'espoirs en elle.

Les peintres et graveurs du XVIII^e siècle ne donnent pas de représentations cohérentes des campagnes françaises. Ils hésitent entre l'image du paysan pauvre, asservi à la glèbe, et la peinture idyllique (tel ce tableau de Watteau) d'une paysannerie enrichie, vivant dans de belles maisons de pierre, vêtue de solides habits, disposant de matériel et d'animaux.





Dans l'Ouest surtout, une autre source de querelles naît des bouleversements religieux

Les curés qui n'ont pas prêté serment, appelés pour cela «insermentés», ou «réfractaires», perdent progressivement le droit de célébrer le culte, doivent abandonner leurs paroisses et sont remplacés par ceux qui ont satisfait aux exigences de l'État, les «assermentés» ou «jureurs». Dans les paroisses rurales, les fidèles soutiennent le curé auquel ils étaient habitués, et craignent que le nouveau ne garantisse pas la valeur des sacrements (baptême, mariage, inhumation) qui permettent l'accès à la vie éternelle. Des bagarres éclatent lorsqu'on veut obliger les ruraux à assister à la messe du curé jureur, lorsque les enfants nouveau-nés sont rassemblés, militairement, pour être baptisés par le jureur.

Celui-ci, communément appelé «intrus» dans les campagnes du bocage de l'Ouest — ce qui donne par déformation «trut» ou «truton» —, a fort à faire lorsque les portes de l'église sont cadénassées, les vêtements sacerdotaux cachés, qu'il reçoit des pierres lancées par les enfants, des menaces de mort, voire des coups de fusil. Dans le courant de 1792, les campagnes sont parcourues la nuit par des processions de fidèles qui refusent le culte officiel, affirment voir des miracles se produire. Ces

Mascarades mantireligieuses d'une part (à droite), graves processions d'autre part (à gauche), la France se partage entre les paysans qui abandonnent la soumission séculaire à l'Église et ceux qui soutiennent leurs prêtres réfractaires. Des différences de sensibilité perceptibles depuis 1750 se révèlent et s'opposent face aux mesures prises par la Révolution.



pénitents ne portent pas seulement des cierges, mais aussi des bâtons pour assommer tous ceux qui voudraient abattre leurs croix, ou les chênes miraculeux qu'ils vénèrent.

La Révolution provoque une opposition rurale, particulièrement vive dans l'Ouest. Les tensions vont augmenter régulièrement entre 1791 et 1792 pour aboutir à la lutte ouverte.

Dans les deux groupes, la volonté de défendre des idées est la même, et le point commun est le bâton, que chacun brandit. Deux France se dessinent, attendant l'occasion pour en découdre.





DÉMOLITION DE LA BASTILLE

*La Bastille fut attaquée, et prise par le Peuple le 14 Juillet 1789
Ce qui fut fait en peu de temps.*

**14 Juillet 1789 :
date-symbole de la
première année de
la Révolution**

Les États Généraux, convoqués en 1788, s'ouvrent à Versailles le 5 mai 1789. Le 20 juin, les députés du Tiers-Etat s'opposent au roi en réclamant une constitution. Après la prise de la Bastille, en juillet et août, les campagnes sont agitées par la Grande Peur. Le 4 août, les privilèges sont abolis dans le pays. Le 5 octobre, le roi et sa famille sont ramenés de force de Versailles à Paris : c'est le retour du «boulangier, de la boulangère et du petit mitron.» Le 2 novembre, les biens de l'Eglise sont mis à la disposition de l'Etat.



il tout de suite à la démolir,

LE SERMENT DES DISTRICTS.

Assemblée constituante ayant
la constitution le peuple.
sembia pour en jurer l'acceptation.
assemblées se faisaient dans
places publiques. Les Curés
leur clergé présidient.
ces rassemblements du régime
joie, et la paix... mais qui
dura pas longtemps!



L'année 1790

La fête de la Fédération du 14 juillet marque tout à la fois l'anniversaire de la prise de la Bastille et l'unité de la nation et du roi. Dans toute la France, de semblables fêtes rassemblent des délégués des districts autour des prêtres. Le sort de ceux-ci vient d'ailleurs d'être décidée : signée le 12 juillet, la

constitution civile du clergé les rend désormais dépendant de l'État.





ARRESTATION DE LOUIS XVI À VARENNES

Louis XVI s'échappa des Thuilleries la nuit du 17 Juin 1791. emmenant la Reine, ses
fronteres. Le Conducteur de la Voiture. S'oposa a vouloir changer de chevaux, les siens e-
menaces, rien ne put l'engager a marcher. D'autres Chevaux ne se trouvant point prêts il fallut
en chercher a savoir quels pouvoit être ces Voyageurs qui témoignoit tant d'empressement a
aux regards du public; Le Maître, vin qui reconnu Le Roi, et lui dit qu'il ne pouvoit le laisser par-
tir de la Reine et de sa famille, rien ne put toucher l'inflexible Maître. Le Roi fut arrêté, et ran-

L'année 1791

L'unité nationale est rompue le 21 juin 1791, lorsque le roi est arrêté à Varennes alors qu'il s'appête à quitter la France pour rejoindre les troupes autrichiennes de son beau-frère. Le 17 juillet, une pétition est déposée au Champ de Mars à Paris, réclamant la déchéance du roi. Les manifestants sont mitraillés par les soldats de la Fayette.

et sa sœur, arrivés à Varennes près des
d'avoir courus plusieurs postes, promesses, et
Auberge: La contestation avait attirée des spectateurs
sur l'autre, et qui se cachotent si soigneusement
misses les plus séduisantes, les priores, les armées
de 26.



Tribunal de Prison au 2. et 3. Se.

Ce Tribunal étoit composé de déterminés Révolutionnaires des formes Judiciaires; Lesquels enivrés de vin et de sang, envoyaient à la mort tous les prisonniers qui on leur apportoit, un petit nombre, dont on leur avoit donné la liste; l'un d'eux faisoit l'office d'accusateur public; En vain l'accusé protestoit son innocence, on lui répondoit ironiquement qu'il avoit le droit de sortir; On le conduisoit, à la porte où il devoit être exécuté.

L'année 1792

Depuis le 20 avril, la guerre a été déclarée «au roi de Bohême et de Hongrie».

En mai les premiers «enragés» apparaissent, constituant une force politique notable.

Le 20 juin, pour protester contre le refus du roi de signer le décret prononçant la déportation des prêtres réfractaires, le peuple parisien envahit les Tuileries.

Le 10 août, une nouvelle «journée» populaire chasse le roi et tue la Garde suisse. Le roi est suspendu de ses fonctions avant d'être emprisonné au Temple.

Les extrémistes républicains se livrent, les 2 et 3 septembre au massacre de prêtres accusés de contre-révolution emprisonnés à Paris, notamment aux Carmes.

Le 21 septembre la royauté est abolie.

Le 22 septembre la République «une et indivisible» est proclamée.



t aucunes idées
concluoient par
l'exception d'un
la pipe à la
et prou ver son
qu'il pouvois



La Révolution trouve évidemment des obstacles sur son chemin. Le roi et son entourage sont hostiles aux réformes, des journaux attaquent les révolutionnaires et leurs réalisations. La majeure partie des nobles se range de ce côté. L'abolition des privilèges ne les a pas ruinés, car le droit de propriété a été déclaré sacré ; ils conservent leurs biens, mais sont dorénavant soumis aux impôts ; ils ont perdu le droit exclusif de porter des armes, de disposer d'un banc à l'église, de chasser. Un mécontentement profond s'installe.

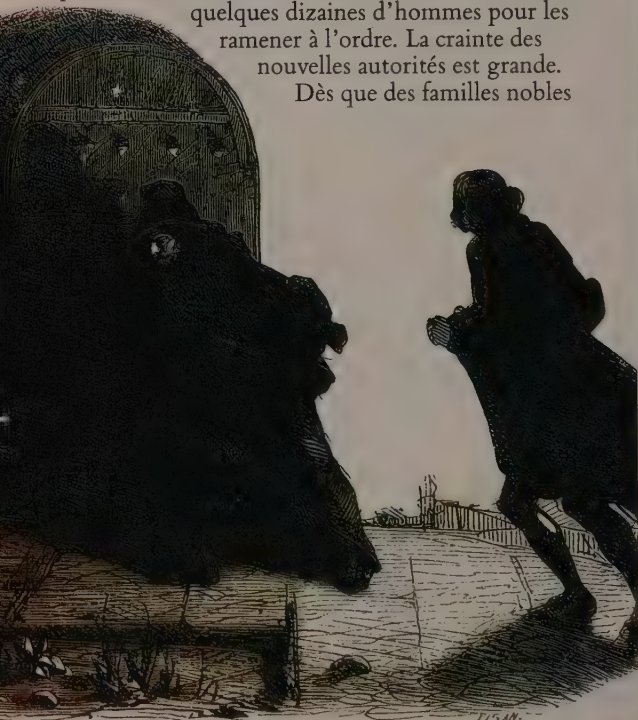


CHAPITRE II LA MONTÉE DES RÉSISTANCES

Face à la marche victorieuse de la Révolution, la personne du roi perd de plus en plus son prestige. Des caricatures rendent compte de sa véritable situation, celle d'un prisonnier.

Dans l'Ouest, les premières hostilités entre nobles et roturiers datent de janvier 1789. Le sang a coulé, trois jeunes gens ont été tués à Rennes. Un petit hobereau breton, La Rouerie, prend la tête de la révolte contre-révolutionnaire. En 1792, il est le moteur d'une vaste conspiration nobiliaire et prépare une insurrection. Il n'aura pas le temps de la mettre en œuvre, mais son exemple se répand.

D'autres seigneurs se soulèvent ici et là dans le département de la Vendée, et il faut envoyer contre eux quelques dizaines d'hommes pour les ramener à l'ordre. La crainte des nouvelles autorités est grande. Dès que des familles nobles



se réunissent, ne serait-ce que pour un pique-nique, les patriotes accourent en armes pour surveiller le rassemblement, et vérifier que les participants arborent bien sur leurs vêtements la cocarde bleu, blanc, rouge qui symbolise le changement révolutionnaire. Beaucoup de petits nobles n'ont pu émigrer, comme le





Au nom de l'indépendance de la Bretagne, La Rouérie s'oppose à Louis XVI : le 14 juillet 1788, il est embastillé. Adoptant, d'abord les idées libérales de la Révolution, il s'en éloigne vite, lorsque la noblesse perd son pouvoir, et que la province de Bretagne voit disparaître son unité au profit du nouveau découpage en départements. Il organise alors une conjuration, regroupant essentiellement des nobles, sans réussir à trouver d'appui dans le peuple. Son mouvement échoue et il meurt en 1793, mais l'agitation qu'il provoque dans la région suffit à inquiéter les autorités révolutionnaires qui traquent les moindres complots. Sous son impulsion, des nobliaux vendéens se lancent dans l'agitation contre-révolutionnaire et de fortes têtes, comme Jean Chouan se lancent dans une véritable guérilla à la limite de la Mayenne et de la Bretagne, mettant sur le qui-vive tous les gardes nationaux. La gravure rend compte de ces interventions de la garde nationale dans les familles de paysans soupçonnées de conspirer contre la Révolution.

marquis de Bonchamps, ou ont dû, faute de moyens financiers, revenir sur leurs terres, comme le chevalier de Charette. Le pays compte ainsi des populations hostiles à la Révolution.

La chute de la royauté, après le 10 août 1792, puis la mort du roi, guillotiné le 21 janvier 1793, aggravent les ressentiments à l'égard de la Révolution. Si ces deux événements ne provoquent pas encore d'émeutes ni de mouvements populaires, c'est que les révolutionnaires exercent une surveillance d'autant plus stricte qu'ils sont en guerre depuis avril 1792 contre la Prusse et l'Autriche, et qu'ils craignent que l'effort de guerre ne soit compromis par les trahisons des contre-révolutionnaires, ces ennemis de l'intérieur.

Pour la majorité des paysans, la lutte politique passe au second plan, après les intérêts locaux

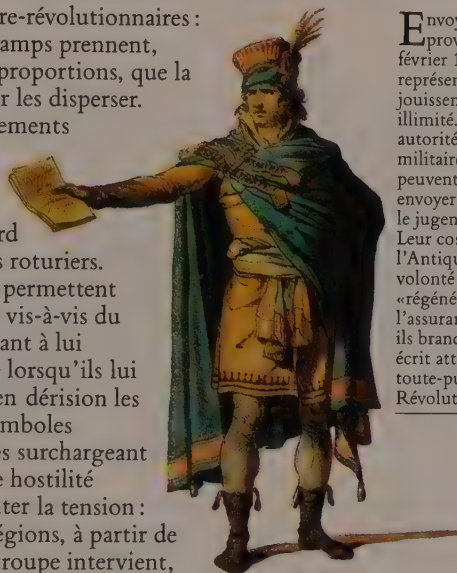
Dans tout le pays, ils poursuivent des objectifs autonomes. Tantôt ils renouent avec les traditionnelles jacqueries des siècles précédents : c'est le cas en 1790 dans la vallée du Rhône, comme en Provence, où ils se regroupent contre les nobles. Tantôt ils organisent de

La République triomphante fait table rase du passé. Louis XVI est exécuté le 21 janvier 1793 (ci-dessous à gauche), Marie-Antoinette, la «veuve Capet», le suit dans la mort le 16 octobre 1793 (ci-dessous à droite). La famille royale est décimée. Le dauphin, le petit Louis XVII, meurt dans des circonstances restées mystérieuses. Leur mort empêche toute velléité de retour en arrière, la Révolution est condamnée à la réussite et à l'innovation.

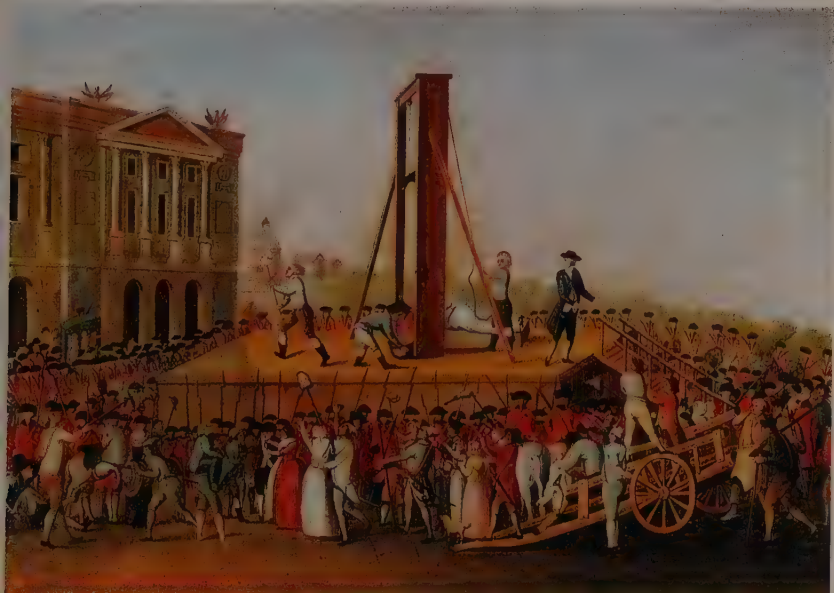


véritables camps contre-révolutionnaires : en 1791 et 1792, ces camps prennent, en Ardèche, de telles proportions, que la troupe intervient pour les disperser.

Partout, les événements révolutionnaires leur procurent l'occasion de manifester leur indépendance, à l'égard des nobles comme des roturiers. Dans le Quercy, ils se permettent des gestes d'insolence vis-à-vis du seigneur, en s'appliquant à lui postillonner au visage lorsqu'ils lui parlent ; ils tournent en dérision les arbres de la liberté, symboles révolutionnaires, en les surchargeant d'outils ruraux. Cette hostilité systématique fait monter la tension : dans de nombreuses régions, à partir de février-mars 1793, la troupe intervient, provoquant de véritables émeutes.



Envoyés dans les provinces à partir de février 1793, les représentants en mission jouissent d'un pouvoir illimité. Ils contrôlent les autorités administratives et militaires locales qu'ils peuvent révoquer, voire envoyer à la guillotine s'ils le jugent nécessaire. Leur costume, imité de l'Antiquité, rappelle la volonté républicaine de « régénérer » l'humanité ; l'assurance avec laquelle ils brandissent l'ordre écrit atteste de la toute-puissance de la Révolution.





En février 1793, une levée de 300 000 hommes est décidée

En effet, les exigences de la guerre obligent à renforcer les armées révolutionnaires, jusque-là composées par les soldats des troupes de ligne d'avant 1789 et par les volontaires désireux de défendre la Révolution.

Il ne s'agit pas d'instituer un service militaire, mais de recruter dans toute la France 300 000 nouveaux soldats, qui sont tirés au sort parmi les célibataires de chaque commune. L'effort demandé à chacune n'est pas très important. Mais il rappelle les procédés déjà employés par la royauté, et que les paysans ne supportaient que difficilement. Et surtout, le choix doit se faire précisément parmi ceux qui sont jusque-là restés à l'écart de l'engouement révolutionnaire. Cette contrainte est doublement inacceptable pour les paysans qui refusent de « tirer » pour la Révolution. Si bien que, de la région du Nord à celle de Toulouse, en passant par la Bourgogne, l'Orléanais, et jusqu'en Alsace, des émeutes, de véritables insurrections éclatent. Des paysans en armes parcourent les campagnes. Les troupes répriment avec énergie. Dans le Massif central, autour de Thiers, puis de Rodez, des zones entières échappent provisoirement à la Révolution.

Les émeutiers portent des cocardes blanches et réclament la fin de la Révolution

Le mot de la fin reste cependant aux révolutionnaires. Ceux-ci luttent énergiquement contre les séditeux.

Jusqu'en 1792, c'est, paradoxalement, l'armée de la royauté qui défend la France révolutionnaire. Pourtant, avec le départ à l'étranger d'un grand nombre d'officiers devenus hostiles à une évolution trop brutale, elle s'est affaiblie, et la situation est encore aggravée par la guerre déclarée le 20 avril à la Prusse et à l'Autriche. Les défaites se succèdent et la Révolution menacée reçoit l'aide des populations patriotes qui s'enrôlent volontairement. Sans expérience militaire ces soldats improvisés ne peuvent qu'apporter leur foi révolutionnaire. Au début de 1793, la France doit affronter toutes les puissances européennes coalisées. Les volontaires ne suffisent plus, il faut recourir à des méthodes plus contraignantes : la levée de 300 000 hommes. Conscription limitée, elle démontre pourtant que la rigueur de la contrainte révolutionnaire affecte dorénavant tout le pays. Elle constitue en définitive un véritable test politique.

Paris envoie des représentants en mission investis de tous les pouvoirs ; la ligne dure de la Révolution, celle dirigée par Maximilien de Robespierre, appelée par la Montagne, parce qu'elle siège dans les hauteurs de la salle des débats, crée un Comité de salut public pour unifier la résistance. En avril 1793, les émeutes paysannes sont presque toutes éteintes, partout, sauf dans l'Ouest...

Au début de mars 1793, des rassemblements ont lieu à Cholet. Les gardes nationaux, ceux que l'on appelle les Bleus, à cause de la couleur bleue de leur uniforme, tuent une dizaine de paysans en dispersant la foule. Des émeutes analogues ont lieu dans de petites communes au cœur du département de la Vendée, mais elles sont vite circonscrites. Quelques jours plus tard, vers le 10 mars, la situation est plus critique. Dans le Finistère, dans le Morbihan, dans toute l'Ille-et-Vilaine, dans la Loire-Atlantique, des paysans se lèvent encore et, en bandes armées, s'opposent aux patriotes ruraux. Dans tous les cas, la lutte est très inégale. Des campagnes arrivent des centaines, voire des milliers de paysans, tandis que dans les petites villes il n'y a que quelques dizaines, tout au plus quelques centaines de partisans de la Révolution. Même si ces derniers disposent de fusils et de quelques canons, alors que leurs adversaires n'ont pour la plupart que des bâtons, des faux retournées ou des broches à rôtir, l'issue

Chez les volontaires de la République, que l'on voit caricaturés ci-dessous, comme chez les paysans insurgés, l'énergie et la foi remplacent l'armement et la technique. Les gardes nationaux sont loin de maîtriser les populations, surtout à l'occasion de cette mobilisation obligatoire.

“Nous avons cherché à rappeler à l'ordre les citoyens, mais une foule de jeunes garçons ayant entouré la table où nous étions pour écrire, ayant élevé la voix et dit que si quelqu'un avait le malheur de nommer des garçons pour tirer au sort il périrait, et que, par conséquent, on ne devrait prendre personne de force. Enfin, les esprits commençant à s'échauffer, les mouvements devenant furieux, nous avons été obligés de nous retirer afin de prévenir tout événement fâcheux.”



de l'affrontement est sans surprise, la marée paysanne ne peut être arrêtée par une si faible résistance.

Les petits groupes de patriotes sont chassés des bourgades, contraints de se réfugier dans les grandes villes où se trouvent des garnisons importantes, qui, elles, peuvent mater les ruraux en colère.

La répression va alors commencer

Dans le Finistère, le général Canclaux, qui commande à Brest, conduit une colonne armée ; celle-ci écrase les paysans révoltés. Les principaux meneurs sont exécutés, les communes fautives lourdement taxées. La punition est impitoyable et délibérée. Il faut empêcher l'insurrection de se répandre. Dans le Morbihan, en Ile-et-Vilaine, les mêmes méthodes sont employées. Les paysans sont regroupés sous la menace du canon, et sommés de se soumettre. Sur la rive droite de la Loire, entre Angers et Nantes, les républicains reprennent rapidement le contrôle des routes et exercent leur vengeance sur les communes insurgées. L'ordre est rétabli dès la fin du mois de mars. L'efficacité de ces méthodes est incontestable. Dans toute la Bretagne, la leçon porte. Le mécontentement ne

La Vendée devient à partir de mars 1793 une région isolée du reste de la France. Perçue comme terre de la contre-révolution, elle est chargée de tous les symbolismes, de toutes les légendes. Le paysage, souvent bocager, est accusé de favoriser la révolte ; même les moulins sont supposés donner des indications aux insurgés sur les mouvements des troupes républicaines. Les positions respectives des insurgés et des républicains apparaissent sur cette carte en blanc et bleu, la partie rayée correspondant aux zones imprécises, terrains des principaux combats futurs.



disparaît pas, mais le succès de la répression empêche la poursuite de la révolte.

Au sud de Nantes et d'Angers des émeutes particulièrement graves éclatent

Sous l'autorité d'un voiturier, Jacques Cathelineau, et d'un garde-chasse, Stofflet, plusieurs milliers de ruraux s'emparent de Saint-Florent-le-Vieil en mars 1793.

Avec l'aide d'anciens militaires, Bonchamps et d'Elbée, d'autres envahissent Cholet qui n'était défendue que par 400 hommes. A Machecoul, venus de toutes les communes environnantes, ils submergent les patriotes, dont une partie importante est immédiatement emprisonnée, puis massacrée dans les jours qui suivent. La situation est critique.

Tout le pays apprend avec stupeur cette explosion de révoltes

La survie même de la Révolution paraît en jeu, puisque de tous les points cardinaux les mauvaises nouvelles affluent. Cependant, à la fin du mois de mars, le succès de la répression change rapidement le cours des choses. Même si dans le Maine-et-Loire, dans la Loire-Atlantique, les révolutionnaires des bourgades se sont réfugiés dans les grandes villes, ils semblent contrôler la situation.

Une colonne armée de 3000 hommes, dont la moitié composée de soldats de métier, part de La Rochelle pour rejoindre Nantes et écraser définitivement les révoltés. Cette colonne est commandée par le général Marcé. Dès son arrivée en Vendée, elle repousse sans problème les premiers groupes de rebelles qu'elle rencontre. Mais, le 19 mars 1793, non loin de Saint-Vincent-Sterlanges, au Pont-Charrault, Marcé engage maladroitement sa troupe dans un défilé, tandis que les paysans se tiennent sur les hauteurs. Pris sous le feu sans pouvoir répliquer, les soldats se débandent et fuient ; certains retournent à Niort, d'autres à La Rochelle. La défaite est complète.

Elle est surtout inexplicable. Comment une armée de métier a-t-elle pu être repoussée par des paysans sans armes ? La première explication retenue est la thèse du complot. Marcé aurait volontairement commis des imprudences, il serait complice des contre-révolutionnaires. Circonstance aggravante, le général de l'armée du Nord, Dumouriez, battu en Belgique,



En quartier
RÊPOS



Bout au pied
RASSEMBLEMENT



En jambe de chien gauche
DANGER PROCHE



En jambe de chien droite
DANGER PASSÉ





Image classique de la guerre, les premières bandes insurgées se tournent vers des personnalités connues pour leur opposition à la République, leur action en faveur de la religion ou leurs compétences militaires. Cathelineau, voiturier, colporteur et chantre dans sa paroisse du Pin-en-Mauges s'est fait remarquer pour sa foi intransigeante. Le 11 mars 1793, des jeunes gens qui viennent de chasser les patriotes de Saint-Florent-le-Vieil lui demandent de se mettre à leur tête. La légende raconte qu'il accepta en essuyant de ses bras la farine du pain qu'il était occupé à pétrir. Il abandonne «à la grâce de Dieu» sa femme et ses cinq enfants et part pour une «croisade» de quatre mois seulement : blessé dans les combats de Nantes, il mourra le 14 juillet 1793.



également soupçonné de trahison, passe à l'ennemi ; or Dumouriez a exercé dans les années précédentes un commandement dans l'armée de La Rochelle. Marcé et lui sont donc considérés comme des traîtres ; les défaites de Vendée et de Belgique sont comprises comme deux parties du même complot. Marcé est emprisonné, et guillotiné à la fin de l'année 1793.

La vérité est plus simple. Dans une région jusque-là tranquille, qui ne nécessitait pas la présence de garnisons, la paix n'était assurée que par de faibles effectifs venus des grandes villes, qui n'avaient aucune peine à écraser les velléités de révoltes paysannes. La maladresse de Marcé est seule responsable d'une bataille qui tourne court.

**La peur de la Vendée, de ces paysans
bizarrement vainqueurs est aussitôt
répandue**

Le repli désordonné de la colonne armée laisse le champ libre aux autres révoltés qui viennent de s'emparer des villes de



“ Les malheureux (patriotes) retenus à Machecoul y furent horriblement massacrés. Des hommes, qui jusque-là sans doute n'avaient jamais versé de sang humain, prenaient plaisir à de pareilles exécutions. ”



Cholet et de Machecoul. Cette petite défaite prend ainsi des proportions considérables. Elle laisse une région échapper au contrôle républicain, elle en donne une image terrifiante. La peur des révolutionnaires identifie cette révolte non réprimée à la menace interne la plus grave qui pèse sur le pays. C'est en pensant d'abord à ces « rebelles de la Vendée et des départements voisins » que, le 19 mars, la Convention prend un décret instituant la peine capitale pour vingt-quatre heures pour toutes les personnes prises les armes à la main, ou porteuses de cocardes blanches : le blanc, couleur du roi, symbolise l'opposition à la Révolution ; il donnera son nom aux combattants.

“Les prêtres assermentés ne trouvèrent point de grâce ; ceux qui avaient été à leurs messes, ceux qui avaient acheté des biens d'église, ou commandé la garde nationale ou occupé des places de municipaux furent recherchés avec soin et amenés à Machecoul ; ils y périrent...”

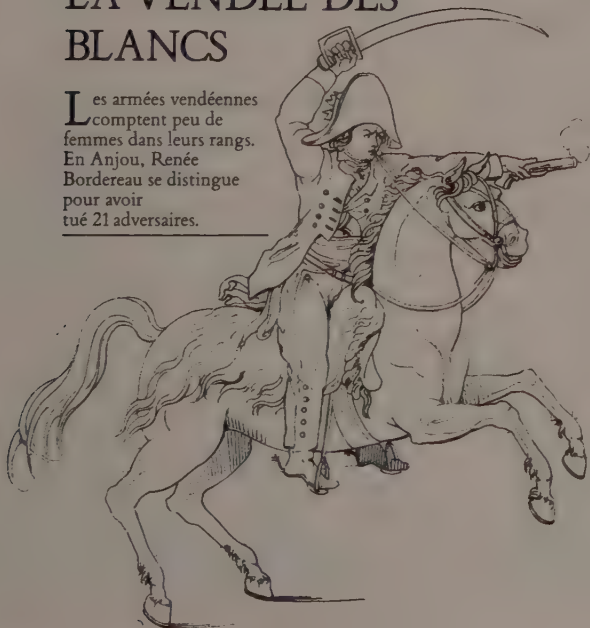
Lucas de la Championnière,
*Mémoire sur la guerre
de Vendée*



La Vendée est devenue l'ennemi public numéro un, elle représente la contre-révolution. Des bords de la Loire jusqu'aux portes de Fontenay-le-Comte, des Sables-d'Olonne jusqu'à Saumur, la révolte paysanne interdit à l'administration républicaine de s'exercer.

CHAPITRE III LA VENDÉE DES BLANCS

Les armées vendéennes comptent peu de femmes dans leurs rangs. En Anjou, Renée Bordereau se distingue pour avoir tué 21 adversaires.



Les troupes vendéennes sont composées de soldats-paysans, les combattants n'ont pas d'uniforme. Ils gardent leurs vêtements habituels : grand chapeau à larges bords, pantalon, veste de drap et sabots.

Dans les premières semaines, les paysans vont à l'attaque presque sans armes. Cela ne dure guère. Les défaites successives des républicains — qui s'avancent imprudemment dans un bocage ouvert par des routes médiocres, avec des canons et des caissons de munitions — donnent aux Vendéens un parc impressionnant de canons, mais surtout des fusils et de la poudre. L'armement est très

hétéroclite, mais a l'avantage d'exister, même si beaucoup de combattants ne disposent que de bâtons ou de faux retournés.

Beaucoup d'entre eux sont d'habiles chasseurs, qualité précieuse dans cette guerre. Ils partent au combat avec une ration de pain pour quelques jours, sans équipement. La nuit, ils dorment à même le sol ; les repas sont composés de ce qui est pris sur place. Lorsque de grandes masses sont en mouvement — 40 000 hommes partent d'Angers pour attaquer Nantes —, des réquisitions de pain et de viande sont ordonnées.

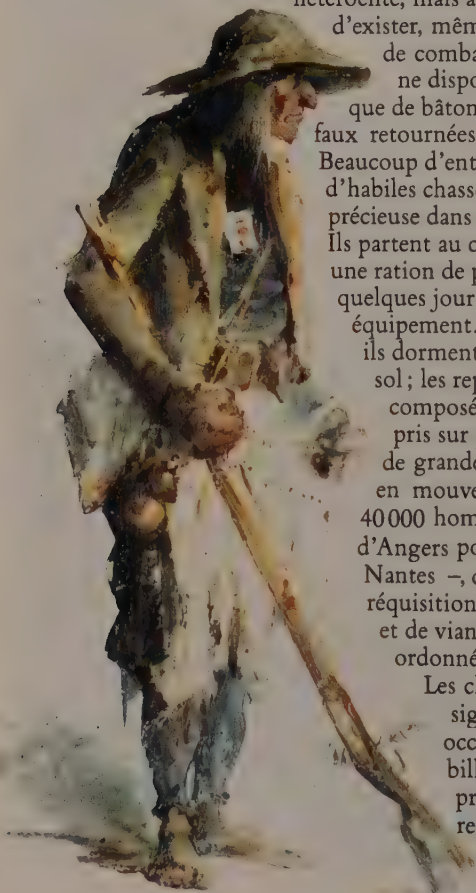
Les chefs signent à ces occasions des billets, avec la promesse d'un remboursement à la paix.

L'imagerie a popularisé la silhouette du paysan vendéen en sabots ou pieds nus, avec le chapeau de feutre sur la tête, le Sacré Cœur et la cuiller accrochés sur la veste de laine, la longue canardière à la main (à gauche). Le chouan breton porte, lui, chapeau rond et veste de drap ouverte, pantalon bouffant et guêtres. Outre les paysans, les insurgés comptent parmi eux beaucoup de tisserands et nombre de petits notables ruraux, éloignés de ce modèle rustique. C'est ce que rappellent les dessins réalisés par David d'Angers (à droite), dans les années 1826 lorsqu'il fait poser les survivants de la guerre. Ils montrent que ces ruraux respectables, ces paysans ordinaires, ont été, autrefois, des combattants représentant l'ensemble de la communauté régionale.

“Prends ton fusil,
Grégoire,
Prends ta gourde pour
boire,
Prends ta vierge d'ivoire,
Nos messieurs sont partis
Pour chasser la perdrix. (...)”

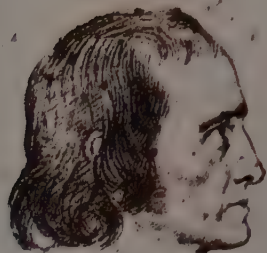
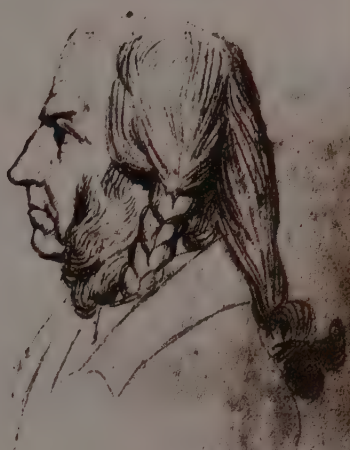
Paul Féval,

Monsieur d'Charette

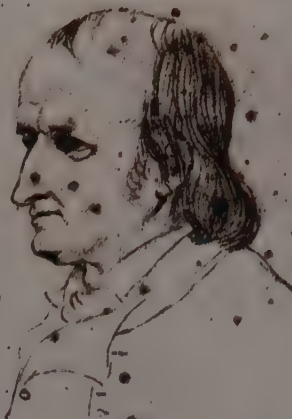




Etienne Mathieu, dit le Juif
agé 64 ans, natif de Mollet
ami de...



...ant de 35 ans, agé de 52 ans natif
de Chapelle St Florent, sergent de
compagnie de tirailleurs de
...champs, il est un brave et un
...homme.



...ant de 36
...ant de St Florent, ami de St Florent



Les républicains insistent dès 1793 sur la «sauvagerie» et le «fanatisme» des insurgés. La religion – foi ou superstition – joue un très grand rôle pour ces paysans. Ils sont capables de prier à genoux devant un calvaire sous le feu de l'ennemi, défendent «leur religion» et bravent la mort en étant sûrs ainsi de gagner le ciel. Cette fermeté les conduit aux plus grands excès. Dès 1792 des parents affirment déjà qu'ils préfèrent voir leurs enfants morts plutôt que baptisés par les curés jureurs. La faux et le fusil sont au service de la croix dans une alliance naturelle.

“Le citoyen Dubois, commandant en second du poste de Thouaré, a conduit au violon du département un enfant d'environ dix ou onze ans nommé René Bicot, du bourg d'Hercé, et qui paraît être un espion des brigands. Le déclarant dit que plusieurs personnes de Thouaré lui ont dit l'avoir vu passer et repasser de Saint-Julien à Thouaré, ce qu'il n'a pas nié lorsqu'on lui a demandé. Telle est sa déclaration qu'il assure véritable.”

Nantes, le 25 Avril 1793.
Signé Dubois

L'armée est levée parmi les paysans, rassemblés au son du tocsin, sur l'ordre des chefs. Elle est composée d'hommes de tous les âges, des plus jeunes, ces enfants qui servent d'espions, d'agents de liaison, ou de tambours, aux plus vieux qui marchent avec l'ensemble de la paroisse. Des femmes se trouvent également dans l'armée, mais en faible nombre. Quelques-unes, comme Renée Bordereau, se sont habillées en garçon pour combattre.

La discipline est peu respectée. Après la bataille, les paysans abandonnent l'armée et rentrent chez eux, quitte à repartir le lendemain s'il le faut

L'armée royale et catholique n'est pas une armée stable. Lors de grands déplacements, c'est un véritable roulement qui s'instaure entre ceux qui la rejoignent lorsqu'elle se trouve à proximité de leur village, et ceux qui la quittent dès lors qu'elle s'en éloigne. Dans certains cas, les chefs utilisent la force pour obliger les villageois à participer aux combats.

Cette masse d'hommes, véritable cohue, est de loin ce qui frappe le plus les observateurs. Ce n'est pourtant pas la véritable force des Blancs. Le noyau essentiel est composé de soldats permanents, au plus une dizaine de milliers répartis dans toutes les armées vendéennes.

Se trouvent là les véritables batailleurs, ceux qui, pour une raison ou pour une autre, vont lier leur destin à celui de l'armée blanche. Ils sont rejoints par des déserteurs de l'armée républicaine, des Suisses ou des Allemands de l'ancienne armée royale. C'est ce noyau de soldats d'élite qui sait se battre et joue le rôle central dans la tactique blanche.

Parmi eux se trouve aussi la cavalerie des Vendéens. L'improvisation est de règle. De 1 500 à 2 000 cavaliers sans équipement (sans selle, sans étriers) montent des chevaux disparates. Ils ne peuvent guère s'opposer aux dragons ou aux hussards ennemis qui ont de bons chevaux, des harnachements et des équipements adéquats, des cuirasses sur le torse pour se protéger dans les charges.

“On a dit fausement que les prêtres combattaient. Ils confessaient les mourants, au milieu du feu, sur le champ de bataille ; ainsi on a pu y trouver les corps de quelques-uns : mais aucun n'a jamais songé à autre chose qu'à exhorter et rallier les soldats, à leur inspirer du courage et de la résignation dans leurs souffrances.”

Mémoires de Madame de La Rochejaquelein



La lutte contre les républicains s'opère surtout en utilisant la masse des combattants

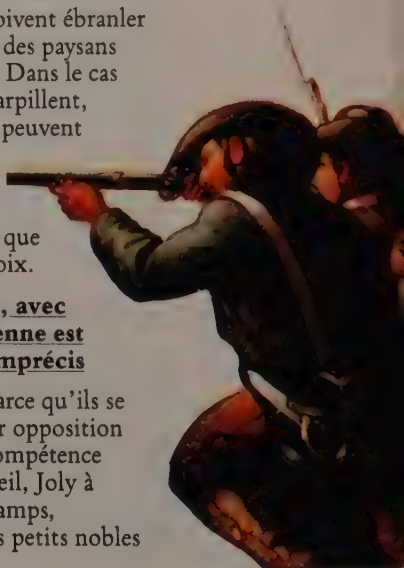
Dans les premiers temps, il suffit à l'armée de rassembler 10 000 ou 20 000 hommes devant des villes protégées par quelques centaines de soldats, pour que ces derniers prennent peur et que, tout simplement, les habitants de la ville se rendent aux Vendéens. L'effet de masse joue toujours ensuite. Pour résister aux colonnes républicaines composées de quelques milliers d'hommes au maximum, les Vendéens réunissent quatre à cinq fois plus de combattants. Ils ne jouent pas tous le même rôle. L'artillerie, traînée par des bœufs, poussée par les soldats, ne sert guère qu'à impressionner. Cachée dans un repli de terrain ou derrière un rang de combattants, elle tire à bout portant sur l'ennemi que l'on a laissé avancer. Les troupes d'élite marchent en tête et sur les flancs de l'armée. Bons tireurs, n'ayant pas peur des combats, leurs hommes subissent le premier choc. Les autres ne savent guère faire autre chose que s'aplatir au sol lorsque les canonniers ennemis mettent le feu à la mèche, annonçant le départ du boulet. Une fois le coup parti, ils se précipitent en hurlant sur les troupes adverses.

En règle générale, la bataille se déroule selon des principes simples. Les soldats permanents doivent ébranler l'ennemi ; si celui-ci recule, alors l'ensemble des paysans armés se rue en masse et garantit la victoire. Dans le cas inverse, l'armée se volatilise, les soldats s'éparpillent, chacun rentre chez soi et les républicains ne peuvent écraser une armée qui n'existe plus. La médiocrité de la discipline de l'armée vendéenne est ici un avantage, puisqu'elle demeure insaisissable en cas de défaite, alors que les républicains battus sont des proies de choix.

Évoluant sur un territoire mal délimité, avec des troupes incertaines, l'armée vendéenne est dirigée par des chefs qui ont des rôles imprécis

Ils ont été désignés par leurs troupes, soit parce qu'ils se sont fait remarquer avant mars 1793 par leur opposition à la République, soit parce qu'ils ont une compétence militaire. Cathelineau, à Saint-Florent-le-Vieil, Joly à Machecoul sont dans le premier cas. Bonchamps, Charette, Sapinaud sont dans le second. Ces petits nobles

La disparité et la force des armées vendéennes sont éclatantes sur ce tableau du XIX^e siècle représentant Caillaud à la tête de ses troupes. Les paysans sont amalgamés avec d'authentiques soldats qui ont déserté avec armes et bagages : la faux et le bâton, pour ceux qui combattent sur les marges de l'armée ; le fusil de chasse ou de guerre récupéré souvent dans les stocks des républicains, pour ceux qui sont de tous les combats.



qui ont servi dans l'armée royale sont pratiquement obligés de se mettre à la tête des armées : il leur est impossible de refuser la demande des ruraux. Leur réticence est telle que, dans certains cas, les paysans n'acceptent pas que leurs chefs soient à cheval, tant ils craignent de les voir s'enfuir !

L'autorité de ces chefs est limitée par la nature de l'armée. Ils n'arrivent pas à la faire manœuvrer en mouvements d'ensemble, ils ne sont jamais assurés qu'à leur ordre les paysans consentiront à combattre.

Ils doivent accepter que ces derniers soient encadrés par des « capitaines de paroisse », paysans élus, désignés dans chaque communauté et qui constituent la véritable armature de l'armée. Seuls les soldats présents en permanence sont

“L'armée Charette, avec deux pièces de canon, se présenta sur le chemin de Légé. Les choses se firent dans les règles. Un cavalier s'avança pour saluer l'ennemi et l'engager à tirer le premier : on lui rendit son salut, mais on ne tira point. Alors commença le feu de notre côté ; les premiers coups de canon mal ajustés excitèrent parmi les républicains des éclats de rire que nous entendîmes fort distinctement. Ils ne tardèrent pas à nous répondre ; aussitôt les paysans s'entassèrent derrière les maisons, et tandis que M. Charette à coups de plat de sabre les forçait d'avancer, un boulet vint frapper à ses pieds et le couvrit de terre.”

Lucas de Championnière,
*Mémoire sur la guerre
de Vendée*





François Athanase Charette de la Contrie

Charette a 30 ans. Lorsque les paysans du Marais viennent le sortir de sa cachette, pour le mettre à leur tête. Cet ancien lieutenant de vaisseau de la marine royale vivait jusque-là agréablement de la chasse et des plaisirs champêtres. Il s'impose difficilement en 1793 et reste à l'écart des autres armées blanches. Il ne participe pas à la Virée de galerne et continue de guerroyer dans le Marais. Après 1794, il deviendra vraiment l'illustration de l'insurrection. Son habileté dans les combats, son panache vont le mettre au premier plan. En 1795, il signera la paix de Saint-Florent avec les républicains tout en étant reconnu par Louis XVIII comme lieutenant général du royaume. En 1796, à 33 ans, abandonné par ses troupes, il sera capturé et fusillé à Nantes.

**Antoine Philippe
La Trémoille,
prince de Talmond**

Héritier d'une grande famille noble possédant de nombreuses terres en Mayenne et en Bretagne, Talmond est mêlé à la conspiration de La Rouërie. Il se lance dans la guerre de Vendée avec la fougue de la jeunesse et l'assurance de la naissance. Il devient aussitôt commandant de la cavalerie vendéenne. Son ardeur est cependant dangereuse. Talmond cause en partie la défaite des armées blanches à Nantes, il les conduit aussi dans l'improbable Virée de galerne. Parti avec quelques fidèles, après les désastres de décembre 1793, il sera capturé par les républicains, jugé et exécuté devant les grilles de son château de Laval.



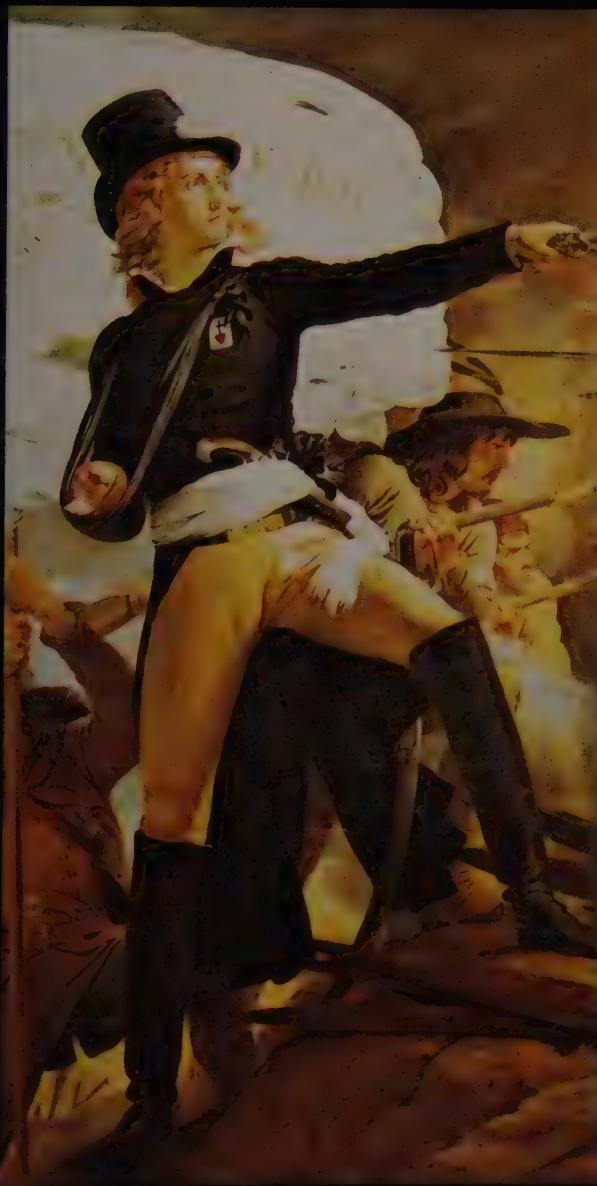


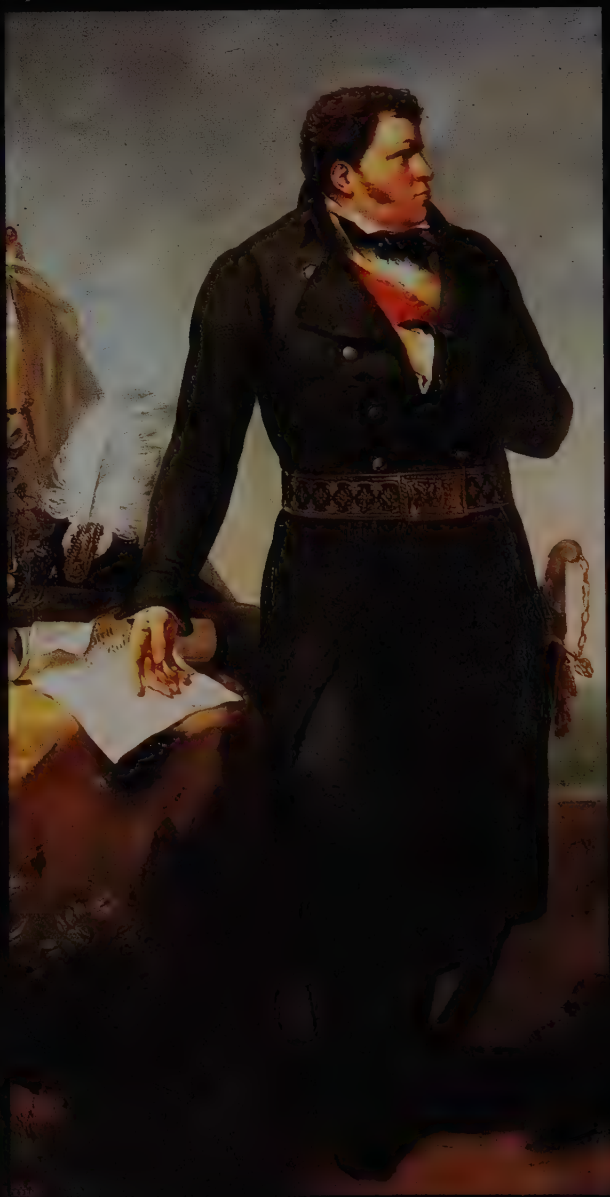
Maurice Gigost d'Elbée

Issu d'une famille de noblesse hypothétique, venue d'Allemagne, d'Elbée vit retiré dans son petit manoir de Landebaudière, à La Gaubretière, lorsque les paysans l'obligent à prendre le commandement d'une bande insurgée. Parti sans illusions sur l'issue du combat, «c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer», il s'en remet à «la Providence», c'est l'expression qui lui revient souvent sur les lèvres. Bon tacticien, il est avec Cathelineau, Bonchamps, Stofflet, l'un des chefs essentiels de l'armée catholique et royale. En juillet 1793, il est élu généralissime. Grièvement blessé à la bataille de Cholet, il se réfugie à Noirmoutier ; il y sera capturé en décembre 1793 par les troupes de Turreau, jugé et exécuté dans son fauteuil.

Henri de La Rochejaquelein

Quand les jeunes paysans de son entourage lui demandent de se soulever avec eux, il a tout juste 20 ans. La demande ne le prend pas au dépourvu. Ce fils de grande famille noble, élevé militairement, déjà sous-lieutenant de cavalerie, s'opposait sourdement à la Révolution. Son mot d'ordre : « Si j'avance suivez-moi, si je recule, tuez-moi, si je meurs, vengez-moi. » Il occupe rapidement une place essentielle en devenant en octobre 1793 le généralissime de l'armée catholique et royale. Il démontre son courage à la tête de la longue colonne engagée en Bretagne dans la marche vers Granville. Rentré dans les Mauges, il sera tué au hasard d'une rencontre.





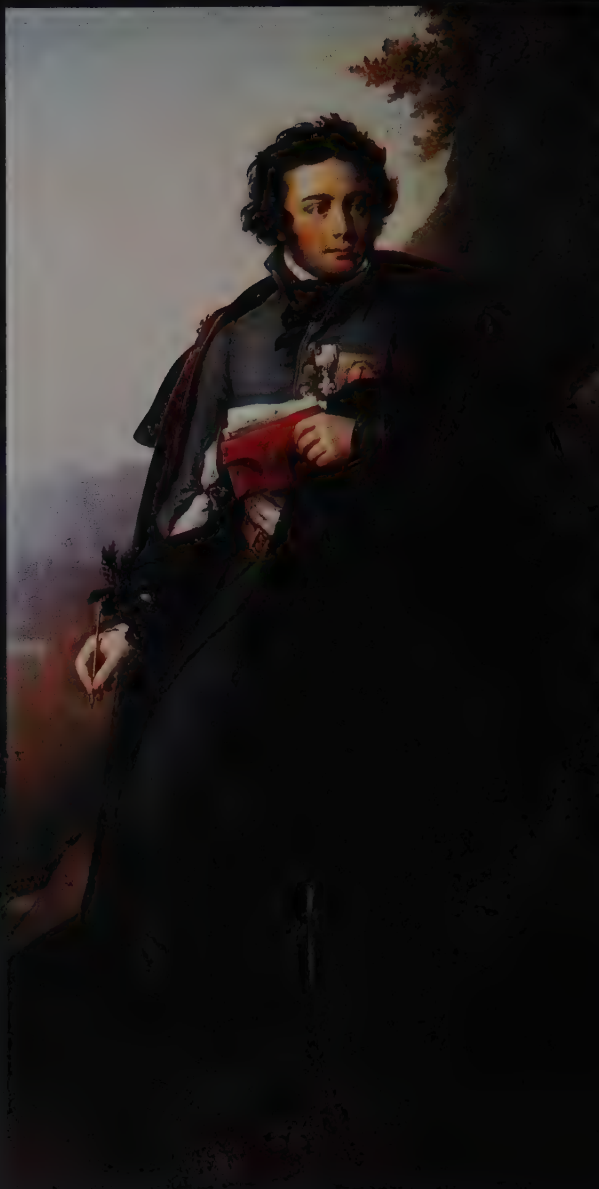
Georges Cadoudal

Plus connu pour la forme de sa grosse tête carrée, sa ténacité à s'opposer à Bonaparte, que pour sa participation à la guerre de Vendée, ce Morbihanais, fils de paysan aisé, se joint pourtant aux troupes vendéennes lorsqu'elles traversent la Bretagne. Il conduit ainsi quelques milliers d'hommes, facilitant leur marche vers Granville. Après l'échec de décembre 1793, il recomposera une troupe importante qui tient le Morbihan. Pour lui, la guerre continuera sans véritable interruption, passant de la guérilla rurale à la conspiration nationale, jusqu'à son exécution sous le Consulat, en 1804.

Louis de Lescure

Après la chute du roi, Lescure, qui appartient à la grande noblesse, quitte Paris et la cour avec sa jeune femme (qui deviendra plus tard la marquise de La Rochejaquelein, auteur des fameux *Mémoires*) et vit retiré dans son château de Boismé, près de Bressuire. Il ne participe pas aux premiers soulèvements, à partir d'avril 93, mais est néanmoins emprisonné par les républicains qui le considèrent comme suspect. Libéré par les insurgés, il en devient l'un des principaux chefs, respecté pour ses convictions religieuses. Au 15 octobre 1793, veille de la bataille de Cholet, il est mortellement blessé. Il suit l'armée en Bretagne, transporté dans une voiture. Il meurt, à l'âge de 27 ans, près de Fougères, le 3 novembre suivant.





Charles Artus de Bonchamps

Après avoir fait la guerre dans les Indes, Bonchamps s'établit dans un manoir des Mauges, où il vit du produit de ses terres. Lorsqu'en mars 1793 les insurrections se déclenchent, il en prend rapidement la tête. Bon organisateur, il réussit à discipliner ses soldats dont il fait l'une des meilleures troupes blanches. Il participe ainsi à toutes les grandes batailles qui se déroulent en 1793. Il est blessé mortellement à la bataille de Cholet, le 17 octobre 1793. Transporté mourant à Saint-Florent-le-Vieil, il empêche que ses soldats mettent à mort 5000 prisonniers bleus. Ce «pardon de Bonchamps» est immortalisé au XIX^e siècle par le monument que réalise David d'Angers, pourtant républicain convaincu, qui, de sa vie n'a jamais voulu statuer un prince ou un roi, mais remerciait ainsi Bonchamps d'avoir laissé vivre son propre père, compris parmi les 5000 prisonniers bleus.

Jacques Cathelineau

Avec Charette et Henri de la Rochejaquelein, Cathelineau, roturier généralissime, représente le troisième chef majeur de la Vendée. Voiturier, colporteur, père de cinq enfants, il s'est fait remarquer dans sa paroisse du Pin-en-Mauges pour avoir pris la tête des processions réclamant le retour des prêtres réfractaires.

En mars 1793, des jeunes gens viennent lui demander de se mettre à leur tête. Non sans prévoir l'insuccès de l'entreprise, il accepte. Sa modestie, son autorité lui donnent rapidement une place particulière. Il est ainsi élu généralissime de l'armée catholique et royale le 9 juin. Mais lors de l'attaque de Nantes, le 29 juin suivant, il est mortellement blessé. Il meurt le 14 juillet suivant.



véritablement soumis à ces chefs. La hiérarchie n'est donc pas très précise. Chacun combat avec les hommes qu'il a levés autour de sa résidence. Un semblant d'état-major est mis en place dans l'armée d'Anjou, avec un généralissime, Cathelineau, des généraux responsables de l'artillerie, de la cavalerie. Mais, dans le feu de l'action, les rôles sont oubliés : Marigny, responsable de l'artillerie, préfère parfois charger avec la cavalerie. Les batailles se livrent sans véritable plan, l'ardeur et le courage individuel servent de qualité militaire.



Dans cette improvisation totale, les rivalités entre les chefs sont grandes

Chaque chef, chaque général doit constamment faire ses preuves pour garder la confiance de ses soldats et de ses pairs. Dans la région de Machecoul, Charette, petit officier de marine de l'armée royale que des bandes paysannes ont mis à leur tête, doit s'imposer contre des rivaux qui n'entendent pas partager leur pouvoir. A la suite de ses premiers combats, qui sont autant de défaites, d'autres chefs engagent même les paysans à l'abandonner, voire à le tuer ! Dans les autres armées, la lutte est moins vive, mais cependant réelle. S'y côtoient des généraux sans titre ni noblesse, comme le voiturier Cathelineau, ou l'ancien soldat devenu garde-chasse d'une grande famille noble des Mauges, Stofflet ; des petits seigneurs possédant quelques fermes, comme d'Elbée ou Charette, qui vivent sur leurs terres, proches de leurs métayers ; mais aussi de grands noms : ainsi Henri de La Rochejaquelein, fils de grande famille, ou Lescure et sa jeune femme, qui fréquentaient la cour de Versailles, ou encore le prince de Talmond, grand propriétaire terrien, possesseur d'une immense fortune. Entre les roturiers et les nobles, entre tous les chefs de chaque bande, de chaque armée, les dissensions existent. Certains ordres sont pris sans que tous en soient bien informés.

Des fonctions sont attribuées aux porteurs de titres, au détriment des autres. Des combats sont perdus parce que la mésentente conduit des chefs à se lancer dans la bataille sans tenir compte du reste des mouvements de l'armée. Le fait que le premier généralissime de l'armée d'Anjou ait été Cathelineau, un roturier, ne doit pas être interprété comme une victoire contre les nobles.



La Vendée est aussi une région qu'il faut organiser politiquement

Dès le début des insurrections, se sont installés dans les communes des comités provisoires, souvent composés des anciens conseillers municipaux et des maires, qui ont continué à gérer la vie de tous les jours. Ces comités, dans lesquels on trouve souvent des femmes, surveillent, voire emprisonnent, les habitants favorables à la République qui sont restés sur place. Ils organisent la garde des villages, la culture des terres, les réquisitions d'hommes et de nourriture. Ils permettent que les conquêtes de l'armée ne soient pas inutiles, car ils s'implantent dans les agglomérations au fur et à mesure des succès militaires.

L'armée blanche possède un parc de plus de 200 canons. Mais bloquée par la boue ou l'étroitesse des chemins, sans stocks de poudre, l'artillerie sert surtout à garantir le moral des troupes, rassurées par sa présence. Quelques canons, comme la *Marie-Jeanne*, le *Missionnaire*, sont de véritables mascottes pour les Vendéens.





Pour coordonner le tout, les Vendéens mettent en place un Conseil supérieur, dans la petite ville de Châtillon, dans les Deux-Sèvres. Véritable gouvernement, le Conseil supérieur dirige tous les comités provisoires, organise le clergé réfractaire, remet en vigueur des lois de l'ancienne monarchie, fait de la propagande en publiant un bulletin affiché dans toutes les paroisses qui raconte les principaux événements de la guerre, en insistant évidemment sur les victoires des Blancs. Pour se donner les moyens de continuer la guerre, le Conseil supérieur récupère l'argent pris sur les républicains, qu'il remet en circulation, ou émet des billets et des bons royaux grâce à une imprimerie spécialement affectée à cet usage. Les principaux chefs militaires appartiennent à ce conseil qui conjugue ainsi tous les pouvoirs, et donne de la révolte une image unifiée. Cependant, situé à l'écart des

Durant l'époque révolutionnaire, les symboles et les signes de ralliement se multiplient. Le drapeau blanc s'oppose au drapeau tricolore, l'insigne du Sacré Cœur aux cocardes révolutionnaires. Le cœur surmonté d'une croix, dont l'origine remonte au XVII^e siècle où il était alors lié à la dévotion à la Vierge, est porté par tous les Vendéens, découpé dans des toiles grossières, teint et cousu à la hâte sur les vêtements. Il rappelle le but essentiel de la révolte : le rétablissement de l'ancien ordre, monarchique et religieux.

66 Allons armée
catholique,
Le jour de gloire est arrivé
Contre nous de la
République
L'étendard sanglant est
levé (bis)
Ontondez-vous dans tchiés
campagnes
Les cris impurs diaux
scélérats ?
Le venant duchque dans
vous bras
Prendre vous feuilles et
vous femmes
Aux armes Poitevins,
formez vous bataillons !
Marchons ! Marchons !
Le sang daux Bieux
rougira nos seillons ! 99

Marseillaise des Blancs

principales forces de la Vendée, dans une zone que les républicains peuvent aisément envahir, et composé surtout de prêtres ou de personnes qui ne participent pas au combat, il a en fait un rôle limité. Sur le terrain, chaque chef reste le seul maître.

Les objectifs du conseil et des chefs militaires sont exprimés par la devise «Dieu et le Roi» qui fleurit sur les bannières de l'armée

Il s'agit pour eux de revenir à la situation d'avant la Révolution, restaurer la monarchie et rétablir les prêtres réfractaires. Certains de ces prêtres jouent un rôle de premier plan dans l'insurrection vendéenne. La majorité se tient pourtant à l'écart, se contentant de reprendre l'exercice du culte dans ses paroisses.

*Assignat de Cinq francs, plié
comme le faisaient les Vendéens
en les Chouans, de façon qu'on
y lise : La mort de la République
Les assignats, ainsi pliés, leur
servaient de moyen de reconnaissance.*

1794.

L'opposition à la Révolution passe également par le détournement d'objets quotidiens. Avec un pliage astucieux, les assignats révolutionnaires proclamant : «La liberté ou la mort» deviennent une propagande royaliste : «Mort à la liberté, vive le roi».



Ainsi la révolte initiale, improvisée par des masses paysannes qui, pour des raisons sociales, religieuses et politiques, étaient hostiles à la République, rencontre-t-elle des individus et des groupes clairement contre-révolutionnaires, voulant restaurer l'Ancien Régime. La Vendée est bien ce mélange d'oppositions sociales et de vision politique. Les autres opposants à la Révolution restent pourtant dans l'ignorance de ce qui se passe en Vendée. Sauf cas exceptionnels, les émigrés en Allemagne ou en Angleterre se font des idées fausses sur la Vendée. Ils croiront longtemps qu'un certain général Gaston tient les républicains en échec, alors que ce perruquier, un temps chef d'une bande, meurt dès le début de mars dans un médiocre combat. La Vendée se bat réellement seule aux prises avec maintes difficultés.

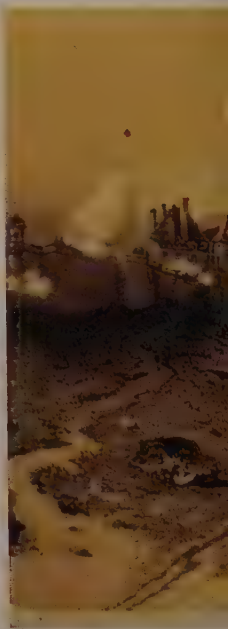
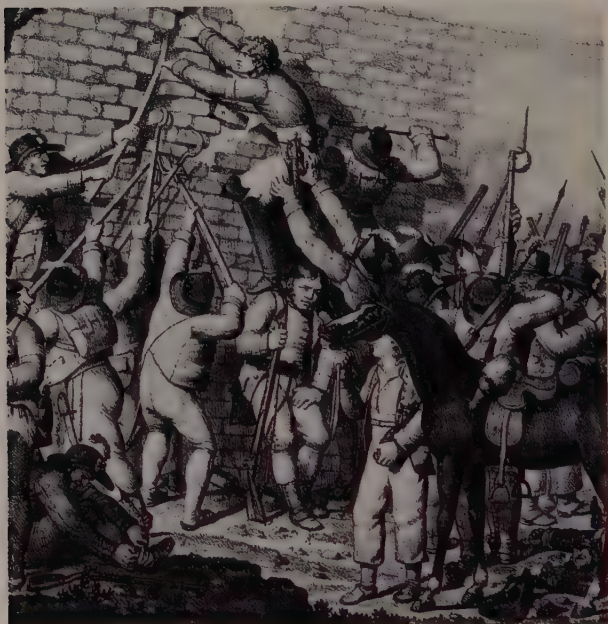
Malgré leur isolement et la faiblesse de leur armée, les Blancs vont de victoire en victoire, entre mars et septembre 1793

La bataille de Pont-Charrault fait fuir les républicains, épouvantés par cette défaite inattendue. Tenaillés par la peur, les patriotes se réfugient à Nantes, à Niort, à Angers, à Tours ou à Orléans. Toutes les petites villes sans garnison tombent facilement au pouvoir des Vendéens qui n'ont qu'à se montrer pour obtenir la reddition des administrations. Dès le mois d'avril, les Mauges, le cœur du bocage, leur appartient.

Sur la côte atlantique, la situation n'est pas la même. Aux Sables-d'Olonne, la ville et une troupe bien encadrée résistent et reprennent en partie le contrôle du littoral.

A l'Est, les victoires sont plus régulières. En mai, les Vendéens s'emparent de Bressuire, de Parthenay et de Thouars, alors que cette dernière est une ville fortifiée défendue théoriquement par une troupe d'au moins 5 000 hommes. Ils continuent leur avance en prenant

Le 5 mai 1793, les Vendéens montent à l'assaut de la ville de Thouars. La Rochejaquelein donne l'exemple en escaladant les remparts. La victoire leur est acquise, en partie grâce au peu d'ardeur que les populations urbaines mettent à défendre leur ville.



Saumur, sans difficulté. De petits détachements sans force militaire s'enfoncent même jusqu'à Chinon et La Flèche sans trouver de résistance. La peur a vidé le pays devant eux. Angers tombe quasiment sans combat. La troupe peut alors descendre la Loire jusqu'à Nantes. La ville est attaquée à la fin de juin, de tous les côtés à la fois, grâce à l'accord conclu entre toutes les armées. Mais Charette attaque trop tôt au sud, tandis que Talmond, trop pressé, empêche que les républicains ne s'enfuient en fermant les issues du nord de la ville. La défense énergique des Nantais, conduits par le maire Baco et le général Canclaux, freine l'arrivée des Vendéens. Cathelineau est blessé dans un des faubourgs de la ville (il meurt le 14 juillet suivant). L'échec devant Nantes n'entame pas la force des Vendéens qui contrôlent toute la rive droite du fleuve et isolent pratiquement la ville du reste du pays.

Dans le courant de l'été, ils échouent également à deux reprises devant Luçon, habilement défendue et maladroitement attaquée. Là aussi, ces deux échecs sont sans conséquence : les Vendéens contrôlent bien la région.

Pour défendre Thouars, le général Quétineau dispose de 3000 soldats. Il devra pourtant se rendre, la plus grande partie de la garnison s'étant enfuie devant le nombre des Vendéens. Laisse libre de ses mouvements par les vainqueurs et pourvu d'un sauf-conduit, il rejoint les troupes républicaines. Les fuyards qui l'ont précédé l'accusent alors de trahison : il est jeté en prison à Saumur. Libéré par les Vendéens lors de la prise de la ville, il refuse pourtant de se rallier à eux. Sa fidélité aux républicains ne sera pas payée de retour : il est à nouveau emprisonné et condamné à mort. Il meurt sous la guillotine en mars 1794.





Pourtant leur réussite n'est jamais définitive.
Ils ne peuvent garantir leurs conquêtes

Les paysans, une fois la bataille finie, ne restent pas sur place. A Saumur, après la victoire, seuls des cavaliers sillonnent la ville pour faire croire à la présence constante des Vendéens, déjà partis. Fontenay n'est gardée militairement que trois jours ; l'administration installée par les Vendéens ne maintient pas la ville sous la direction du Conseil supérieur, et les républicains la reprennent sans combat. Sans cesse, de nouvelles troupes républicaines

A Beaupréau, en avril 1793, d'Elbée réussit à sauver la vie de prisonniers que les soldats vendéens voulaient massacrer. Dans l'armée des Mauges, au moins jusqu'en septembre, les généraux appliquent une règle de clémence vis-à-vis des prisonniers. Ce n'est pas le cas dans les armées du Marais, où la violence règne le plus souvent.



arrivent, qu'il faut repousser tour à tour. Les victoires de la Vendée blanche ne sont jamais définitives.

Ce territoire auquel les historiens ont donné le nom de Vendée militaire ne doit pas faire illusion. Les bandes paysannes, qui s'organisent en armées catholiques et royales, peuvent bien le parcourir, elles n'en sont qu'imparfaitement maîtresses. Le littoral atlantique reste par exemple une zone de combats continus aux résultats incertains. Seul le centre de la Vendée militaire échappe aux incursions républicaines et aux batailles qui ont lieu entre mars et septembre 1793.

Après septembre 1793, la brutalité l'emporte dans les deux camps. Les républicains se signalent par des destructions systématiques. A partir de 1794, l'horreur régnera en permanence.



Pour les révolutionnaires, les victoires vendéennes sont inexplicables. Ils ne comprennent pas que des paysans mal armés aient pu résister pendant plus de six mois aux troupes envoyées contre eux, alors que, pendant le même temps, les soldats de l'Europe entière étaient tenus en échec par ces mêmes troupes révolutionnaires. La force de ces grandes masses de paysans, leur courage auraient dû être neutralisés par les troupes républicaines qui comptaient aussi des soldats valeureux.



CHAPITRE IV LE DÉSARROI DES BLEUS

Les armées du XVIII^e siècle sont accompagnées de femmes et d'enfants. Les unes sont vivandières, les autres rythment les marches au son du tambour ou du pipeau, s'occupent des chevaux, assurent des liaisons.

Les soldats républicains sont nombreux, entre 40 000 et 70 000 à partir du printemps de 1793, mais cette énorme armée n'est qu'un «ramas» d'hommes

Le mot, employé par l'un des généraux en chef, convient parfaitement. Une faible partie de ces combattants appartient aux troupes de ligne, à l'ancienne armée royale donc. Ces soldats ont l'habitude des combats : à une époque où les fusils ne sont pas à répétition, ils doivent faire preuve de sang-froid pour les recharger pendant que leurs camarades tirent sur l'ennemi ! Mais ces troupes sont très minoritaires dans l'ensemble, et ne se trouvent en Vendée que par petits groupes prélevés sur des régiments de toute la France, si bien que l'unité nécessaire au combat est difficile. Les gardes nationaux de la région constituent le deuxième type de soldats : artisans, petits bourgeois, paysans dont la vocation est d'assurer l'ordre dans les temps de paix, ils ne sont pas d'un grand secours sur le plan militaire. Ils sont les premiers à être défaits par les paysans insurgés ;

La guerre de Vendée n'est pas une anecdote régionale. Elle est la guerre par excellence dans laquelle les meilleurs révolutionnaires s'engagent. Une exaltation continue jette ainsi des volontaires venus de tout le pays contre les Vendéens. Ainsi, un père vient prendre la place de son fils désigné par le tirage au sort.

“Lors de la guerre de Vendée, on fit des réquisitions de jeunes gens. Un citoyen présente son fils qui était cacochimes (sic), et comme imbécile, et incapable de servir. Mais il proposa que si l'on voulait prendre soin de son fils qu'il marcherait à sa place ce qui fut accepté”

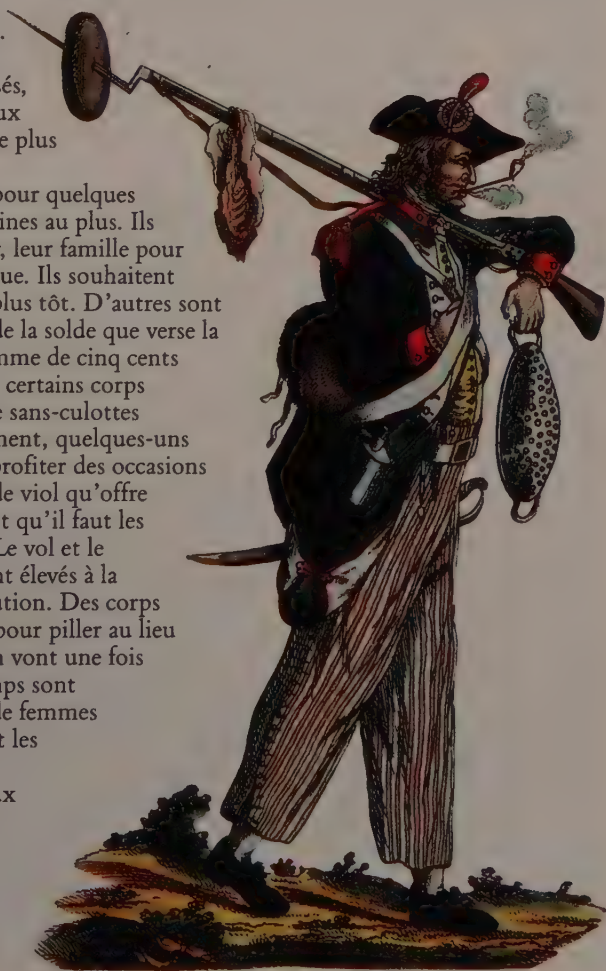


aussi sont-ils relégués dans des tâches subalternes, gardant les postes, par exemple. La grande masse des soldats est composée de volontaires qui arrivent de la France entière. De Bordeaux, de Marseille, de Strasbourg, ils viennent lutter contre la Vendée. Leur valeur est très inégale. Beaucoup n'apportent que leur enthousiasme politique. Ils ne savent ni manœuvrer, ni utiliser d'armes de guerre. Leur équipement est médiocre, voire carrément inexistant.

A côté de quelques groupes bien organisés, la majorité d'entre eux représente une charge plus qu'un avantage.

Tous ne sont là que pour quelques jours, quelques semaines au plus. Ils ont laissé leur métier, leur famille pour défendre la République. Ils souhaitent rentrer chez eux au plus tôt. D'autres sont venus pour profiter de la solde que verse la Convention, une somme de cinq cents livres qu'elle alloue à certains corps d'armée composés de sans-culottes parisiens. Inévitablement, quelques-uns ne sont là que pour profiter des occasions de vol, de pillage et de viol qu'offre toute guerre, au point qu'il faut les renvoyer d'urgence. Le vol et le pillage sont cependant élevés à la hauteur d'une institution. Des corps entiers se dispersent pour piller au lieu de combattre, ou s'en vont une fois fortune faite. Les camps sont peuplés d'une foule de femmes et de filles qui suivent les soldats. Les efforts successifs des généraux contre ces plaies de l'armée resteront pratiquement sans effet pendant toute la guerre.

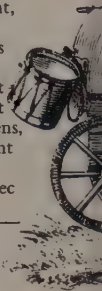
Tous les volontaires ne sont pas mus par les plus nobles motifs. Les purs et durs sont accompagnés par les arrivistes qui font carrière, par ceux qui profitent des primes d'engagement, par ceux qui viennent marauder.



Mal payés, mal nourris, mal vêtus, souvent sans souliers, ils campent sans matériel dans un pays hostile, sous un ciel pluvieux

Les conditions de vie des républicains leur fournissent — il est vrai — des excuses. Le ravitaillement est insuffisant, l'armement inadéquat. Ils sont encombrés de canons qui s'embourbent dans les chemins creux, de trains de voitures qui portent leur matériel, mais dont la lenteur les retarde et les rend vulnérables. A la faim et au froid dont ils souffrent en permanence, s'ajoute la peur qui accable la majorité des jeunes recrues inexpérimentées, et qui affaiblit l'armée. Certains soldats s'enfuient en voyant arriver une troupe vers eux, sans comprendre que ce sont d'autres corps de l'armée qui font retraite !

Les armées républicaines disposent d'un armement, au début, important, mais inadapté à la guerre qu'ils doivent mener. Canons, fusils et poudre profitent plus aux Vendéens, qui les récupèrent après chaque affrontement avec les Bleus.





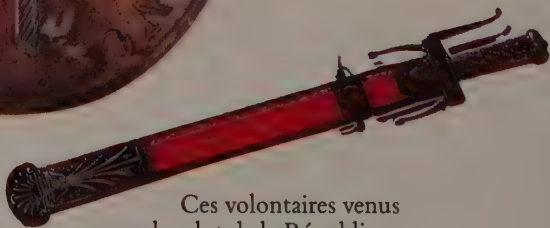
Dans de telles conditions, nombre de soldats tombent malades et se retrouvent dans des hôpitaux de fortune surchargés de blessés et de galeux. La désertion est alors le fléau ordinaire de telles situations. Au découragement de beaucoup, s'ajoute le calcul de quelques-uns, peu nombreux, qui viennent en Vendée pour passer dans le camp contre-révolutionnaire. L'armée est incontrôlable, puisqu'elle est parcourue quotidiennement par des flots importants d'hommes qui

arrivent et repartent pour de multiples raisons.

La discipline n'est évidemment pas la force principale de ces armées !

La symbolique politique naît avec la Révolution. La cocarde tricolore, apparue un peu par hasard après 1789, est vite accompagnée de multiples signes qui attestent de la subtilité des codes symboliques.

De l'alliance du roi et de la nation (dans le premier insigne en haut à gauche) à l'affirmation de la République (la cocarde centrale) toutes les luttes de partis sont inscrites dans ces marques apparemment bien anodines. Malheur à qui s'avisait de les méconnaître !



Ces volontaires venus pour le salut de la République

ont une haute idée de leur mission et d'eux-mêmes. Soldats-citoyens, ils élisent leurs officiers, au risque de confier des responsabilités à des incapables ; ils contestent les ordres, et rechignent aussi à obéir aux généraux qui limitent les pillages. Défenseurs d'une politique, ils considèrent fort mal les patriotes de la région qui n'ont pas su réduire la révolte, et qu'ils estiment complices des Vendéens. Ils s'instituent facilement juges des municipalités patriotes de la région qu'ils changent.



Sur le terrain, ils ne distinguent pas entre les paysans patriotes et ceux qui sont favorables aux rebelles. Ils les pillent indifféremment, ternissant l'image de la République auprès des paysans et les poussant à rejoindre les rangs des Blancs.

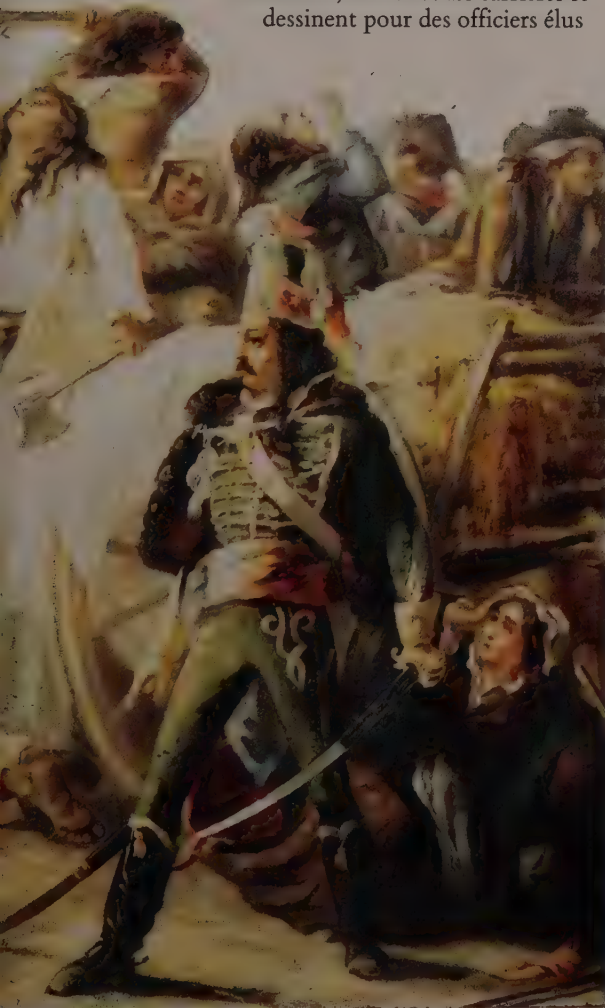
A l'amalgame des soldats répond celui des chefs

Les troupes républicaines sont commandées d'abord par des officiers qui ont été formés dans l'armée royale. Certains y ont exercé de hauts commandements, comme le



marquis de Canclaux, le duc de Biron ; d'autres, roturiers, ont eu une carrière limitée pendant dix ou vingt ans, avant de pouvoir accéder à de plus hauts grades, grâce à la Révolution. Certains militaires obtiennent des promotions très rapides. Marceau, soldat en 1784 à l'âge de quinze ans, est général en 1793. Avec l'arrivée des volontaires, de nouvelles carrières se dessinent pour des officiers élus

Engagé à 15 ans dans l'armée royale, Marceau profite de la Révolution et devient capitaine en juin 1793, puis général et commandant par intérim de l'ensemble des armées de l'Ouest en novembre 93. C'est lui qui réussit à coordonner les troupes républicaines qui écraseront les Vendéens à Savenay en décembre 1793. Son bref passage dans l'Ouest lui donne l'occasion de sauver la vie d'un certain nombre de Vendéens faits prisonniers lors de la défaite du Mans et de nouer une dramatique aventure amoureuse avec une jeune Vendéenne. Il devient ainsi une des figures héroïques de la Révolution que les peintres du XIX^e siècle encenseront pour défendre la République après 1880.



par leurs troupes. D'abord politiques, elles dépendent des appuis obtenus auprès des révolutionnaires parisiens plus que des compétences militaires, comme celle du brasseur Santerre ; ou encore celle de Ronsin, mauvais acteur, capitaine le 1^{er} juillet 1793, qui devient général le 4. Tout oppose ces catégories d'officiers. La marche de la Révolution et le renforcement de la ligne la plus dure, celle des Montagnards, appuyés par les extrémistes, les Enragés, rendent les rivalités entre gradés encore plus âpres.

“La division de Doué est commandée par le général Santerre, qui serait un bon capitaine de hussards.

Il se bat bien, boit mieux et est parvenu à signer son nom.”

Général Turreau, août 1793



SANTERRE. Riche Beurreur du fauxbourg N^o Antoine. N'aurait pu pour être quelque chose dans la Révolution ; Sans Commande de bataillon de son quartier, il chercha que celle au Général Lefevre, le quel étant parti pour aller commander une armée sur le Rhin, Santerre sollicita et obtint d'être Commandant de l'armée d'Alsacienne. N'eut l'honneur de conduire Louis XVI à la mort, ce lorsque ce Monarque vint par les yeux il fit touter les tambours pour qu'il ne pue être entendu, après ce bel exploit se croyant capable de commander une armée en Campagne. Il demanda du commandement.

On le nomma Général de Division dans la Vendée. Il fit une ample provision de bonne carte de Géographie du pais, et quantité de superbes instruments de Mathématiques, et s'en alla de son armée ; à peine arrivé, les vendéens vinrent fendre sur sa Division, et la mirent en déroute ! Santerre, qui ne croyoit pas qu'en son l'attaque, fût si tôt effrayé, il s'enfuit bride abattue, abandonnant Commandement, cartes Géographiques, et instruments de Mathématiques, et vint se remettre à faire de la bière.... On lui avoit donné le Sobriquet de Général Mousseux !



Ces chefs sont constamment sous surveillance. Les représentants en mission délégués par Paris depuis février 1793 dans le pays ont tous pouvoirs, y compris celui de destituer sur-le-champ les généraux suspects. Ils sont entourés d'une nuée d'agents qui, pour le compte d'un ministère ou d'une administration quelconque, enregistrent toutes les actions des officiers républicains. L'obsession du complot explique toujours que la moindre défaite soit interprétée comme une trahison. La défaite de Marcé lui coûte la vie, comme à Quétineau, accusé d'avoir livré la ville de Thouars. Un général destitué pour ses méthodes d'Ancien Régime, Tuncq, garde son commandement et son grade parce qu'il réussit *in extremis* à battre les Vendéens qui attaquent Luçon. Le cas le plus dramatique est celui de Biron, général en chef à partir de juin 1793, et contre lequel une cabale se déclenche. Il perd son commandement, est jeté en prison et guillotiné à la fin de l'année. La chasse aux généraux nobles est déclenchée à partir de l'été 1793. Des généraux, même ceux qui, comme Canclaux, ont donné les preuves éclatantes de leur attachement à la République et de leur valeur militaire, sont destitués. D'autres, comme Beysser, qui appartiennent à un courant politique, la Gironde, opposé aux Montagnards, sont purement et simplement guillotинés.

Trois généraux républicains, trois origines différentes : un brasseur, Santerre ; un architecte, Kléber (à gauche) ; un marquis, Canclaux (à droite). Santerre participe à la prise de la Bastille, puis vient se battre en Vendée, à la tête d'une troupe de volontaires. Il échouera piteusement. Kléber, engagé volontaire, commande d'abord une division de l'armée de Mayence. Après la défaite sur le front de l'Est, il est envoyé en Vendée et participera à la répression de la Virée de galerne. Canclaux, général des armées royales, se rallie à la République. Il commande les troupes de Brest, écrase les insurgés bretons en mars 1793, puis devient commandant de l'armée des côtes de l'Ouest. Malgré des vicissitudes politiques, il conservera son poste.



Ces rivalités sont particulièrement exacerbées à partir d'août 1793, lorsque arrivent en Vendée des soldats d'élite qui viennent de capituler avec honneur dans la ville de Mayence

Les différents généraux revendiquent ces troupes qui s'étaient vaillamment battues contre les alliés sur le front de l'Est et peuvent leur assurer la gloire de la victoire sur les Vendéens. Les «Mayençais», ainsi qu'on les désigne, dont Kléber commande l'avant-garde, sont envoyés à Nantes sous les ordres de Canclaux. Celui-ci propose un plan d'attaque qui doit prendre les Vendéens en tenaille entre les armées parties de toutes les villes de garnison de la région. Au début de septembre, les soldats se mettent en marche, chassant devant eux les populations et les armées blanches. Mais l'état-major de Saumur, où Ronsin est

Avec les Mayençais, arrivent en Vendée d'anciens soldats de l'armée royale, toujours vêtus de leur uniforme blanc. Formant des troupes d'élite habituées au feu, ils terrifient les Vendéens. La défaite qu'ils subissent à Torfou n'affecte en fait que leur avant-garde ; dans la suite des opérations, ils seront régulièrement vainqueurs.



En septembre 1793, le conflit se généralise et touche toutes les catégories de la population. Hommes, femmes et enfants sont engagés dans la guerre. Si les femmes participent rarement aux actions militaires – Renée Bordereau reste une exception – elles sont toutes solidaires des combattants. A Torfou par exemple, elles obligent leurs hommes à retourner combattre les Mayençais, malgré la peur que ceux-ci leur inspirent.

tout-puissant, annule les ordres donnés aux généraux partant de Niort et de Luçon. Le désaccord entre les républicains permet aux Vendéens de se rassembler et de se porter successivement contre les différentes colonnes qui les attaquent en désordre. Une avance républicaine mieux coordonnée ne leur aurait pas permis cette manœuvre. C'est ce qui explique les grandes victoires remportées par les Vendéens à Torfou, à Coron, à Saint-Fulgent en septembre 1793, victoires donnant l'impression qu'ils peuvent tenir tête aux meilleures armées de la République. Moins d'un mois plus tard, lorsque le plan de Canclaux sera correctement appliqué, la Vendée ne pourra plus résister et les Vendéens seront écrasés.

La médiocrité des troupes, les incertitudes, les rivalités qui affaiblissent le commandement du côté des républicains, expliquent les victoires faciles des Vendéens. Cette réalité n'est, évidemment, pas prise en compte par les révolutionnaires qui incriminent les contre-révolutionnaires embusqués dans l'armée, considérés comme la menace majeure qui pèse sur la Révolution. Toute la légende de la Vendée trouve ainsi naissance dans ces victoires inexplicables.



Pour l'ensemble des républicains du pays, la guerre de Vendée est devenue le danger absolu. Tout le pays se mobilise ; le choix est radical et désespéré : « Il faut vaincre ou mourir. » Depuis le début de la guerre, les moyens les plus violents ont été réclamés contre les Vendéens. A partir de juin 1793, avec la victoire des Montagnards - les révolutionnaires les plus déterminés, appuyés par les sans-culottes parisiens - des mesures sont prises pour anéantir la Vendée.

CHAPITRE V LA GUERRE TOTALE

Les « brigands » vendéens s'en prennent aux arbres de la liberté, qu'ils abattent en signe d'hostilité à la République.



Sur place, des généraux sèment la terreur. Ainsi Westermann mène une guerre d'anéantissement dans la région de Bressuire et de Châtillon, tout comme les Mayençais, lorsqu'ils quittent Nantes. L'état-major de Saumur, quant à lui, décrète la levée en masse des citoyens des zones patriotes qui doivent participer aux combats. L'armée s'encombre de masses d'agriculteurs qui ne savent pas se battre et sont mêlés aux déroutes sanglantes de septembre.

A la Convention, Barère tient les discours les plus alarmants. A partir d'août, le principe de la destruction complète de la Vendée est accepté

Il faut brûler le pays, couper les haies, déporter les habitants. Des colonnes armées commencent à appliquer ce programme dans le sud du département de la Vendée. Les habitants patriotes sont poussés hors de la région et doivent se réfugier dans les zones favorables à la République. Cet exode forcé permet de faire la distinction entre rebelles et républicains. La région et nombre de ses bourgs sont débaptisés : le département Vendée devient le département Vengé, la ville de Fontenay-le-Comte prend pour nom Fontenay-le-Peuple, l'île de Noirmoutier s'appelle désormais l'île de la Montagne.

Les événements qui se passent en Vendée donnent tout à la fois des motifs de satisfaction et d'inquiétude aux révolutionnaires.

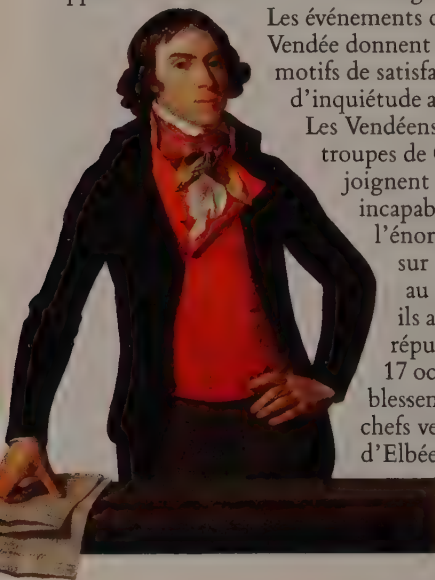
Les Vendéens, divisés car les troupes de Charette ne se joignent plus au reste, sont incapables de résister à l'énorme pression exercée sur eux. Ils se replient au nord de Cholet, où ils affrontent les troupes républicaines le 17 octobre. Les combats blessent mortellement trois chefs vendéens, Lescure, d'Elbée et Bonchamps.

Ce dernier, juste avant de mourir, fait libérer à

Le conventionnel Bertrand Barère de Vieuzac suit au jour le jour le déroulement de la guerre, préparant les rapports qui décident de l'orientation des combats ; il devient l'ennemi principal de la Vendée.

“Détruisez la Vendée et Valenciennes ne sera plus au pouvoir des Autrichiens. Détruisez la Vendée et le Rhin sera délivré des Prussiens. Détruisez la Vendée et l'Anglais ne s'occupera plus de Dunkerque. Détruisez la Vendée et l'Espagne sera morcelée et conquise par les méridionaux. Détruisez la Vendée et une partie de l'armée de l'Intérieur ira renforcer l'armée du Nord. Détruisez la Vendée et Toulon s'insurgera contre les espagnols et les anglais. Lyon ne résistera plus et l'esprit de Marseille se relèvera à la hauteur de la Révolution. La Vendée et encore la Vendée, voilà le chancre qui dévore le cœur de la République. C'est là qu'il faut frapper.”

Barère, Discours du 1^{er} Août 1793



Saint-Florent-le-Vieil de 4 000 à 5 000 prisonniers républicains que les Blancs voulaient fusiller.

Contrainte d'abandonner la rive gauche de la Loire, l'armée vendéenne dans un mouvement impulsif – préparé il est vrai par quelques-uns de ses généraux dont Talmond – traverse le fleuve autour de Saint-Florent, pour se diriger vers la Bretagne et le Maine. Le nouveau généralissime désigné est Henri de La Rochejaquelein, âgé d'à peine plus de vingt ans.

“Nous venons d'apprendre de très mauvaise nouvelles. Mr Delbée a été blessé d'une balle dans le ventre, Mr de Bonchamp est blessé dangereusement ; nous avons d'abort repoussé l'ennemi d'une demie lieue ; la droite des nôtres a ployé, et de là est venue la déroute”





Pour les républicains, cette traversée de la Loire par les troupes vendéennes apparaît comme une victoire. Ils ne tardent pas à déchanter

En effet, entre 60 000 et 100 000 personnes, hommes, femmes et enfants, partent pour un long périple, la «virée de Galerne». La colonne s'étire sur plusieurs kilomètres, protégée par 30 000 à 40 000 combattants. La cavalerie compte au moins 2 000 chevaux. Plus de 200 véhicules de toutes sortes portent les moins valides, les blessés, les gens de la bonne société. La majorité va à pied. Ce convoi énorme et lent est sous-estimé par les républicains. Les petits détachements qui, sur la rive droite, essaient de s'opposer à l'avance des Vendéens, sont balayés sans aucun problème. Les villes ne sont défendues que par quelques milliers de soldats ; aussi sont-elles envahies et mises à contribution par cette foule affamée, qui manque de tout, et qui bientôt ne trouvera plus pour se nourrir que des pommes à cidre, alors qu'elle marche sous les pluies de l'automne.

Les troupes républicaines, trop faibles, mal coordonnées, mal commandées, ne peuvent empêcher l'avance des Vendéens, qui traversent Le Mans, Laval, Fougères. Les objectifs de l'armée blanche sont cependant imprécis. Au départ de la Vendée, certains généraux

Les événements d'octobre 1793 fournissent à l'historiographie vendéenne quelques-uns de ses plus beaux thèmes. Le «pardon» de Bonchamps (à gauche), qui, peu de temps avant de mourir, sauve du massacre des prisonniers républicains, est le sujet de multiples tableaux et gravures.

La traversée de la Loire, ce lent passage d'une immense colonne de Vendéens au niveau de Saint-Florent-le-Vieil, aurait pu fournir aux républicains l'occasion d'attaquer toutes les forces adverses regroupées. L'inorganisation des Bleus permet aux Vendéens, une fois de plus, de passer, emmenant avec eux, parmi les blessés, Lescure, qui mourra un peu plus tard, près de Fougères.





L'échec devant
Granville, ville fortifiée
trois fois, bien défendue,
marque la fin du rêve
vendéen.
«Sauve qui peut, nous
sommes trahis !»



voulaient marcher sur Paris. D'autres voulaient rallier les Bretons engagés dans la chouannerie et les Anglais qui effectuaient des raids sur la côte : c'est ce parti qui est pris. Mais l'armée hésite sur le port à occuper pour permettre un débarquement des troupes anglaises. Ce ne sera pas Saint-Malo, mais Granville. Cependant l'attaque de la ville, le 14 novembre 1793, ne se déroule pas comme prévu. Les appuis escomptés se dérobent et Granville est trop bien protégée par ses murailles. Les Vendéens ne peuvent envahir que les faubourgs ; sans matériel de siège, ils sont incapables d'investir la citadelle qui résiste victorieusement. Et surtout, les Anglais qui devaient venir les appuyer ne sont pas au rendez-vous.

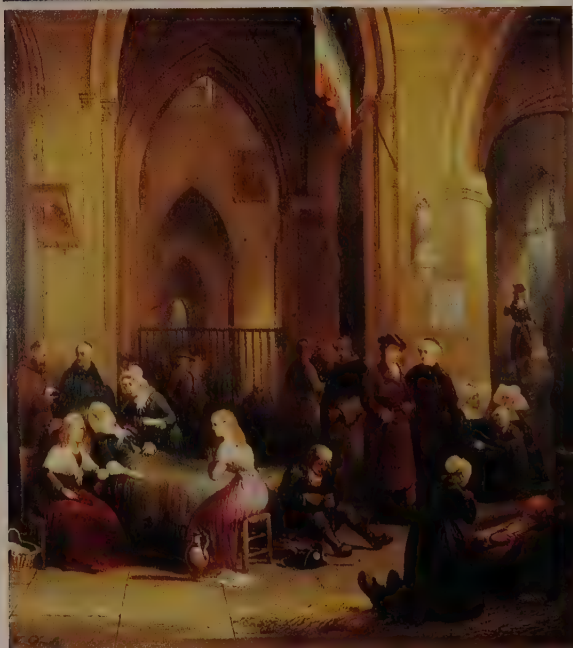
C'est à l'occasion du siège de Granville que les Vendéens rencontrent les bandes chouannes, exceptionnellement regroupées en armées imposantes. Leur nom vient de Jean Chouan, baptisé sans doute ainsi en raison du cri de ralliement de sa bande, qui imitait le cri du chat-huant. Par extension, toutes les bandes armées de Bretagne et de Mayenne prennent ce nom. Dès 1792, les Bretons du Léon, du Morbihan, de Fougères, s'étaient opposés à la République. Mais, soumis à une répression efficace, ils n'avaient pu s'organiser en armées. Les difficultés croissantes des républicains vont leur permettre, à partir de 1794, de se soulever à nouveau. A l'opposé des Vendéens, leurs actions se limitent à une série d'opérations ponctuelles, leurs troupes restent très fluctuantes, jamais sûres. La chouannerie dispose en revanche d'une organisation hiérarchique parfaitement claire. Leur chef, Puisaye, cherche à lui donner des objectifs nettement politiques en se mettant au service des émigrés et du gouvernement anglais.







Sur le chemin du retour, les Vendéens se heurtent à des villes dont la résistance est, cette fois, bien organisée. Repoussés devant Angers, ils rebroussement chemin, et, tournant le dos à la Vendée, entrent au Mans, talonnés par les républicains que commande Marceau. La bataille fait rage dans la ville, les 12 et 13 décembre 1793. Du côté des Vendéens, les masses de civils entravent les mouvements de l'armée. La désorganisation est totale. Chassés de la ville, ils se retirent vers le nord, et laissent aux mains des républicains d'innombrables prisonniers. Dans cette retraite lamentable, ils subissent les exactions des populations locales qui leur sont profondément hostiles et leur mènent une chasse féroce. Dans la ville, autour de la ville, les cadavres s'accumulent.



L'armée murmure contre les chefs qui l'ont amenée là ; la méfiance désunit les Vendéens. Ils n'écoutent plus leurs chefs qui voudraient les maintenir sur place, et rebroussement chemin.

Le retour des Vendéens est infiniment plus dramatique que l'aller

Les républicains ont eu le temps de se regrouper, et Marceau, qui a la confiance de l'armée, assure le commandement en chef. Les généraux républicains acceptent de se plier davantage à la discipline collective, même s'ils ont encore tendance à attaquer en ordre échelonné sans se soutenir mutuellement.

Les combats de Pontorson et d'Antrain, qui opposent les deux troupes, sont très meurtriers. A Dol, les affrontements durent près de quarante-huit heures, mêlant femmes et enfants aux combattants. Les républicains auraient perdu à cette occasion environ 10 000 hommes. La route est ouverte pour les Vendéens, qui peuvent de nouveau atteindre la Loire et espèrent la franchir à Angers. Mais la défense de la ville est bien organisée ; ils sont repoussés à l'intérieur des terres. Leur errance les conduit à La Flèche, dans laquelle ils entrent difficilement. Talonnés par les républicains, ils pénètrent au Mans, où ils s'arrêtent, épuisés. Les républicains pénètrent à leur tour dans la ville, et, après une nuit et une journée entières de combats, remportent la victoire. Les Vendéens s'enfuient vers le nord, tournant le dos à leur destination. Dix mille personnes au moins trouvent la mort dans les combats et dans la répression qui suit. Les vainqueurs ne font plus aucun quartier, et les paysans de la région, par peur des diverses épidémies dont les Vendéens sont porteurs ou par conviction républicaine, s'acharnent contre eux.

Pourtant ces « brigands » de la Vendée sont encore très nombreux : ils continuent la marche et retrouvent encore une fois la Loire, à côté d'Ancenis. Quelques milliers d'entre eux réussissent à franchir le fleuve, dans des barques, sur des radeaux, mais les chaloupes canonnières et les cavaliers républicains ne permettent pas que toute la colonne suive. Il faut fuir. Suivis et harcelés par l'armée républicaine, les Vendéens repartent vers l'ouest, ils évitent soigneusement les villes de Nantes et Chateaubriant, trop bien défendues, et finissent par être rejoints à côté de la petite bourgade de Savenay.

La Vendée ne peut plus résister à la pression militaire des Bleus ; elle va bientôt subir la répression judiciaire. Les milliers de prisonniers du Mans (en bas à gauche) rendent l'opération nécessaire. Des commissions militaires appliquent des procédures expéditives qui ont pour seul but d'envoyer les prisonniers à la mort. Le prince de Talmond, capturé en décembre 1793, comparaît devant une de ces commissions, présidée par un général (en haut). Son interrogatoire se passe selon les règles de la justice révolutionnaire : privé de défenseur, l'accusé doit répondre d'actes pour lesquels sa condamnation est acquise avant même le procès. Guillotiné à Laval le 27 janvier 1794, sa tête sera exposée, au bout d'une pique, au-dessus de la porte de la ville.

De leur côté, les soldats républicains, hors de toute légalité, pratiquent le pillage ou des exécutions sommaires dont la description demeure encore effrayante. Femmes et enfants en sont victimes tout autant que les combattants vendéens.



Entourés par les armées républicaines, fatigués, affaiblis par les départs de petits groupes qui tentent leur chance séparément en Bretagne, en Mayenne, ils sont écrasés le 23 décembre 1793. Les survivants faits prisonniers sont exécutés dans les jours qui suivent. D'autres se cachent dans la campagne de la presqu'île guérandaise et réussissent à échapper aux recherches des républicains ; c'est le cas de la jeune épouse de Lescure, mort à Fougères des suites de ses blessures : elle deviendra quelques années plus tard la marquise de La Rochejaquelein par son mariage avec Louis, le frère d'Henri.

La Vendée paraît bien morte. Au même moment, les troupes républicaines de Nantes, sous le commandement du nouveau général en chef, Turreau, attaquent la dernière armée vendéenne importante, celle de Charette qui tient tout le Marais breton et l'île de Noirmoutier, où s'est réfugié d'Elbée, blessé en octobre. Au début de janvier 1794, l'île est reprise, d'Elbée est fusillé sur la place de la ville ; Charette est battu à plusieurs reprises, ses forces sont dispersées. Il n'est plus général d'armée, mais

Sur la place du château de Noirmoutier, les troupes du général Turreau ont traîné d'Elbée, blessé, dans son fauteuil. À côté de lui, d'autres condamnés à mort, dont Wieland, l'ancien commandant de l'île, accusé de trahison. C'est le 6 janvier 1794.



seulement chef de bande. La faiblesse des Vendéens est attestée, lorsque quelques semaines plus tard, à l'occasion d'une rencontre sans importance, le jeune Henri de La Rochejaquelein, qui avait réussi à traverser la Loire à Ancenis, se fait tuer par un prisonnier républicain. Affaibli plus encore par la disparition de ses chefs, la Vendée ne représente plus une menace pour la République.

La destruction des armées catholiques et royales ne laisse plus dans la région que des bandes de quelques centaines, quelques milliers d'hommes tout au plus, battant la campagne

Cette situation permet aux républicains d'occuper à nouveau la région. Certains d'entre eux s'attachent à rétablir la paix, en arrêtant les poursuites contre les anciens soldats blancs, en empêchant les soldats républicains de piller, et en faisant déposer les armes. Tout le sud du département de la Vendée connaît ainsi une véritable accalmie pendant le début de l'hiver 1793-1794.

Pourtant les escarmouches ne cessent pas. Le pays

A 21 ans, Henri de La Rochejaquelein est tué, stupidement, dans une escarmouche. Le tableau montre son enterrement par des paysans fidèles, dans un décor romantique et irréaliste de lande bretonne, ultime hommage à ce chef charismatique.



n'est pas sûr. C'est à l'occasion d'une de ces rencontres armées sans importance qu'un petit détachement républicain est obligé de battre en retraite précipitamment. Dans son compte rendu du combat, le général Desmarres, qui commandait la troupe vaincue, préfère insister sur la mort d'un garçon de quatorze ans qui l'accompagnait, le jeune Bara. Sa mort le fait devenir l'objet d'un véritable

La mort de Bara est une véritable opération de publicité révolutionnaire. La médiocre défaite d'une petite troupe républicaine devient ainsi l'occasion d'une panthéonisation politique.



culte, la Convention en fait un des «Martyrs de la Liberté». Le poète M.J. Chénier le cite dans une strophe du *Chant du départ*. Et en même temps que lui, d'autres valeureux soldats, aux actes imaginaires, sont proposés à l'admiration de la nation. La guerre de Vendée, au moment où elle s'achève en fait, garde sa dimension menaçante pour l'ensemble du pays.

“De Bara, de Viala, le sort nous fait envie, ils sont morts, mais ils ont vaincu ; le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie : qui meurt pour le peuple a vécu.”

M.J. Chénier,
14 juillet 1794



Depuis la fin de 1793, Robespierre et le Comité de salut public ont établi la Terreur. A Nantes et en Vendée, elle se traduira par les noyades et les colonnes infernales

Les prix et les salaires sont fixés par la loi dite du Maximum, les suspects sont traduits devant le tribunal révolutionnaire qui les envoie facilement à la guillotine, les plus riches sont taxés au profit des plus pauvres, les vivres réquisitionnés, les églises fermées, le culte interdit.

En octobre, le représentant Carrier est envoyé à Nantes, ville suspecte pour son modérantisme révolutionnaire. Il va, jusqu'en février 1794, incarner la Terreur. Sa tâche est double : nourrir la centaine de milliers d'habitants qui vivent à Nantes, s'occuper de la masse imposante des prisonniers vendéens entassés dans tous les édifices de la ville, promiscuité qui favorise les épidémies. Pour mener à bien son programme, il dispose de l'appui des sans-culottes nantais, petits boutiquiers, petits artisans, qui sont organisés dans la Compagnie Marat, et dans les Eclaireurs de la Montagne.

En organisant des réquisitions brutales de vivres, et en surveillant étroitement les marchands, il parvient à prévenir la famine ; il élimine tout risque d'épidémie chez les prisonniers... en mettant au point des méthodes de répression expéditives : ils sont fusillés sans jugement dans des carrières de la ville, ou, surtout, noyés, entassés dans des bateaux qui sont coulés au milieu de la Loire.

Près de 4 000 personnes au moins meurent dans ces

“Pour éviter que la trancherie ne s'ébrèche, il faut avoir soin de ne laisser tomber le mouton de toute sa hauteur que pour l'exécution. Il faut aussi avoir l'attention, avant l'exécution, de décrocher la corde du mouton, pour qu'il soit entièrement libre dans sa chute.”





“Ici on emploie une tout autre manière de nous débarrasser de cette mauvaise engeance. On met tous ces coquins-là dans des bateaux qu'on fait couler ensuite à fond. On appelle cela *envoyer au château d'eau*. En vérité si les Brigands se sont plaints quelquefois de mourir de faim, ils ne pourront pas se plaindre au moins qu'on les fasse mourir de soif. On en a fait boire aujourd'hui environ douze cents. Je ne sais qui a imaginé cette espèce de supplice, mais il est beaucoup plus prompt que la guillotine qui ne paraît désormais destinée qu'à faire tomber les têtes des nobles, des prêtres et de tous ceux qui, par le rang qu'ils occupaient autrefois, avaient une grande influence sur la multitude.”

noyades ; 10000 sans doute au total disparaissent pendant les quelques mois que Carrier passe à Nantes. Sa responsabilité personnelle est indéniable, mais il n'est pas isolé : dans toute la région, des commissions militaires jugent les Vendéens avec la même rigueur, notamment à Angers, où un autre représentant du peuple, Francastel, applique des méthodes presque identiques. A la suite de heurts avec les révolutionnaires locaux qui lui reprochent son caractère emporté et violent, Carrier est rappelé à Paris. Mis en accusation à la fin de 1794, il sera guillotiné.



L'exécution des demoiselles de la Métairie est l'un des épisodes les plus connus de la répression à Nantes. Ces quatre cousines de Charette, jeunes et belles, sont guillotinées avec leur mère sur la place du Bouffay, dont le pavé a été peint en rouge pour qu'on n'y voie pas les traces de sang.

“Mme de la Meteyrie et ses filles, condamnées sans jugement, sont trainées à l'échafaud, autour duquel se presse une foule muette d'effroi..., mais la place est prise, il faut attendre son tour... La mère soutenait ses filles de ses conseils et de son courage... ; bientôt elles se prirent à chanter des cantiques ; le peuple s'émut à ces accents religieux... Deux jours après le bourreau était mort d'horreur et de regrets.”

Guépin.
Histoire de Nantes

Pendant cette période, à partir de décembre 1793, l'armée chargée de lutter contre la Vendée est commandée par le général Turreau. Appliquant les principes de destruction décidés en août 1793, il organise en janvier 1794 des colonnes incendiaires chargées de dévaster systématiquement la région, pour en anéantir jusqu'au souvenir. Soldats et généraux républicains se répandent dans toute la Vendée, chassant et tuant tous les habitants qu'ils rencontrent, brûlant les villages et les récoltes, tuant les animaux. Ce délire de la destruction entraîne de véritables massacres dans certaines communes, où toutes les personnes rencontrées par la troupe sont exterminées. Même des communes où la majorité des habitants sont républicains sont soumises aux brutalités des soldats, qui commettent les pires atrocités. Le résultat est pourtant très inégal : des zones entières sont épargnées, tandis que d'autres subissent le passage de plusieurs de ces colonnes, rapidement baptisées « colonnes infernales ».

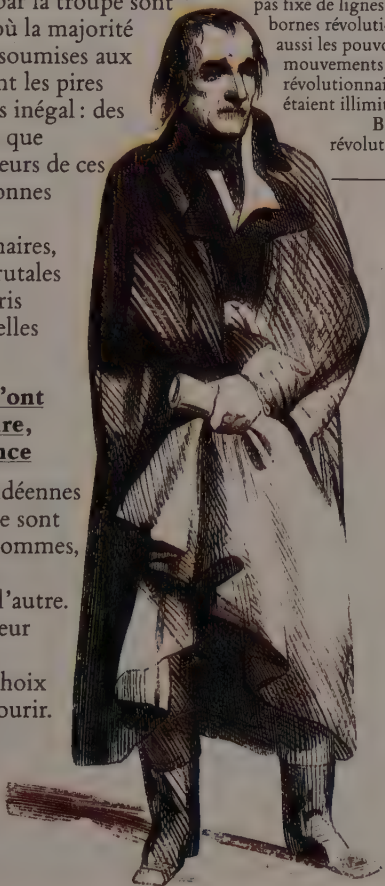
Cependant, chez les révolutionnaires, tous n'approuvent pas ces mesures brutales qui ruinent les efforts de paix entrepris jusque-là. A partir de mai 1794, de telles pratiques sont abandonnées.

Noyades et colonnes infernales n'ont pas détruit la Vendée. Au contraire, elles en ont provoqué la renaissance

En effet, il n'existe plus d'armées vendéennes au début de l'année 1794. Les chefs ne sont suivis que par quelques centaines d'hommes, traqués par les troupes républicaines, condamnés à l'errance d'une cache à l'autre. Les passages des colonnes infernales leur redonnent vigueur. La brutalité révolutionnaire ne laisse pas d'autre choix aux paysans que de se battre ou de mourir. Les bandes se reforment en véritables armées. Dans les campagnes, les soldats républicains sont beaucoup plus occupés à piller et à brûler qu'à combattre ; ils ne respectent aucune discipline et sont donc des objectifs

“ Carrier avait été à la tête de nos troupes dans la Vendée, il y avait vu commettre... les horribles cruautés que les rebelles exerçaient contre les patriotes ; il crut que les brigands et les conspirateurs ne méritaient aucun ménagement, que toute modération de sa part serait un crime. Pour éviter un extrême, il tomba dans un autre. Les lois n'avaient pas fixé de lignes ou bornes révolutionnaires ; aussi les pouvoirs et mouvements révolutionnaires étaient illimités. ”

Bachelier,
révolutionnaire
nantais



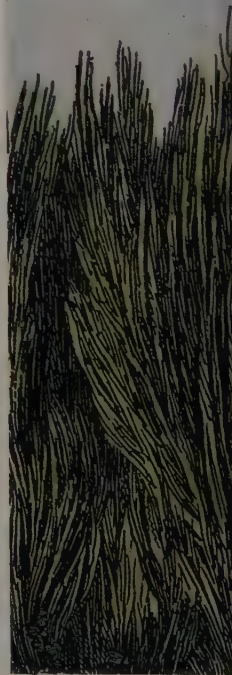
de choix. Les Vendéens mènent une guerre d'embuscades, de coups de mains, attaquent par surprise et disparaissent aussitôt dans les chemins creux et le bocage. Ce nouveau type de guerre, de guérilla, est atroce, d'un côté comme de l'autre.

De véritables armées vendéennes se recomposent ainsi autour de quatre chefs principaux, Charette, Stofflet, Sapinaud, Marigny

Ils s'entourent d'états-majors, créent des casernements, des hôpitaux, des caches d'armes et de vêtements. Stofflet imprime même un papier-monnaie. A partir de l'été 1794, de petites régions sont ainsi soustraites à l'autorité républicaine. Dans le centre de la Vendée, autour de Belleville, s'étend le domaine de Charette. Il y organise une véritable cour, qui reste dans les mémoires par les fêtes, les bals donnés après les combats. Celui de Stofflet est installé dans les forêts autour de Maulévrier. Ils n'ont plus à craindre des populations adverses depuis les passages des colonnes infernales qui ont fait fuir tous les patriotes

“Il faut brûler les moulins à vent et à eau qui auraient été oubliés ou dont le feu se serait éteint sans les endommager, abattre les fours et reviser les brûlements sans trop te dégarnir de ta force. Si tu trouves des paysans, des femmes dans les communes où nos colonnes ou détachements auraient passé récemment, fusille-les, c'est autant de partisans de nos ennemis, c'est aussi autant d'espions.”

Lettre du général Hoche
au général Cortez



restés sur place. En ce sens la Vendée est vraiment laissée aux Blancs. Mais le succès vendéen est plus apparent que réel. Les troupes ne rassemblent que quelques milliers d'hommes, les rivalités entre les chefs affaiblissent la révolte. L'ambition personnelle de chacun d'entre eux limite les ententes, chacun veille jalousement à maintenir intacte son autorité sur la région qu'il contrôle. Le général de Marigny, qui commande les hommes levés dans la région de Cerizay, est condamné à mort et fusillé en juillet 1794 par des soldats de Stofflet, pour avoir conservé une attitude trop indépendante. Chaque armée est en fait divisée par des luttes souterraines qui opposent différentes factions.

Paradoxalement, c'est à cette époque que la Vendée acquiert sa célébrité internationale. Les émigrés et les pays

Pour échapper aux colonnes infernales, les Blancs se terrent. Les chouans (à gauche) vivent au plus profond des bois, dans des grottes ou dans des arbres creux. Leur chef, Puisaye, malade, passera plusieurs mois dans un souterrain, près de Fougères. Les Vendéens (à droite) organisent leur vie au milieu d'étendues de genêts impénétrables. Ils y découpent des passages et des caches que les républicains, qui connaissent mal le pays, ne peuvent repérer.





européens en guerre contre la Révolution nouent des contacts avec Charette et Stofflet, reconnus comme les piliers de la contre-révolution en France. En outre, des agents secrets relient les Vendéens aux Anglais, aux Espagnols, aux Italiens. Cette situation profite essentiellement à Charette, élevé au grade de lieutenant général des armées catholiques et royales par le comte de Provence, futur Louis XVIII.

Pendant que la Vendée sort renforcée de la douloureuse expérience de la Terreur, la République connaît des difficultés grandissantes

Les révolutionnaires parisiens abandonnent progressivement leurs positions radicales. Les membres du Comité de salut public sont jugés et exécutés. En juillet 1794 Robespierre lui-même est arrêté et guillotiné.

Les révolutionnaires modérés qui reviennent au pouvoir, à Paris et dans l'Ouest, abandonnent définitivement la répression, gracieux les prisonniers et proposent dès la fin de l'année une amnistie aux combattants. Les raisons de cette attitude ne sont pas seulement politiques. La région est épuisée par les combats, les villes sont de plus en plus difficilement ravitaillées, les troupes désorientées par les virevoltes politiques sont toujours mal nourries, mal vêtues et ne sont pas enclines à poursuivre une guerre qui ne fait plus de prisonniers, et dans laquelle chaque haie peut être un piège mortel.

Les Vendéens sont partagés sur les propositions adressées surtout à Charette, considéré comme le principal chef des rebelles. Des négociations secrètes et quasi

L'armée royale a toujours manqué d'argent. Stofflet, à la fin de 1794, crée ces bons royaux remboursables à la paix pour payer les fournitures qu'il se procure auprès des paysans. Cette initiative l'oppose violemment à Charette et à Sapinaud qui voient là une concurrence insupportable pour leur propre ravitaillement et accusent Stofflet de vouloir diriger la Vendée.

“Les insultes, les pillages, tous les excès ont été commis ; l'incendie, l'affreux incendie a été porté, sans ordre, sans nécessité, même dans les demeures abandonnées d'excellents républicains combattant dans nos armées contre les rebelles. Les grains et les fourrages ont été enveloppés dans l'incendie ; les bestiaux dispersés et leur ruine consommée. Ces désastres particuliers sont aussi des désastres publics.”

Proclamation de la commune de Fontenay-le-Comte, 19 septembre 1794



D'abord soldat dans l'armée royale puis garde-chasse du marquis de Colbert à Maulévrier, Jean-Nicolas Stofflet dirige dès 1793 des bandes armées dans les Mauges. En 1794, la disparition des principaux chefs nobles lui permet d'accéder à des fonctions plus importantes et de reconstituer une grande armée. Brutal, autoritaire et efficace, il parvient à se créer un véritable petit royaume. Il va même jusqu'à lancer une monnaie qui lui permet de régler ses dépenses. La rivalité quasi permanente qui l'oppose à Charette empêche la Vendée de relever la tête en 1795. Obligé, face à la fatigue de ses troupes, d'accepter la paix que Charette a signée au nom de tous les combattants vendéens, il reprendra la lutte sous la pression des émigrés. Il sera capturé et fusillé à Angers en 1796.



bonnet sans
tête.

arbre sans racine



rocambolesques — une belle créole et la propre sœur de Charette servent d'intermédiaires — sont conduites entre Charette et le groupe des représentants du peuple, dont Ruelle est le principal animateur.

En février 1795, les Vendéens de l'armée de Charette et les républicains entament des négociations dans le petit château de la Jaunaye, aux portes de Nantes

Les discussions sont rudes. Les uns et les autres ont besoin de la paix, mais la veulent au moindre prix. Les Vendéens doivent reconnaître la République. Les républicains s'engagent à laisser libre le culte des prêtres réfractaires, à ne pas lever de soldats ni d'impôts pendant dix ans, à accepter que les soldats vendéens soient chargés du maintien de l'ordre dans la région. La légende veut que des articles secrets aient donné en garde à Charette le petit roi, Louis XVII, alors prisonnier à Paris. Dans les semaines qui suivent, les Vendéens de Sapinaud signent la paix, tandis que les chouans de Bretagne acceptent des négociations analogues à la Mabilais auprès de Rennes. Mais Stofflet et une partie des officiers de Charette refusent cette paix qu'ils jugent insultante. La guerre continue donc dans les Mauges. Elle ne durera pas : Charette et les Vendéens pacifiés prêtent discrètement la main aux républicains qui obligent Stofflet à signer lui aussi la paix, à Saint-Florent, en mai 1795.

La paix de février 1795 est paradoxale. Les nouveaux dirigeants de la République en guillotinant Robespierre ont abandonné la Terreur. Ils traitent d'égal à égal avec Charette, concédant une véritable autonomie à la Vendée, qui garde ses soldats, son culte, ses lois. La pureté des principes révolutionnaires est bien loin.

Mais cette paix est illusoire, signée parce que les troupes sont épuisées de part et d'autre ; elle prépare à de nouveaux affrontements.

Acceptée par Charette, imposée à Stofflet, voulue en Bretagne par Cormatin, adjoint de Puisaye, rejetée par Cadoudal, cette paix divise profondément le camp royaliste qu'elle affaiblit définitivement. Lorsque les combats reprendront, en juin 1795 en Bretagne, à la fin de l'année seulement en Vendée, ce seront les républicains qui, avec Hoche, mèneront le jeu.

“ Tout individu et toute section de citoyen quelconque peuvent exercer librement et paisiblement leur culte. ”

“ Les personnes des chefs et les habitants insurgés de la Vendée se soumettant aux lois de la République française une et indivisible sont à l'abri de toutes recherches pour le passé. ”

Arrêtés de pacification, février 1795



Pendant que les Vendéens connaissent une paix relative au milieu de l'année 1795, les émigrés continuent la guerre. Les frères de Louis XVI, le comte de Provence et le comte d'Artois, vivent en exil. Le ministère anglais dirigé par Pitt, et le comte d'Artois, qui veut mener depuis l'Angleterre la reconquête de la France, mettent sur pied une grande expédition navale pour faire débarquer des troupes franco-anglaises en Bretagne.

CHAPITRE VI LA VENDÉE BRISÉE

Désastre individuel,
désastre collectif,
l'Ouest pleure ses morts.



Elles doivent rejoindre des troupes de chouans, commandées par Cadoudal et coordonnées par Puisaye. En juin 1795, l'opération se déroule dans la baie de Quiberon. Le débarquement se fait sans difficultés. Les émigrés et leurs alliés anglais font leur jonction avec 5 000 chouans, tandis que les républicains tentent désespérément de réunir des troupes pour contenir l'avance de leurs ennemis. Mais le désaccord est grand entre les différents chefs de l'expédition. Les chouans sont

La médiocre défense du camp royaliste, la ruse de Hoche provoquent la déroute complète des Blancs. La presqu'île de Quiberon est le lieu d'une lutte confuse et sanglante devant les navires anglais incapables d'appuyer leurs alliés.



cordialement méprisés par les émigrés qui les tiennent pour des sauvages, si bien qu'un temps précieux est perdu qui permet au nouveau général en chef républicain, Hoche, de bloquer les royalistes dans la presqu'île, de casser leur offensive et de contre-attaquer. Les troupes royalistes sont débordées, une partie regagne dans de mauvaises conditions les vaisseaux anglais ancrés dans la baie, les autres sont emprisonnés ; 750 hommes sont jugés et fusillés en juillet 1795. Le débarquement est un échec.



“Les émigrés se trouvaient désormais placés entre la mer et les baïonnettes républicaines. [...] Ici commence une nouvelle scène, où l'espérance et le désespoir, l'héroïsme et la barbarie se confondent. On se jette en masse dans les chaloupes. On s'en dispute l'abord avec frénésie. On les fait chavirer sous des masses humaines. Les Anglais cependant, il faut le dire, opéraient cet immense sauvetage avec un dévouement et une précision admirables... Il n'y avait plus là d'alliés suspects ; il n'y avait que des hommes arrachant des hommes à la mort... Mais quelle rigueur il fallut pour dompter les révoltes de l'agonie ! Autour de chaque barque remplie, se cramponnent une foule de malheureux à la nage. On les écarte à coups de rame, ils reviennent éperdus... La République était maîtresse d'un riche butin et de quatre mille prisonniers. Hoche, qui désirait les sauver secrètement, parce qu'il n'en avait pas le pouvoir public, les fit conduire à Auray par une escorte si faible et si compatissante qu'ils pouvaient tous s'évader chemin faisant. Un petit nombre seulement en profitèrent. Les autres, esclaves de leur honneur, et comptant sur la capitulation verbale, se laissèrent enfermer, malgré leurs gardiens qui les suppliaient de fuir. Tallien et la Convention répondirent à cette noble confiance en leur donnant des juges et des bourreaux.”

Pitre Chevalier
Bretagne et Vendée

L'opération marque vraiment la reprise de la guerre

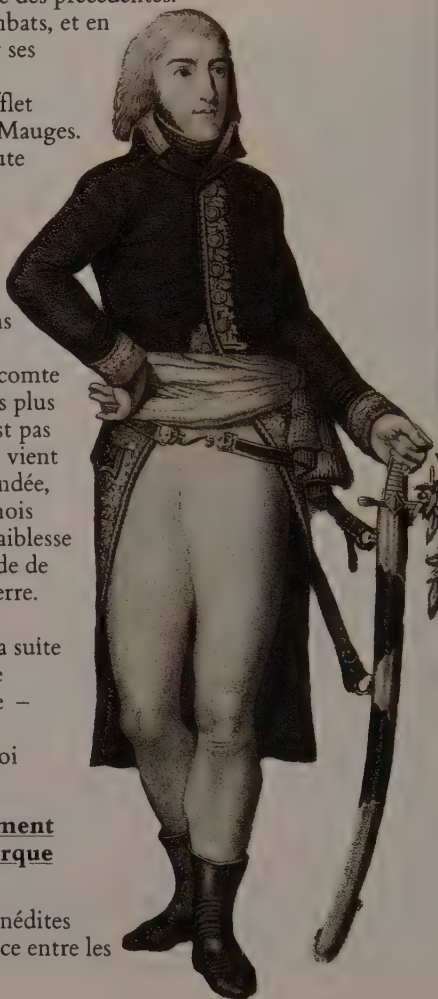
Alors que les républicains sont occupés par le débarquement de Quiberon, Charette reçoit des armes et des munitions transportées par des bâtiments anglais. Le comte d'Artois le confirme dans son grade de commandant en chef de l'armée et lui promet en outre de venir en Vendée se mettre à la tête de ses troupes. La guerre qui se déroule alors est encore différente des précédentes.

Charette a imposé cette reprise des combats, et en a profité pour resserrer son autorité sur ses hommes. Mais il n'est pas suivi par les autres chefs vendéens, notamment Stofflet qui reste obstinément en paix dans les Mauges. La guerre est dorénavant une affaire toute politique aux imbrications complexes. Les paysans suivent Charette sans trop d'enthousiasme. Les effectifs des troupes, très loin des grandes cohues de 1793, sont limités à quelques milliers d'hommes. Il faut des occasions exceptionnelles, la réception des armes anglaises, ou l'annonce de l'arrivée du comte d'Artois, pour mobiliser quelques jours plus de 10 000 hommes. Enfin Charette n'est pas soutenu par le comte d'Artois : celui-ci vient bien dans l'île d'Yeu, au large de la Vendée, en septembre 1795, mais, après deux mois d'hésitation, se rendant compte de la faiblesse des forces de Charette et de l'incertitude de l'avenir, il préfère retourner en Angleterre. Charette se retrouve isolé à la tête de bandes armées médiocres, même si, à la suite de pressions exercées sur lui, Stofflet se lance lui aussi à nouveau dans la guerre – sans se faire d'illusions sur le sort qui l'attend –, aux cris de : « Vive le roi quand même ! »

L'arrivée de Hoche au commandement suprême de l'armée de l'Ouest marque un tournant capital

Le jeune général adopte des positions inédites vis-à-vis de la Vendée. Il fait la différence entre les

Hoche, ancien soldat des armées royales, devient général commandant de l'ensemble de l'armée de l'Ouest à 25 ans. L'habileté avec laquelle il mène les opérations en Vendée lui vaut le titre de « pacificateur de l'Ouest ».

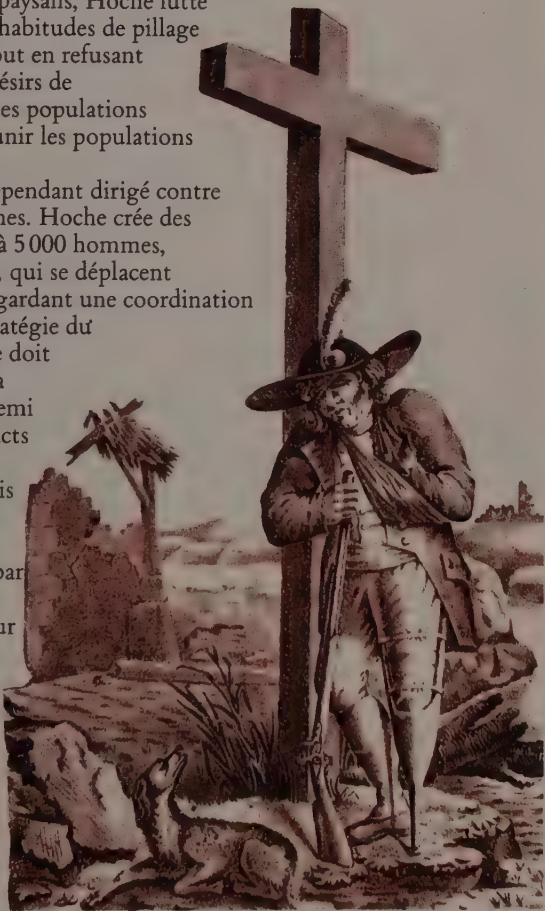


chefs vendéens et leur idéologie contre-révolutionnaire, d'une part, et les paysans et leur désir de maintenir leurs habitudes sociales et religieuses, d'autre part. A ces derniers il propose une amnistie s'ils déposent leurs armes et il laisse libre l'exercice du culte ; en revanche, contre les chefs, il continue une guerre implacable. Aux uns et aux autres Hoche ne fait aucune concession. Les communes qui refusent de livrer leurs armes sont soumises à une surveillance stricte, leurs bestiaux sont confisqués, dans les cas les plus graves, les hommes sont emprisonnés.

Mais, pour se concilier les paysans, Hoche lutte en même temps contre les habitudes de pillage des armées républicaines tout en refusant de prendre en compte les désirs de vengeance des réfugiés et des populations patriotes qui voudraient punir les populations de la zone insurgée.

L'essentiel des efforts est cependant dirigé contre les bandes armées vendéennes. Hoche crée des colonnes mobiles de 2 000 à 5 000 hommes, sans artillerie, sans convois, qui se déplacent de jour comme de nuit en gardant une coordination constante entre elles. La stratégie du combat est claire : l'attaque doit être impétueuse, menée à la baïonnette, pour que l'ennemi se brise sur les blocs compacts des colonnes. Charette et Stofflet sont ainsi poursuivis systématiquement par des troupes qui ne sont plus diverties de leurs objectifs par les pillages et les massacres, et qui n'ont plus à avoir peur de la population. Celle-ci en effet, comme une partie des officiers vendéens, aspire dorénavant à la paix, se rendant compte que la poursuite de la guerre est impossible. Sapinaud, par exemple, chef de l'armée du Centre finit par se soumettre.

Malgré la débâcle, les troupes vendéennes conservent une fidélité inébranlable au roi et à la religion.





La situation des deux chefs vendéens insoumis devient rapidement intenable

Abandonnés par la plupart de leurs hommes, ne disposant plus de cantonnements, errant de cache en cache, à la tête de quelques centaines de fidèles au mieux, Charette et Stofflet sont à la merci d'une dénonciation, du hasard d'une embuscade. Stofflet, qui entame malgré tout des rencontres sur l'avenir des armées catholiques et royales de tout l'Ouest, est capturé en février 1796 et fusillé le 25 à Angers. Un mois plus tard, c'est le tour de Charette, capturé par les troupes de l'adjudant général Travot dans les bois de la Chabotterie. Emprisonné à Nantes, il y est fusillé le 29 mars.

La Bretagne va continuer à être le théâtre d'une guérilla sporadique qui enflamme chemins creux et chaumières. Bien après la pacification de la Vendée – entre les vengeances et les luttes politiques, voire les crimes crapuleux – la chouannerie s'éternise et se dégrade.



CHARETTE EST PRIS.

Angers, 4 Germinal, quatrième année de la République.

Nous sortons à l'instant du Département; nous y avons été témoins de la dépêche du général Hédouville à l'Administration, portant : „ je vous apprend, citoyens Ad-
„ ministrateurs, que Charette est pris, et qu'on le conduit
„ à Angers : on doit cette capture aux Adjudans-généraux
„ Travot et Valentin „ VIVE LA RÉPUBLIQUE!

*Pour copie conforme à l'avis qui m'a été
officiellement remis.*

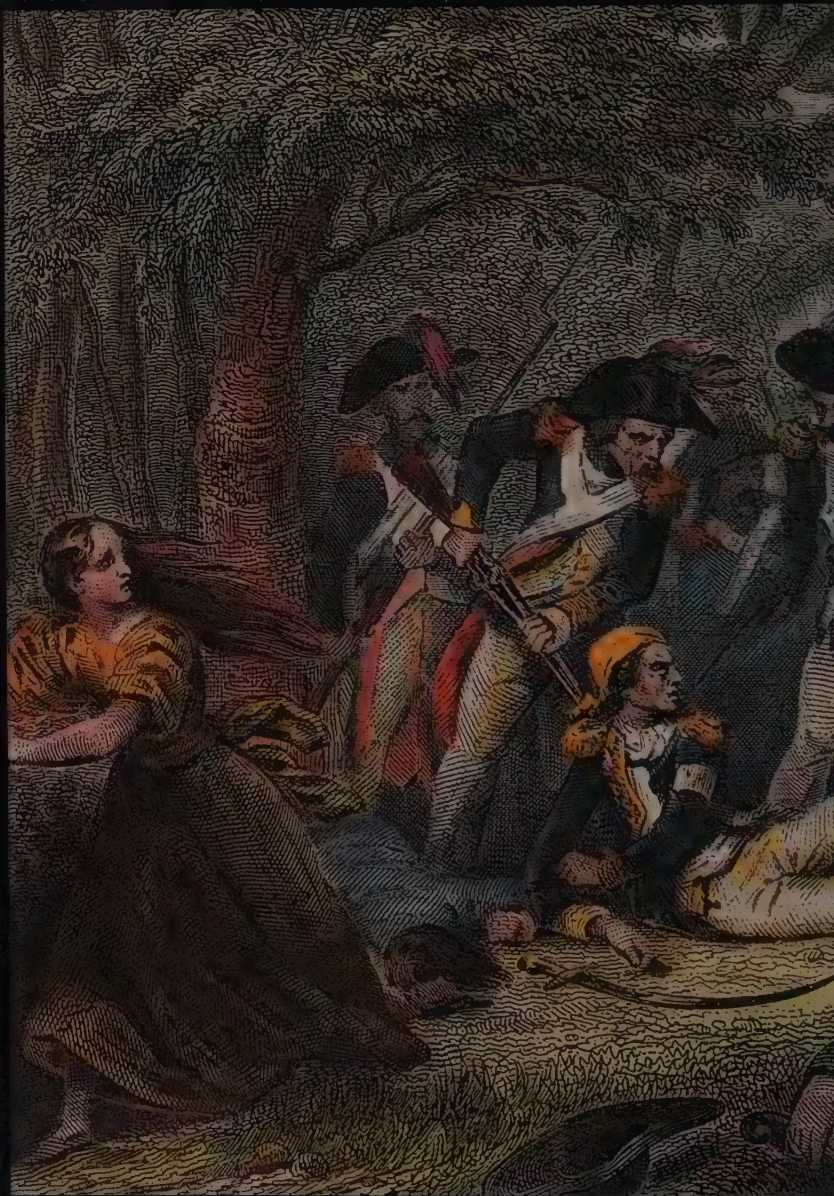
LE GÉNÉRAL DE DIVISION C. F. J. DUGUA

Alors que la chouannerie va réussir à maintenir une agitation continue dans la Bretagne et que ses chefs échappent aux opérations militaires, la Vendée, qui n'est plus le mouvement populaire qu'elle a été en 1793, s'épuise.

La guerre s'achève donc en 1796 avec la disparition des principaux chefs vendéens. La paix revient difficilement

Même si les derniers combats se poursuivent au-delà de 1796, la mort de Charette et celle de Stofflet marquent véritablement la fin de la guerre. D'où l'extraordinaire publicité donnée à ces événements par les républicains.

Les combats, les massacres ne s'oublient pas. Les populations qui ont pris le parti des révolutionnaires sont mal acceptées en Vendée, et des règlements de comptes, des assassinats auront lieu pendant plusieurs années encore. Les administrateurs républicains contrôlent difficilement la



L'arrestation de Charette, dernier héros de la Vendée

Depuis 1795, date à laquelle il a traversé Nantes à cheval pour la signature de la paix, Charette est l'objet d'un culte populaire qui donne d'autant plus de prix à son arrestation. Les républicains ne se privent pas de l'exhiber à Angers et dans les rues de Nantes, avant de le juger. Un dessin, œuvre d'un peintre anonyme de Nantes, rappelle cette promenade tragique. Charette, le bras en écharpe, blessé à la tête, porte comme pansement un mouchoir de Cholet.



“Charette, Chef des Royalistes de la Vendée. Portes du Temple de Mémoire. Ouvrez-vous, il l'a mérité. Il vécut assez pour sa gloire. Mais trop peu pour la Royauté.”



La mort de Charette

Le 29 mars 1796, à Nantes, place des Agriculteurs, aujourd'hui place Viarmes, près du lieu où Cathelineau a été blessé mortellement trois ans plus tôt, une exécution se prépare. Charette fait face au peloton d'exécution. Montrant sa poitrine, il déclare : « Ajustez bien, c'est là qu'il faut frapper un brave. » Sur ce tableau du XIX^e siècle, le peintre a opposé la froideur de Charette à l'émotion de ses compagnons, tandis que le prêtre jureur requis pour l'assister est relégué au fond de la place.



région, dont certains cantons échappent complètement à leur emprise. L'économie se remet pourtant en place vigoureusement, permettant la reconstitution d'une paysannerie forte et homogène.

Cependant, l'agitation politique ne disparaît pas. D'anciens Vendéens sont impliqués dans des complots contre-révolutionnaires, où ils sont associés avec les chouans et les Anglais, et leurs machinations sont étroitement surveillées par la police. En 1799, un nouveau vent de révolte souffle contre la Révolution qui vient, une fois de plus, de s'attaquer aux prêtres réfractaires. Des rassemblements armés se produisent dans toute la région, en jonction avec les chouans qui réussissent là même où les Vendéens avaient échoué, en investissant Nantes, dans la nuit du 20 au 21 octobre 1799. La Vendée renaît avec des armées organisées et hiérarchisées. De véritables batailles ont lieu, entrecoupées de négociations compliquées.

Les complots royalistes continuent dans l'Ouest hors de toute organisation militaire. Des émissaires traversent la Manche dans des conditions incroyables pour relier les chouans au gouvernement anglais qui les soutient financièrement et militairement. Les messages sont cachés dans des cannes, les émissaires déguisés en paysans bretons : le réseau contre-révolutionnaire est parfaitement efficace.



Bonaparte, qui prend le pouvoir le 18 brumaire, emploie la force et la diplomatie : aussi parvient-il à conclure la paix en 1800 avec les chefs vendéens – mais non pas avec les chouans, dont Cadoudal reste le chef.

**Le Consulat puis
l'Empire accordent
la liberté religieuse,
assurée par le
Concordat signé
avec le pape**

La rupture de l'Église de France avec la papauté est alors terminée, supprimant une des causes de la révolte.

Mais Napoléon considère la région avec méfiance, et entreprend tout à la fois une politique de séduction et de surveillance tatillonne. Il attribue des crédits à la Vendée pour permettre la reconstruction des maisons détruites, mais, en même temps, décide la percée de routes qui permettront au besoin de faire venir rapidement des troupes au cœur du bocage et développe sur le plan militaire la petite ville de La Roche-sur-Yon devenue chef-lieu. Les anciens chefs vendéens sont étroitement contrôlés, les plus jeunes sont employés dans les armées napoléoniennes.

Cela ne suffit pas pour assurer la tranquillité à la région. À partir de 1812, les difficultés que connaît l'Empire dans la poursuite de la guerre provoquent le mécontentement des populations rurales, soumises à de nouveaux impôts, et surtout à la conscription. Le départ de l'Empereur et l'arrivée de Louis XVIII ramènent aussitôt la paix dans la région. Les espoirs des défenseurs du trône et de l'autel sont cependant rapidement déçus par la politique d'apaisement prônée par Louis XVIII : on ne parle que d'oubli de la guerre et de réconciliation.

**Le retour en France de Napoléon entraîne
un sursaut de résistance en Vendée**

Le neveu de Charette et surtout les frères d'Henri de la Rochejaquelein, Louis et Auguste, prennent la tête du soulèvement contre l'Empereur en 1815. Si l'aide anglaise est évidemment acquise, l'enthousiasme populaire est limité, et surtout, le commandement manque cruellement



Les raisons de l'opposition sont éminemment politiques. Les chefs s'opposent entre eux sur le régime à donner ultérieurement à la France : monarchie d'Ancien Régime, ou monarchie constitutionnelle. Les groupes contre-révolutionnaires s'engagent dans des conspirations nationales aux ramifications complexes, avec des conspirateurs professionnels. L'Ouest fournit son contingent remarqué d'agitateurs avec Cadoudal (ci-dessus), Frotté et quelques Vendéens vivant dans une semi-clandestinité. Napoléon en viendra difficilement à bout.

de cohésion. D'hésitations en fausses manœuvres, face à Travot, le vainqueur de Charette, les Vendéens connaissent une série de revers qui vouent rapidement leur guerre à l'échec. Louis de La Rochejaquelein meurt sur une plage où s'opère un débarquement d'armes. La Vendée de 1815 doit capituler au moment où Napoléon est battu par les Alliés à Waterloo. Malgré son échec militaire, la médiocre tentative vendéenne n'est pas tout à fait négligeable. Elle a en effet contribué à fixer dans l'Ouest des divisions armées qui auraient été utiles à Waterloo où un renfort de troupes aurait peut-être modifié le cours de l'histoire.

Louis XVIII commande pour le château de Versailles les portraits des principaux chefs de la Vendée et de la chouannerie

Il marque ainsi son intérêt pour la Vendée, mais cette reconnaissance posthume reste symbolique. Après 1823, les anciens combattants sont invités à se faire connaître, trente ans après les événements, pour bénéficier de pensions, recevoir des décorations et, pour les plus valeureux d'entre eux, des armes d'honneur et des brevets. Mais les commémorations de la guerre de Vendée entreprises dans ces années restent des initiatives privées à peine agréées par le roi. Les manifestations qui rappellent les guerres doivent se dérouler sans incident, dans des espaces privés. Les impératifs politiques d'apaisement du pays s'opposent à la résurgence des souvenirs qui pourraient diviser les habitants.

En 1832 pourtant, une femme enflamme à nouveau la Vendée

En juillet 1830, Charles X ayant été exilé en Angleterre et remplacé par Louis-Philippe d'Orléans, la duchesse de Berry, mère du duc de Bordeaux, l'héritier du trône, pense à soulever le pays pour permettre à son fils de régner. Elle débarque deux ans plus tard sur la «terre de la fidélité» pour faire renaître de ses cendres la révolte de 1792. L'insurrection éclate cependant. Les paysans se sont peu mobilisés, et les effectifs des rassemblements ne sont pas assez fournis pour ébranler le régime. En outre, les troupes dépêchées contre le soulèvement ont été formées pour combattre dans le bocage et la surveillance policière est particulièrement efficace, fouillant les châteaux, débusquant les armes et les munitions. En deux combats,

En 1799, les enfants de la Vendée reçoivent la communion sous la protection des hommes en armes. Tableau symbolique de ces temps troublés où un futur évêque, l'abbé Soyer, officie au milieu des baïonnettes. La paix revient lentement avec la liberté du culte.



ses troupes sont dispersées, elle-même est contrainte de gagner Nantes à pied sous un déguisement. L'efficacité de la police qui monnaie les trahisons permet de retrouver la duchesse cachée derrière une plaque de cheminée dans un appartement nantais.

L'aventure guerrière est terminée, mais la Vendée demeure

Le souvenir n'a pas disparu avec les combattants. Entretien par les luttes érudites, par les attaques politiques, notamment sous la III^e République, la mémoire de la guerre, même en cette fin du XX^e siècle, continue d'alimenter les passions.

La Vendée du souvenir, c'est le rappel des noms des Blancs dans les plaques des rues, c'est l'existence d'une tradition orale qui n'a oublié ni les martyrs ni les combattants. L'oubli est définitif sur les raisons qui ont poussé les paysans à se révolter contre la Révolution, et sur les causes qui ont isolé la Vendée du reste du pays. Seule est restée l'idée d'une région à part, d'une population particulière nées l'une et l'autre d'une guerre inexpiable.



La duchesse de Berry s'entoure de descendants des chefs vendéens notamment le baron de Charette, avec lequel elle organise l'insurrection en liaison avec les conspirateurs parisiens qui veulent rétablir le roi légitime. Pendant plusieurs mois, elle mène une véritable épopée, traquée par la police de Louis-Philippe, allant de cache en cache, organisant des réunions secrètes, recevant des émissaires de tout le pays.





TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS



DE PAR LE ROI

Tous les Habitans de la paroisse de *Beaugrenon*
en état de porter les armes,
sont requis de se trouver *le dimanche prochain toutes armes*
d'armes *à cheval* *à l'assemblée* avec leurs armes & le plus de pain
qu'ils pourront, pour être prêts à marcher de suite à besoin sera
Tout homme qui n'apportera pas à l'armée le fusil qu'il a chez lui,
sera condamné à une amende.

A Châtillon-sur-Seine, ce *premier* ~~premier~~ *juillet* 1793, l'an pre-
mier du règne de Louis XVII.

*Le Prince de Talmont, d'Elbée, La Rochejaquelein,
Lefcure, de Beauvollier l'aîné, Bernard de Marigny,
Chevalier Desjardins.*

Par le conseil de guerre.

Dury de Beauvais, secrétaire.

Mary, receveur de la paroisse.

Dubinaudin, notaire.

Quatrevingt-treize

Victor Hugo retrace ici les combats de Vendée autour d'un lieu fantastique, la citadelle de la Tourgue.

Chefs vendéens, émissaires de la Convention, hommes du peuple, femmes, enfants, tous sont appelés par Hugo à comparaître au banc de l'histoire.



Nous sommes à la fin du roman. Les Chouans sont perdus. L'armée bleue encercle la Tourgue. D'un côté Lantenac, l'Imânus, les Blancs et, captifs, la femme et les enfants pris par l'armée chouanne, de l'autre côté Gauvain et Cimourdain prêts à attaquer.

Situation

Le moment était venu.

L'inexorable tenait l'impitoyable.

Cimourdain avait Lantenac dans sa main.

Le vieux royaliste rebelle était pris au gîte ; évidemment il ne pouvait échapper ; et Cimourdain entendait que le marquis fût décapité chez lui, sur place, sur ses terres, et en quelque sorte dans sa maison, afin que la demeure féodale vît tomber la tête de l'homme féodal, et que l'exemple fût mémorable.

C'est pourquoi il avait envoyé chercher à Fougeres la guillotine. On vient de la voir en route.

Tuer Lantenac, c'était tuer la Vendée ; tuer la Vendée, c'était sauver la France. Cimourdain n'hésitait pas. Cet homme était à l'aise dans la férocité du devoir.

Le marquis semblait perdu ; de ce côté Cimourdain était tranquille, mais il était inquiet d'un autre côté. La lutte serait certainement affreuse ; Gauvain la dirigerait, et voudrait s'y mêler peut-être ; il y avait du soldat dans ce jeune chef ; il était homme à se jeter dans ce pugilat ; pourvu qu'il n'y fût pas tué ? Gauvain ! son enfant ! l'unique affection qu'il eût sur la terre ! Gauvain avait eu du bonheur jusque-là, mais le bonheur se lasse. Cimourdain tremblait. Sa destinée avait cela d'étrange qu'il était entre deux Gauvain, l'un dont il voulait la mort, l'autre dont il voulait la vie.

Le coup de canon qui avait secoué Georgette dans son berceau et appelé la

mère du fond des solitudes n'avait pas fait que cela. Soit hasard, soit intention du pointeur, le boulet, qui n'était pourtant qu'un boulet d'avertissement, avait frappé, crevé et arraché à demi l'armature de barreaux de fer qui masquait et fermait la grande meurtrière du premier étage de la tour. Les assiégés n'avaient pas eu le temps de réparer cette avarie.

Les assiégés s'étaient vantés. Ils avaient très peu de munitions. Leur situation, insistons-y, était plus critique encore que les assiégeants ne le supposaient. S'ils avaient eu assez de poudre, ils auraient fait sauter la Tourgue, eux et l'ennemi dedans; c'était leur rêve; mais toutes leurs réserves étaient épuisées. A peine avaient-ils trente coups à tirer par homme. Ils avaient beaucoup de fusils, d'espingoles et de pistolets, et peu de cartouches. Ils avaient chargé toutes les armes afin de pouvoir faire un feu continu; mais combien de temps durerait ce feu? Il fallait à la fois le nourrir et le ménager. Là était la difficulté. Heureusement – bonheur sinistre – la lutte serait surtout d'homme à homme, et à l'arme blanche; au sabre et au poignard. On se colleterait plus qu'on ne se fusillera. On se hacherait; c'était là leur espérance.

L'intérieur de la tour semblait inexpugnable. Dans la salle basse où aboutissait le trou de brèche, était la retirade, cette barricade savamment construite par Lantenac, qui obstruait l'entrée. En arrière de la retirade, une longue table était couverte d'armes chargées, tromblons, carabines et mousquetons, et de sabres, de haches et de poignards. N'ayant pu utiliser pour faire sauter la tour le cachot-crypte des oubliettes qui communiquait avec la

salle basse, le marquis avait fait fermer la porte de ce caveau. Au-dessus de la salle basse était la chambre ronde du premier étage à laquelle on n'arrivait que par une vis-de-Saint-Gilles très étroite; cette chambre, meublée, comme la salle basse, d'une table couverte d'armes toutes prêtes et sur lesquelles on n'avait qu'à mettre la main, était éclairée par la grande meurtrière dont un boulet venait de défoncer le grillage; au-dessus de cette chambre, l'escalier en spirale menait à la chambre ronde du second étage où était la porte de fer donnant sur le pont-châtelet. Cette chambre du second s'appelait indistinctement *la chambre de la porte de fer* ou *la chambre des miroirs*, à cause de beaucoup de petits miroirs, accrochés à cru sur la pierre nue à de vieux clous rouillés, bizarre recherche mêlée à la sauvagerie. Les chambres d'en haut ne pouvant être utilement défendues, cette chambre des miroirs était ce que Manesson-Mallet, le législateur des places fortes, appelle « le dernier poste où les assiégés font une capitulation ». Il s'agissait, nous l'avons dit déjà, d'empêcher les assiégeants d'arriver là.

A l'intérieur de "la Bastille de Province" la lutte fait rage...

L'Imânus jeta sa voix par-dessus Cimourdain, et cria :

– Hommes qui nous attaquez, nous vous avons dit nos propositions, elles sont faites, et nous n'avons rien à y changer. Acceptez-les, sinon, malheur! Consentez-vous? Nous vous rendrons les trois enfants qui sont là, et vous nous donnerez la sortie libre et la vie sauve, à tous.

– A tous, oui, répondit Cimourdain, excepté un.

– Lequel ?
 – Lantenac.
 – Monseigneur ! livrer monseigneur ! Jamais.
 – Il nous faut Lantenac.
 – Jamais.
 – Nous ne pouvons traiter qu'à cette condition.

– Alors commencez.

Le silence se fit.

L'Imânus, après avoir sonné avec sa trompe le coup de signal, redescendit ; le marquis mit l'épée à la main ; les dix-neuf assiégés se groupèrent en silence dans la salle basse, en arrière de la retirade et se mirent à genoux ; ils entendaient le pas mesuré de la colonne d'attaque qui avançait vers la tour dans l'obscurité ; ce bruit se rapprochait ; tout à coup ils le sentirent tout près d'eux, à la bouche même de la brèche. Alors tous, agenouillés, épaulèrent à travers les fentes de la retirade leurs fusils et leurs espingoles, et l'un d'eux, Grand-Francœur, qui était le prêtre Turmeau, se leva, et, un sabre nu dans la main droite, un crucifix dans la main gauche, dit d'une voix grave :

– Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Tous firent feu à la fois, et la lutte s'engagea.

Titans contre géants

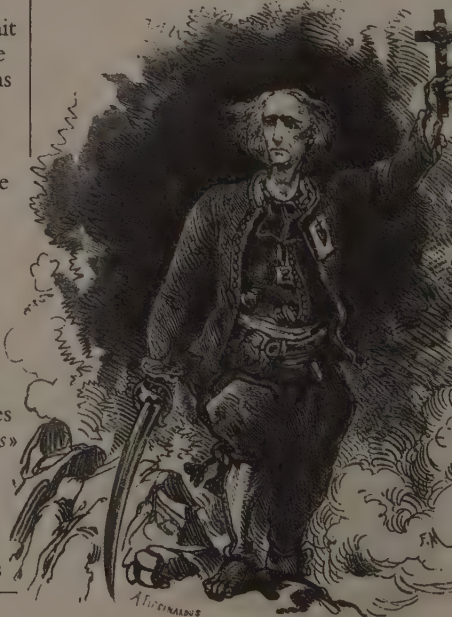
Cela fut en effet épouvantable.

Ce corps-à-corps dépassa tout ce qu'on avait pu rêver.

Pour trouver quelque chose de pareil, il faudrait remonter aux grands duels d'Eschyle ou aux antiques tueries féodales ; à ces « *attaques à armes courtes* » qui ont duré jusqu'au dix-septième siècle, quand on pénétrait dans les places fortes par les fausses brayes ; assauts tragiques, où, dit le vieux sergent de la province d'Alentejo, « les

fourneaux ayant fait leur effet, les assiégeants s'avanceront portant des planches couvertes de lames de fer-blanc, armés de rondaches et de mantelets, et fournis de quantité de grenades, faisant abandonner les retranchements ou retirades à ceux de la place, et s'en rendront maîtres en poussant vigoureusement les assiégés. »

Le lieu d'attaque était horrible ; c'était une de ces brèches qu'on appelle en langue du métier *brèches sous voûte*, c'est-à-dire, on se le rappelle, une crevasse traversant le mur de part en part et non une fracture évasée à ciel ouvert. La poudre avait agi comme une vrille. L'effet de la mine avait été si violent que la tour avait été fendue par l'explosion à plus de quarante pieds au-dessus du fourneau, mais ce n'était qu'une lézarde, et la déchirure praticable qui servait de brèche et donnait entrée dans la salle basse



ressemblait plutôt au coup de lance qui perce qu'au coup de hache qui entaille.

C'était une ponction au flanc de la tour, une longue fracture pénétrante, quelque chose comme un puits couché à terre, un couloir serpentant et montant comme un intestin à travers une muraille de quinze pieds d'épaisseur, on ne sait quel informe cylindre encombré d'obstacles, de pièges, d'explosions, où l'on se heurtait le front aux granits, les pieds aux gravats, les yeux aux ténèbres.

Les assaillants avaient devant eux ce porche noir, bouche de gouffre ayant pour mâchoires, en bas et en haut, toutes les pierres de la muraille déchiquetée; une gueule de requin n'a pas plus de dents que cet arrachement effroyable. Il fallait entrer dans ce trou et en sortir.

Dedans éclatait la mitraille, dehors se dressait la retirade. Dehors, c'est-à-dire dans la salle basse du rez-de-chaussée.

Les rencontres de sapeurs dans les galeries couvertes quand la contre-mine vient couper la mine, les boucheries à la hache sous les entreponts des vaisseaux qui s'abordent dans les batailles navales, ont seules cette férocité. Se battre au fond d'une fosse, c'est le dernier degré de l'horreur. Il est affreux de s'entretuer avec un plafond sur la tête. Au moment où le premier flot des assiégeants entra, toute la retirade se couvrit d'éclairs, et ce fut quelque chose comme la foudre éclatant sous terre. Le tonnerre assaillant répliqua au tonnerre embusqué. Les détonations se ripostèrent; le cri de Gauvain s'éleva : Fonçons ! Puis le cri de Lantenac : Faites ferme contre l'ennemi ! Puis le cri de l'Imânu : A moi les Mainiaux ! Puis des cliquetis, sabres contre sabres, et coup sur coup, d'effroyables décharges tuant



tout. La torche accrochée au mur éclairait vaguement toute cette épouvante. Impossible de rien distinguer; on était dans une noirceur rougeâtre; qui entraînait là était subitement sourd et aveugle, sourd du bruit, aveugle de la fumée. Les hommes mis hors de combat gisaient parmi les décombres. On marchait sur des cadavres, on écrasait des plaies, on broyait des membres cassés d'où sortaient des hurlements, on avait les pieds mordus par des mourants; par instants, il y avait des silences plus hideux que le bruit. On se colletait, on entendait l'effrayant souffle des bouches, puis des grincements des râles, des imprécations, et le tonnerre recommençait. Un ruisseau de sang sortait de la tour par la brèche, et se répandait dans l'ombre. Cette flaque sombre fumait dehors dans l'herbe.

On eût dit que c'était la tour elle-même qui saignait et que la géante était blessée.

Chose surprenante, cela ne faisait presque pas de bruit dehors. La nuit était très noire, et dans la plaine et dans la forêt il y avait autour de la forteresse attaquée une sorte de paix funèbre. Dedans c'était l'enfer, dehors c'était le sépulcre. Ce choc d'hommes s'exterminant dans les ténèbres, ces mousqueteries, ces clameurs, ces rages, tout ce tumulte expirait sous la masse des murs et des voûtes, l'air manquait au bruit, et au carnage s'ajoutait l'étouffement. Hors de la tour cela s'entendait à peine. Les petits enfants dormaient pendant ce temps-là.

L'acharnement augmentait. La retirade tenait bon. Rien de plus malaisé à forcer que ce genre de barricade en chevron rentrant. Si les assiégés avaient contre eux le nombre, ils avaient pour eux la position. La colonne d'attaque



perdait beaucoup de monde. Alignée et allongée dehors au pied de la tour, elle s'enfonçait lentement dans l'ouverture de la brèche et se raccourcissait, comme une couleuvre qui entre dans son trou.

Lantenac a perdu, il est donc condamné à être guillotiné. Grâce à un passage secret, il parvient à s'enfuir. Mais, au même moment on met le feu au donjon dans lequel la femme et les enfants sont enfermés.

Et malgré la certitude qu'il a d'être repris, il va leur porter secours. Cimourdain l'arrête. La nuit qui précède son exécution, Lantenac reçoit la visite de Gauvain son neveu, fils adoptif de Cimourdain, qui l'oblige à fuir. C'est donc Gauvain qui sera condamné à sa place : les demandes de grâce des soldats n'y changeront rien.

Cependant le soleil se lève

Le jour ne tarda pas à poindre à l'horizon.

En même temps que le jour, une chose étrange, immobile, surprenante, et que les oiseaux du ciel ne connaissaient pas, apparut sur le plateau de la Tourgue au-dessus de la forêt de Fougères.

Cela avait été mis là dans la nuit. C'était dressé, plutôt que bâti. De loin sur l'horizon c'était une silhouette faite de lignes droites et dures, ayant l'aspect d'une lettre hébraïque ou d'un de ces hiéroglyphes d'Égypte qui faisaient partie de l'alphabet de l'antique énigme.

Au premier abord, l'idée que cette chose éveillait était l'idée de l'inutile. Elle était là parmi les bruyères en fleur. On se demandait à quoi cela pouvait servir. Puis on sentait venir un frisson. C'était une sorte de tréteau ayant pour pieds quatre poteaux. A un bout du tréteau, deux hautes solives, debout et droites, reliées à leur sommet par une traverse, élevaient et tenaient suspendu un triangle qui semblait noir sur l'azur du matin. A l'autre bout du tréteau, il y avait une échelle. Entre les deux solives, en bas, au-dessous du triangle, on distinguait une sorte de panneau composé de deux sections mobiles qui, en s'ajustant l'une à l'autre, offraient au regard un trou rond à peu près de la dimension du cou d'un homme. La section supérieure du panneau glissait dans une rainure, de façon à pouvoir se hausser ou s'abaisser. Pour l'instant, les deux croissants qui en se rejoignant formaient le collier étaient écartés. On apercevait au pied des deux piliers portant le triangle une planche pouvant tourner sur charnières et ayant l'aspect d'une bascule. A côté de cette planche il y avait un panier long, et entre les deux

piliers, en avant, et à l'extrémité du tréteau, un panier carré. C'était peint en rouge. Tout était en bois, excepté le triangle qui était en fer. On sentait que cela avait été construit par des hommes, tant c'était laid, mesquin et petit; et cela aurait mérité d'être apporté là par des génies, tant c'était formidable.

Cette bâtisse difforme, c'était la guillotine.

En face, à quelques pas, dans un ravin, il y avait un autre monstre. La Tourgue. Un monstre de pierre faisant pendant au monstre de bois. Et, disons-le, quand l'homme a touché au bois et à la pierre, le bois et la pierre ne sont plus ni bois ni pierre, et prennent quelque chose de l'homme. Un édifice est un dogme, une machine est une idée.

La Tourgue était cette résultante fatale du passé qui s'appelait la Bastille à Paris, la Tour de Londres en Angleterre, le Spielberg en Allemagne, l'Escorial en Espagne, le Kremlin à Moscou, le château Saint-Ange à Rome.

Dans la Tourgue étaient condensés quinze cents ans, le moyen âge, le vasselage, la glèbe, la féodalité; dans la guillotine une année, 93; et ces douze mois faisaient contre-poids à ces quinze siècles.

La Tourgue, c'était la monarchie; la guillotine, c'était la révolution.

Confrontation tragique.

D'un côté, la dette; de l'autre, l'échéance. D'un côté, l'inextricable complication gothique, le serf, le seigneur, l'esclave, le maître, la roture, la noblesse, le code multiple ramifié en coutumes, le juge et le prêtre coalisés, les ligatures innombrables, le fisc, les gabelles, la mainmorte, les capitations, les exceptions, les prérogatives, les préjugés, les fanatismes, le privilège royal de banqueroute, le sceptre, le trône, le bon plaisir, le droit divin; de

l'autre, cette chose simple, un couperet.

D'un côté, le nœud; de l'autre, la hache.

La Tourgue avait été longtemps seule dans ce désert. Elle était là avec ses machicoulis d'où avaient ruisselé l'huile bouillante, la poix enflammée et le plomb fondu, avec ses oubliettes pavées d'ossements, avec sa chambre aux écartèlements, avec la tragédie énorme dont elle était remplie; elle avait dominé de sa figure funeste cette forêt, elle avait eu dans cette ombre quinze siècles de tranquillité farouche, elle avait été dans ce pays l'unique puissance, l'unique respect et l'unique effroi; elle avait régné; elle avait été, sans partage, la barbarie; et tout à coup elle voyait se dresser devant elle, et contre elle, quelque chose... plus que

quelque chose, – quelqu'un d'aussi horrible qu'elle, la guillotine.

La pierre semble quelquefois avoir des yeux étranges. Une statue observe, une tour guette, une façade d'édifice contemple. La Tourgue avait l'air d'examiner la guillotine.

Elle avait l'air de s'interroger.

Qu'était-ce que cela?

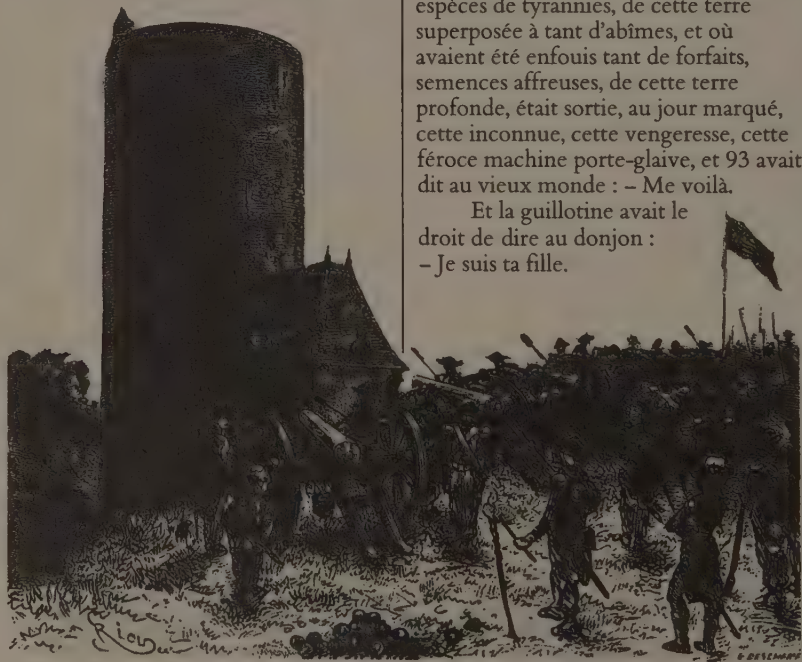
Il semblait que cela était sorti de terre.

Et cela en était sorti en effet.

Dans la terre fatale avait germé l'arbre sinistre. De cette terre, arrosée de tant de sueurs, de tant de larmes, de tant de sang, de cette terre où avaient été creusées tant de fosses, tant de tombes, tant de cavernes, tant d'embûches, de cette terre où avaient pourri toutes les espèces de morts faits par toutes les espèces de tyrannies, de cette terre superposée à tant d'abîmes, et où avaient été enfouis tant de forfaits, semences affreuses, de cette terre profonde, était sortie, au jour marqué, cette inconnue, cette vengeresse, cette féroce machine porte-glaive, et 93 avait dit au vieux monde : – Me voilà.

Et la guillotine avait le droit de dire au donjon :

– Je suis ta fille.



Et en même temps le donjon, car ces choses fatales vivent d'une vie obscure, se sentait tué par elle.

La Tourgue, devant la redoutable apparition, avait on ne sait quoi d'effaré. On eût dit qu'elle avait peur.

Ce spectacle avait des spectateurs.

Les quatre mille hommes de la petite armée expéditionnaire étaient rangés en ordre de combat sur le plateau. Ils entouraient la guillotine de trois côtés, de façon à tracer autour d'elle, en plan géométral, la figure d'un E; la batterie placée au centre de la plus grande ligne faisait le cran de l'E. La machine rouge était comme enfermée dans ces trois fronts de bataille, sorte de muraille de soldats repliée des deux côtés jusqu'aux bords de l'escarpement du plateau, le quatrième côté, le côté ouvert, était le ravin même, et regardait la Tourgue.

Cela faisait une place en carré long, au milieu de laquelle était l'échafaud. A mesure que le jour montait, l'ombre portée de la guillotine décroissait sur l'herbe.

Les artilleurs étaient à leurs pièces, mèches allumées.

Une douce fumée bleue s'élevait du ravin; c'était l'incendie du pont qui achevait d'expirer.

Cette fumée estompait sans la voiler la Tourgue dont la haute plate-forme dominait tout l'horizon. Entre cette plate-forme et la guillotine il n'y avait que l'intervalle du ravin. De l'une à l'autre on pouvait se parler.

Sur cette plate-forme avaient été transportées la table du tribunal et la chaise ombragée de drapeaux tricolores. Le jour se levait derrière la Tourgue et faisait saillir en noir la masse de la forteresse et, à son sommet, sur la chaise du tribunal et sous le faisceau de drapeaux, la figure d'un homme assis,

immobile et les bras croisés.

Cet homme était Cimourdain.

Il avait, comme la veille, son costume de délégué civil, sur la tête le chapeau à panache tricolore, le sabre au côté et les pistolets à la ceinture.

Il se taisait. Tous se taisaient.

Les soldats avaient le fusil au pied et baissaient les yeux. Ils se touchaient du coude, mais ne se parlaient pas.

Ils songaient confusément à cette guerre, à tant de combats, aux fusillades des haies si vaillamment affrontées, aux nuées de paysans furieux chassés par leur souffle, aux citadelles prises, aux batailles gagnées, aux victoires, et il leur semblait maintenant que toute cette gloire leur tournait en honte.

Une sombre attente serrait toutes les poitrines. On voyait sur l'estrade de la guillotine le bourreau qui allait et venait. La clarté grandissante du matin emplissait majestueusement le ciel.

Soudain on entendit ce bruit voilé que font les tambours couverts d'un crêpe. Ce roulement funèbre approcha; les rangs s'ouvrirent, et un cortège entra dans le carré, et se dirigea vers l'échafaud.

D'abord les tambours noirs, puis une compagnie de grenadiers, l'arme basse, puis un peloton de gendarmes, le sabre nu, puis le condamné, — Gauvain.

Gauvain marchait librement.

Il n'avait de cordes ni aux pieds ni aux mains. Il était en petit uniforme; il avait son épée.

Derrière lui venait un autre peloton de gendarmes.

Gauvain avait encore sur le visage cette joie pensive qui l'avait illuminé au moment où il avait dit à Cimourdain : Je pense à l'avenir. Rien n'était ineffable et sublime comme ce sourire continué.

En arrivant sur le lieu triste, son premier regard fut pour le haut de la



tour. Il dédaigna la guillotine.

Il savait que Cimourdain se ferait un devoir d'assister à l'exécution. Il le chercha des yeux sur la plate-forme. Il l'y trouva.

Cimourdain était blême et froid. Ceux qui étaient près de lui n'entendaient pas son souffle.

Quand il aperçu Gauvain, il n'eut pas un tressaillement.

Gauvain cependant s'avavançait vers l'échafaud.

Tout en marchant. Il regardait Cimourdain et Cimourdain le regardait. Il semblait que Cimourdain s'appuyât sur ce regard.

Gauvain arriva au pied de l'échafaud. Il y monta. L'officier qui commandait les grenadiers l'y suivit. Il défit son épée et la remit à l'officier; il ôta sa cravate et la remit au bourreau.

Il ressemblait à une vision. Jamais il n'avait apparu plus beau. Sa chevelure brune flottait au vent; on ne coupait pas les cheveux alors. Son cou blanc faisait songer à une femme, et son œil héroïque et souverain faisait songer à un archange. Il était sur l'échafaud, rêveur. Ce lieu-là aussi est un sommet. Gauvain y était debout, superbe et tranquille. Le soleil, l'enveloppant, le mettait comme dans une gloire.

Il fallait pourtant lier le patient. Le bourreau vint, une corde à la main.

En ce moment-là, quand ils virent leur jeune capitaine si décidément engagé sous le couteau, les soldats n'y tinrent plus; le cœur de ces gens de guerre éclata. On entendit cette chose énorme, le sanglot d'une armée. Une clameur s'éleva : Grâce ! grâce !

Quelques-uns tombèrent à genoux; d'autres jetaient leurs fusils et levaient les bras vers la plate-forme où était Cimourdain. Un grenadier cria en

montrant la guillotine : – Reçoit-on des remplaçants pour ça ? Me voici. Tous répétaient frénétiquement : Grâce ! grâce ! et des lions qui auraient entendu cela eussent été émus ou effrayés, car les larmes des soldats sont terribles.

Le bourreau s'arrêta, ne sachant plus que faire.

Alors une voix brève et basse, et que tous pourtant entendirent, tant elle était sinistre, cria du haut de la tour :

– Force à la loi !

On reconnut l'accent inexorable. Cimourdain avait parlé. L'armée frissonna.

Le bourreau n'hésita plus. Il s'approcha tenant sa corde.

– Attendez, dit Gauvain.

Il se tourna vers Cimourdain, lui fit, de sa main droite encore libre, un geste d'adieu, puis se laissa lier.

Quand il fut lié, il dit au bourreau :

– Pardon. Un moment encore.

Et il cria :

– Vive la République !

On le coucha sur la bascule. Cette tête charmante et fière s'emboîta dans l'infâme collier, le bourreau lui releva doucement les cheveux, puis pressa le ressort; le triangle se détacha et glissa, lentement d'abord, puis rapidement; on entendit un coup hideux...

Au même instant on en entendit un autre. Au coup de hache répondit un coup de pistolet. Cimourdain venait de saisir un des pistolets qu'il avait à sa ceinture, et, au moment où la tête de Gauvain roulait dans le panier, Cimourdain se traversait le cœur d'une balle. Un flot de sang lui sortit de la bouche, il tomba mort.

Et ces deux âmes, sœurs tragiques, s'envolèrent ensemble, l'ombre de l'une mêlée à la lumière de l'autre.

Victor Hugo, Quatrevingt-treize

Blanche de Beaulieu

De l'histoire de la Vendée, Alexandre Dumas a retenu l'épisode le plus romantique : l'amour de Marceau pour une jeune vendéenne qu'il essaiera en vain de sauver. L'épisode permet aussi à l'écrivain de mettre en scène son propre père, le général Dumas.



Celui qui, dans la soirée du 15 décembre 93, serait parti de la petite ville de Clisson pour se rendre au village de Saint-Crépin, et se serait arrêté sur la crête de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de la Moine, aurait vu, de l'autre côté de la vallée, un étrange spectacle.

D'abord, à l'endroit où sa vue aurait cherché le village perdu dans les arbres, au milieu d'un horizon déjà assombri par le crépuscule, il eût aperçu trois ou quatre colonnes de fumée qui, isolées à leur base, se joignaient en s'élargissant, se balançant un instant comme un dôme bruni, et, cédant mollement à un vent humide d'ouest, roulaient dans cette direction, confondues avec les nuages d'un ciel bas et brumeux. Il eût vu cette base rougir lentement, puis toute fumée cesser, et, des toits des maisons, des langues de feu aiguës s'élancer à leur place avec un frémissement sourd, tantôt se tordant en spirales, tantôt se courbant et se relevant comme le mât d'un vaisseau. Il lui eût semblé que bientôt toutes les fenêtres s'ouvraient pour vomir du feu. De temps en temps, quand un toit s'enfonçait, il eût entendu un bruit sourd ; il eût distingué une flamme plus vive, mêlée de milliers d'étincelles, et, à la lueur sanglante de l'incendie s'agrandissant, des armes luire, un cercle de soldats s'étendre au loin. Il eût entendu des cris et des rires. Il eût dit avec terreur : Dieu me pardonne, c'est une armée qui se chauffe avec un village !

Effectivement, une brigade républicaine de douze ou quinze cents hommes avait trouvé le village de Saint-Crépin abandonné et y avait mis le feu.

Ce n'était point une cruauté, mais un moyen de guerre, un plan de campagne comme un autre ;

l'expérience prouva qu'il était le seul qui fût bon.

Cependant une chaumière isolée ne brûlait pas; on semblait même avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le feu ne pût l'atteindre. Deux sentinelles veillaient à la porte, et, à chaque instant, des officiers d'ordonnance, des aides de camp entraient, puis bientôt sortaient pour porter des ordres.

Celui qui donnait ces ordres était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans; de longs cheveux blonds, séparés sur le front, tombaient en ondulant de chaque côté de ses joues blanches et maigres; toute sa figure portait l'empreinte de cette tristesse fatale qui s'attache au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Son manteau bleu, en l'enveloppant, ne le cachait pas si bien qu'il ne laissât apercevoir les signes de son grade, deux épaulettes de général; seulement ces épaulettes étaient de laine, les officiers républicains ayant fait à la Convention l'offrande patriotique de tout l'or de leurs habits. Il était courbé sur une table, une carte géographique était déroulée sous ses yeux, il y traçait au crayon, à la clarté d'une lampe qui s'effaçait elle-même devant la lueur de l'incendie, la route que ses soldats allaient suivre. C'était le général Marceau, qui, trois ans plus tard, devait être tué à Altenkirchen.

— Alexandre! dit-il en se relevant à demi... Alexandre! éternel dormeur, rêves-tu de Saint-Domingue, que tu dors si longtemps?

— Qu'y a-t-il? dit en se levant tout debout et en sursaut celui auquel il s'adressait et dont la tête toucha presque le plafond de la cabane; qu'y a-t-il? est-ce l'ennemi qui nous vient?... Et ces paroles furent dites avec un léger

accent créole qui leur conservait de la douceur même au milieu de la menace.

— Non, mais un ordre du général en chef Westermann qui nous arrive.

Et, pendant que son collègue lisait cet ordre, car celui qu'il avait apostrophé était son collègue, Marceau regardait avec une curiosité d'enfant les formes musculeuses de l'Hercule mulâtre qu'il avait devant les yeux.

C'était un homme de vingt-huit ans, aux cheveux crépus et courts, au teint brun, au front découvert et aux dents blanches, dont la force presque surnaturelle était connue de toute l'armée, qui lui avait vu, dans un jour de bataille, fendre un casque jusqu'à la cuirasse, et, un jour de parade, étouffer entre ses jambes un cheval fougueux qui l'emportait. Celui-là n'avait pas longtemps à vivre non plus; mais, moins heureux que Marceau, il devait mourir loin du champ de bataille, empoisonné par l'ordre d'un roi. C'était le général Alexandre Dumas, c'était mon père.

— Qui t'a apporté cet ordre? dit-il.

— Le représentant du peuple Delmar.

— C'est bien. Et où doivent se rassembler ces pauvres diables?

— Dans un bois, à une lieue et demie d'ici; vois sur la carte: c'est là.

— Oui; mais sur la carte il n'y a pas les ravins, les montagnes, les arbres coupés, les mille chemins qui embarrassent la vraie route, où l'on a peine à se reconnaître, même dans le jour... Infernal pays!... Avec cela qu'il y fait toujours froid.

— Tiens, dit Marceau en poussant la porte du pied et en lui montrant le village en feu, sors, et tu te chaufferas... Hé! qu'est-ce là, citoyens?

Ces paroles étaient adressées à un groupe de soldats qui, en cherchant des

vivres, avaient découvert, dans une espèce de chenil attenant à la chaumière où étaient les deux généraux, un paysan vendéen qui paraissait tellement ivre, qu'il était probable qu'il n'avait pu suivre les habitants du village lorsqu'ils l'avaient abandonné.

Que le lecteur se figure un métayer à visage stupide, au grand chapeau, aux cheveux longs, à la veste grise; être ébauché à l'image de l'homme, espèce de degré au-dessous de la bête; car il était évident que l'instinct manquait à cette masse. Marceau lui fit quelques questions; le patois et le vin rendirent ses réponses intelligibles. Il allait l'abandonner comme un jouet aux soldats, lorsque le général Dumas donna brusquement l'ordre d'évacuer la chaumière et d'y enfermer le prisonnier. Il était encore à la porte: un soldat le poussa dans l'intérieur; il alla, en trébuchant, s'appuyer contre le mur, chancela un instant en oscillant sur ses jambes déployées; puis, tombant lourdement étendu, demeura sans mouvement. Un factionnaire resta devant la porte, et l'on ne prit pas même la peine de fermer la fenêtre.

— Dans une heure nous pourrons partir, dit le général Dumas à Marceau; nous avons un guide.

— Lequel?

— Cet homme.

— Oui, si nous voulons nous mettre en route demain, soit. Il y a, dans ce que ce drôle a bu, du sommeil pour vingt-quatre heures.

Dumas sourit : — Viens, lui dit-il. Et il le conduisit sous le hangar où le paysan avait été découvert; une simple cloison le séparait de l'intérieur de la cabane, encore était-elle sillonnée de fentes qui laissaient distinguer ce qui s'y

passait, et avaient dû permettre d'entendre jusqu'à la moindre parole des deux généraux, qui, un instant auparavant, s'y trouvaient :

— Et maintenant, ajouta-t-il en baissant la voix, regarde.

Marceau obéit, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur lui son ami, même dans les choses habituelles de la vie. Il eut quelque peine à distinguer le prisonnier, qui, par hasard, était tombé dans le coin le plus obscur de la chaumière : il gisait encore à la même place, immobile. Marceau se retourna pour chercher son collègue : il avait disparu.

Lorsqu'il reporta ses regards dans la cabane, il lui sembla que celui qui l'habitait avait fait un léger mouvement, sa tête était replacée dans une direction qui lui permettait d'embrasser d'un coup d'œil tout l'intérieur. Bientôt il ouvrit les yeux avec le bâillement prolongé d'un homme qui s'éveille, et il vit qu'il était seul.

Un singulier éclair de joie et d'intelligence passa sur son visage.

Dès lors il fut évident pour Marceau qu'il eût été la dupe de cet homme, si un regard plus clairvoyant n'avait tout deviné. Il l'examina donc avec une nouvelle attention : sa figure avait repris sa première expression, ses yeux s'étaient refermés, ses mouvements étaient ceux d'un homme qui se rendort; dans l'un d'eux, il accrocha du pied la table légère qui soutenait la carte et l'ordre du général Westermann, que Marceau avait rejeté sur cette table : tout tomba pêle-mêle; le soldat de faction entr'ouvrit la porte, avança la tête à ce bruit, vit ce qui l'avait causé, et dit en riant à son camarade : — C'est le citoyen qui rêve.

Cependant celui-ci avait entendu ces paroles, ses yeux s'étaient ouverts,

un regard de menace poursuivait un instant le soldat; puis, d'un mouvement rapide il saisit le papier sur lequel était écrit l'ordre, et le cacha dans sa poitrine.

Marceau retenait son souffle; sa main droite semblait collée à la poignée de son sabre, sa main gauche supportait avec son front tout le poids de son corps, appuyé contre la cloison.

L'objet de son attention était alors posé sur le côté; bientôt, en s'aidant du coude et du genou, il s'avança lentement, toujours couché, vers l'entrée de la cabane; l'intervalle qui se trouvait entre le seuil et la porte lui permit d'apercevoir les jambes d'un groupe de soldats qui se tenaient devant. Alors, avec patience et lenteur, il se remit à ramper vers la fenêtre entr'ouverte; puis, arrivé à trois pieds d'elle, il chercha dans sa poitrine une arme qui y était cachée, ramassa son corps sur lui-même, et, d'un seul bond, d'un bond de jaguar, s'élança hors de la cabane. Marceau jeta un cri: il n'avait eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher cette fuite. Un autre cri répondit au sien; celui-là était un cri de malédiction. Le Vendéen, en tombant hors de la fenêtre, s'était trouvé face à face avec le général Dumas; il avait voulu le frapper de son couteau, mais celui-ci, lui saisissant le poignet, l'avait ployé contre sa poitrine, et il n'avait plus qu'à pousser pour que le Vendéen se poignardât lui-même.

— Je t'avais promis un guide, Marceau; en voici un, et intelligent, je l'espère. — Je pourrais te faire fusiller, drôle, dit-il au paysan; il m'est plus commode de te laisser vivre. Tu as entendu notre conversation, mais tu ne la reporteras pas à ceux qui t'ont envoyé. — Citoyens, — il s'adressait aux soldats que cette scène curieuse avait amenés, — que deux de vous prennent

chacun une main à cet homme et se placent avec lui à la tête de la colonne: il sera notre guide; si vous apercevez qu'il vous trompe, s'il fait un mouvement pour fuir, brûlez-lui la cervelle et jetez-le par-dessus la haie.

Blanche de Beaulieu, trouvée gisante les armes à la main par le général Marceau, est la fille du marquis de Beaulieu. Marceau la protège et l'aime. Mais le général républicain reçoit l'ordre d'aller combattre le père de sa bien-aimée. Cependant, sur la route du combat, une nouvelle le fait vaciller: Blanche est arrêtée, incarcérée à la prison de Bouffays et condamnée à être guillotinée. Afin d'empêcher l'exécution de cette sentence, il l'épouse et se rue à Paris pour demander sa grâce à Robespierre...

— Marceau, lui dit-il, tu as eu le bonheur de te conserver pur à tous les yeux: depuis longtemps je te connais, depuis longtemps je désirais te voir.

S'apercevant de l'impatience de Marceau, il écrivit les trois premières lettres de son nom, puis s'arrêta.

— Écoute: à mon tour, dit-il en le regardant fixement, je te demande cinq minutes; je te donne une existence tout entière pour cinq minutes: c'est bien payé...

Marceau fit signe qu'il écoutait. Robespierre continua:

— On m'a calomnié près de toi, Marceau; et cependant tu es un de ces hommes rares desquels je désire être connu; car que m'importe le jugement de ceux que je n'estime pas? Écoute donc: trois assemblées ont tour à tour agité les destins de la France, se sont résumées dans un homme, et ont accompli la mission dont le siècle les avait chargées: la Constituante, représentée par Mirabeau, a ébranlé le

trône; la Législative, incarnée en Danton, l'a abattu. L'œuvre de la Convention est immense, car il faut qu'elle achève d'abattre, et qu'elle commence à rebâtir. J'ai là une haute pensée: c'est de devenir le type de cette époque, comme Mirabeau et Danton ont été les types de la leur; il y aura, dans l'histoire du peuple français, trois hommes représentés par trois chiffres: 91, 92, 93. Si l'Être suprême me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms: j'aurai fait plus que Lycurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique; car chacun d'eux n'avait qu'un peuple naissant à pacifier, et moi, j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère. Si je tombe, mon Dieu, épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure...

Si je tombe avant le temps voulu, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre partie eût effacée: la Révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés... Voilà ce que j'avais à te dire, Marceau, car je veux, en tous cas, qu'il y ait quelques hommes qui gardent vivant et pur mon nom dans leur cœur, comme la flamme de la lampe dans le tabernacle, et tu es un de ces hommes.

Il acheva d'écrire son nom.

— Maintenant, voici la grâce de ta femme... tu peux partir sans même me donner la main.

Marceau la lui prit et la serra avec force; il voulut parler, mais il y avait trop de larmes dans sa voix pour qu'il pût articuler une parole, et ce fut Robespierre qui lui dit le premier:

— Allons, il faut partir, il n'y a pas un instant à perdre, au revoir.

Marceau s'élança sur l'escalier; le général Dumas montait comme il

descendait.

— J'ai sa grâce! s'écria-t-il en se jetant dans ses bras, j'ai sa grâce: Blanche est sauvée...

— Félicite-moi à mon tour, lui répondit son ami: je viens d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes, et je viens en remercier Robespierre.

Ils s'embrassèrent. Marceau se jeta dans la rue, courut vers la place du Palais-Égalité, où sa voiture l'attendait, prête à repartir avec la même vitesse qui l'avait amené.

De quel poids son cœur était soulagé! Que de bonheur l'attendait! Que de félicités après tant de douleurs! Son imagination plongeait dans l'avenir; il voyait le moment où, du seuil du cachot, il crierait à sa femme: — Blanche, tu es libre par moi! viens, Blanche et que ton amour et tes baisers acquittent la dette de la vie.

De temps en temps, cependant, une inquiétude vague traverse son esprit, un tressaillement subit frappe son cœur; alors il excite les postillons, promet de l'or, le prodigue, en promet encore; les roues brûlent le pavé; les chevaux dévorent le chemin, et cependant à peine s'il trouve qu'ils avancent! Partout des relais sont préparés: point de retard; tout semble partager l'agitation qui le tourmente. En quelques heures, il a laissé derrière lui Versailles, Chartres, le Mans, la Flèche; il aperçoit Angers; tout à coup il éprouve un choc terrible, épouvantable: la voiture renversée se brise; il se relève meurtri, sanglant, sépare d'un coup de sabre les traits qui attachent l'un des chevaux, s'élance rapidement sur lui, gagne la première poste, y prend un cheval de course, et continue sa route avec plus de rapidité encore.

Enfin il a traversé Angers, il aperçoit Ingrande, atteint Varades, dépasse Ancenis; son cheval ruisselle d'écume et de sang. Il découvre Saint-Donatien, puis Nantes, Nantes! qui renferme son âme, sa vie, son avenir! Quelques instants encore, il sera dans la ville, il en atteint les portes: son cheval s'abat devant la prison du Bouffays; il est arrivé; qu'importe!

– Blanche! Blanche!

– Deux charrettes viennent de sortir de la prison, répond le guichetier; elle est sur la première...

– Malédiction! Et Marceau s'élance à pied, au milieu du peuple qui se presse, qui court vers la grande place. Il rejoint la dernière des deux charrettes; un des condamnés le reconnaît:

– Général, sauvez-la... je ne l'ai pas pu, moi, et j'ai été pris... Vivent le roi et

la bonne cause! C'était Tinguy.

– Oui, oui!... Et Marceau s'ouvre un chemin; la foule le heurte, le presse, mais l'entraîne; il arrive sur la grande place avec elle; il est en face de l'échafaud: il agite son papier en criant: – Grâce! grâce!

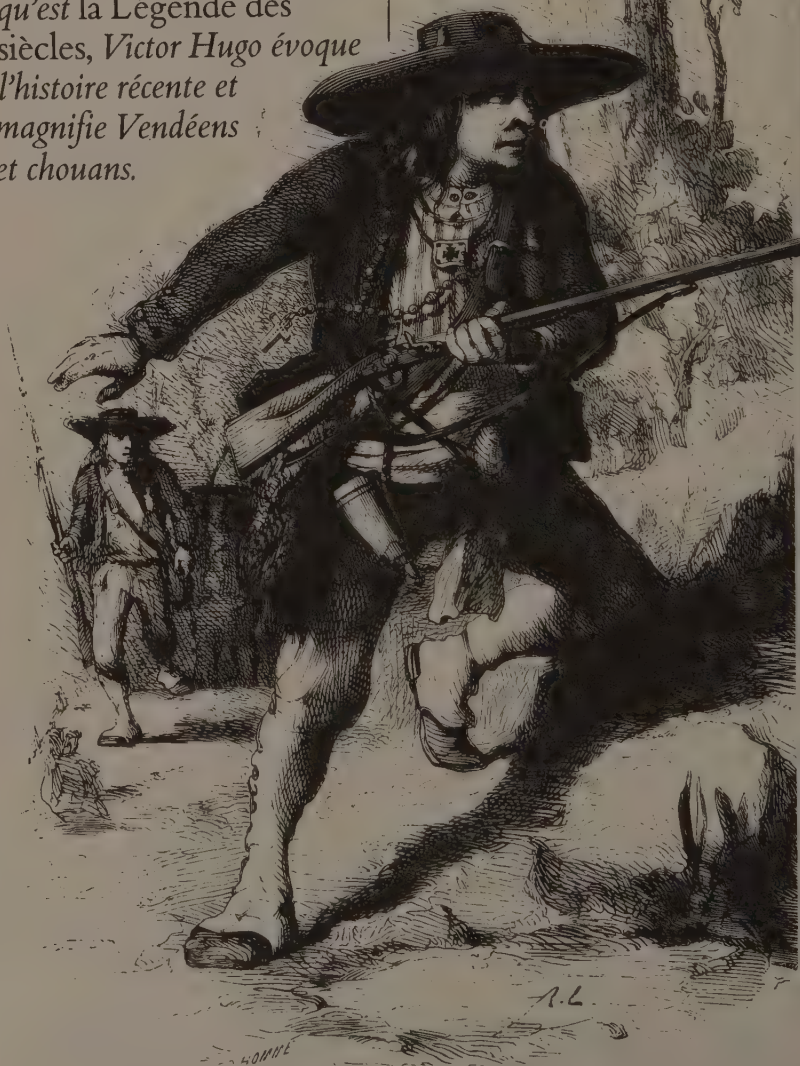
En ce moment, le bourreau, saisissant par ses longs cheveux blonds la tête d'une jeune fille, présentait au peuple ce hideux spectacle; la foule, épouvantée, se détournait avec effroi, car elle croyait lui voir vomir des flots de sang!... Tout à coup, au milieu de cette foule muette, un cri de rage, dans lequel semblent s'être épuisées toutes les forces humaines, se fait entendre: Marceau venait de reconnaître, entre les dents de cette tête, la rose rouge qu'il avait donnée à la jeune Vendéenne.

Alexandre Dumas,
Blanche de Beaulieu



Jean Chouan

Dans l'immense poème épique qu'est la Légende des siècles, Victor Hugo évoque l'histoire récente et magnifie Vendéens et chouans.



Les blancs fuyaient, les bleus mitraillaient la clairière.

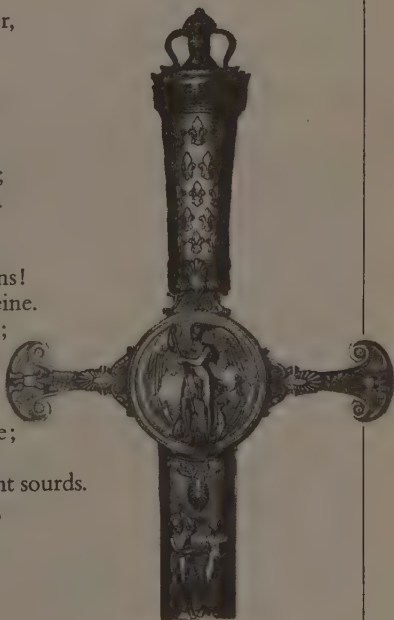
Un coteau dominait cette plaine, et derrière
Ce monticule nu, sans arbre et sans gazon,
Les farouches forêts emplissaient l'horizon.

En arrière du tertre, abri sûr, rempart sombre,
Les blancs se ralliaient, comptant leur petit nombre,
Et Jean Chouan parut, ses longs cheveux au vent,
– Ah ! personne n'est mort, car le chef est vivant !
Dirent-ils. Jean Chouan écoutait la mitraille.
– Nous manque-t-il quelqu'un ? – Non. – Alors qu'on s'en aille !

Fuyez tous ! – Les enfants, les femmes aux abois
L'entouraient, effarés. – Fils, rentrons dans les bois !
Dispersons-nous ! – Et tous, comme des hirondelles
S'évadent dans l'orage immense à tire-d'ailes,
Furent vers le hallier noyé dans la vapeur ;
Ils couraient ; les vaillants courent quand ils ont peur ;
C'est un noir désarroi qu'une fuite où se mêle
Au vieillard chancelant l'enfant à la mamelle ;
On craint d'être tué, d'être fait prisonnier !
Et Jean Chouan marchait à pas lents, le dernier,
Se retournant parfois et faisant sa prière.

Tout à coup on entend un cri dans la clairière,
Une femme parmi les balles apparaît.
Toute la bande était déjà dans la forêt,
Jean Chouan seul restait ; il s'arrête, il regarde ;
C'est une femme grosse, elle s'enfuit, hagarde.

Et pâle, déchirant ses pieds nus aux buissons ;
Elle est seule ; elle crie : A moi, les bons garçons !
Jean Chouan rêveur dit : C'est Jeanne-Madeleine.
Elle est le point de mire au milieu de la plaine ;
La mitraille sur elle avec rage s'abat.
Il eût fallu que Dieu lui-même se courbât
Et la prit par la main et la mît sous son aile,
Tant la mort formidable abondait autour d'elle ;
Elle était perdue. Ah ! criait-elle, au secours !
Mais les bois sont tremblants et les fuyards sont sourds.
Et les balles pleuvaient sur la pauvre brigande,



Alors sur le coteau qui dominait la lande
 Jean Chouan bondit, fier, tranquille, altier, viril,
 Debout : – C'est moi qui suis Jean Chouan ! cria-t-il.
 Les bleus dirent : – C'est lui, le Chef ! Et cette tête,
 Prenant toute la foudre et toute la tempête,
 Fit changer à la mort de cible. – Sauve-toi !
 Cria-t-il, sauve-toi, ma sœur ! – Folle d'effroi,
 Jeanne hâta le pas vers la forêt profonde.
 Comme un pin sur la neige ou comme un mât sur l'onde,
 Jean Chouan, qui semblait par la mort ébloui,
 Se dressait, et les bleus ne voyaient plus que lui.
 – Je resterai le temps qu'il faudra. Va, ma fille !
 Va, tu seras encor joyeuse en ta famille.
 Et tu mettras encor des fleurs à ton corset !
 Criait-il. – C'était lui maintenant que visait
 L'ardente fusillade, et sur sa haute taille
 Qui semblait presque prête à gagner la bataille,
 Les balles s'acharnaient, et son puissant dédain
 Souriait ; il levait son sabre nu... – Soudain
 Par une balle, ainsi l'ours est frappé dans l'ancre,
 Il se sentit trouer de part en part le ventre ;
 Il resta droit, et dit : – Soit. *Ave Maria* !
 Puis, chancelant, tourné vers le bois, il cria :
 – Mes amis ! mes amis ! Jeanne est-elle arrivée ?
 Des voix dans la forêt répondirent : – Sauvée !
 Jean Chouan murmura : C'est bien ! et tomba mort.



Paysans! paysans! hélas! vous aviez tort.
 Mais votre souvenir n'amoindrit pas la France;
 Vous fûtes grands dans l'âpre et sinistre ignorance;
 Vous que vos rois, vos loups, vos prêtres, vos halliers
 Faisaient bandits, souvent vous fûtes chevaliers;
 A travers l'affreux joug et sous l'erreur infâme
 Vous avez eu l'éclair mystérieux de l'âme;
 Des rayons jaillissaient de votre aveuglement;
 Salut! Moi le banni, je suis pour vous clément;
 L'exil n'est pas sévère aux pauvres toits de chaumes;
 Nous sommes des proscrits, vous êtes des fantômes;
 Frères, nous avons tous combattu; nous voulions
 L'avenir; vous vouliez le passé, noirs lions;
 L'effort que nous faisons pour gravir sur la cime,
 Hélas! vous l'avez fait pour rentrer dans l'abîme;
 Nous avons tous lutté, diversement martyrs,
 Tous sans ambitions et tous sans repentirs,
 Nous pour fermer l'enfer, vous pour rouvrir la tombe;
 Mais sur vos tristes fronts la blancheur d'en haut tombe,
 La pitié fraternelle et sublime conduit
 Les fils de la clarté vers les fils de la nuit,
 Et je pleure en chantant cet hymne tendre et sombre,
 Moi, soldat de l'aurore, à toi, héros de l'ombre.

Victor Hugo, *la Légende des siècles*.



Chansons des Blancs

Entre la jacquerie et la croisade, l'histoire de la Vendée devient légende au travers de chansons qui portent et développent son mythe. Bonchamps, Lescure, d'Elbée, Charette : autant de noms qui jalonnent l'histoire du conflit ; autant de héros qui jonchent le sol vendéen.

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE

Nous... n'a... vous qu'un temps à vi... vre, Nous le...
de... vons à l'honneur. C'est... son... dra... peau qu'il faut
sui... vre Pour... ar... ri... ver au vrai bon... heur, Pour... ar... ri...
ver au vrai bon... heur. Que... cet... te mo... ra... le su...
bli... me. Pe... n... è... tre nos cœurs, nos es... prits.

Refrain.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Nous le devons à l'honneur.
C'est son drapeau qu'il faut suivre
Pour arriver au vrai bonheur. (bis)

Que cette morale sublime
Pénètre nos cœurs, nos esprits,
Jamais de paix avec le crime,
Il faut l'écraser à tout prix. (bis)

Dieu nous ordonna de combattre
Pour lui, pour son culte et nos rois,
Mourant pour le fils d'Henri Quatre,
Nous obéissons à ses lois. (bis)

Si quelquefois dans cette lutte,
Plus que nous, brigands sont forts,
Loin que notre ardeur se rebute,
Redoublons de zèle et d'efforts. (bis)

C'est au moment où leur audace
Désespère de triompher,
Que leur bras sanglant vous embrasse
Afin de vous mieux étouffer. (bis)

Les défenseurs de la patrie
Morts dans leurs travaux glorieux,
Bonchamp, Lescure et Lahorie,
Nous répètent du haut des cieux : (bis)

Héros sans peur et sans reproche,
Nous vengerons votre trépas,
De Piron, d'Elbée et La Roche,
Nous sommes encor les soldats. (bis)

Cette mort, dont on nous menace,
Sera le terme de nos maux.
Quand nous verrons Dieu face à face,
Sa main bénira nos travaux. (bis)

Les Bretons montreront l'exemple
De ce dévouement généreux.
Que l'univers, qui les contemple
En admirant, dise un jour d'eux : (bis)

Refrain.

Ils n'avaient qu'un temps à vivre,
Ils le devaient à l'honneur,
Son drapeau, qu'on les vit suivre
Les conduisit au vrai bonheur. (bis)

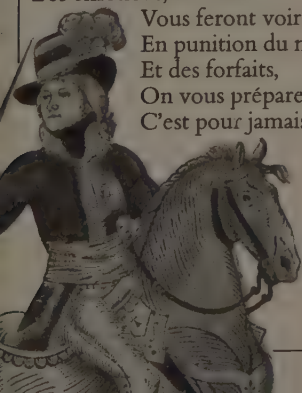
CHANSON DE L'ARMÉE DE CHARETTE

LA Vendée pour défense
A ses divisions,
Le soutien de la France
Va détruire la nation,
En avant ! bombardiers,
Artillerie
Sont tout prêts à donner
La symphonie.

A l'entour de nos forces
Nous avons, pour certain,
Des ennemis atroces
Qui nous narguent de loin,
Nous pourrions nous vanter
Que ces mutins
N'oseraient aborder
Notre terrain.

Ce Canclaux, général
De ces républicains,
De ce monde total,
Veut battre les chrétiens,
Mais son coup est manqué
Pour le certain,
Nous l'avons bien chassé
De ce terrain.

A Nantes, l'on espère,
Vous y verrez beau jeu !
Les chrétiens, en colère
Vous feront voir du feu,
En punition du mal
Et des forfaits,
On vous prépare un bal.
C'est pour jamais.



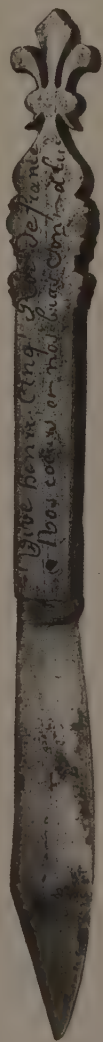
En toutes les provinces,
Vous entendrez parler
Qu'il y a un nouveau prince
Qu'on dit dans la Vendée ;
Qui s'appelle Charette,
Vive son cœur !
Chantons à pleine tête
Gloire et honneur.

Cet ami du monarque,
Il a bien du renom ;
Il fait un grand obstacle
A toute la nation,
Jusque-en Angleterre
On l'applaudit ;
Aussi sur les frontières
Même à Paris !

Combien de catholiques
Qui n'existeraient plus
Si Charette pacifique
Avait perdu la vie !
Dieu nous l'a conservé,
Vive le Roi !
Que toute cette armée
Chante avec moi.

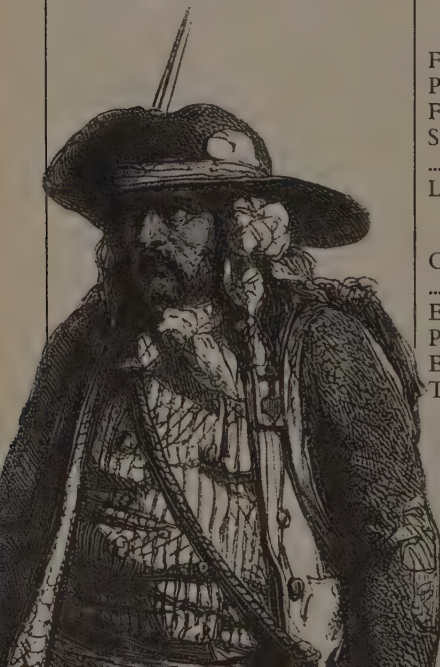
Quand il va à l'attaque,
Dit à ses commandants :
« Mettez-vous en bataille,
« Et marchez sur huit rangs,
« En avant ! grenadiers,
« Ne craignez rien ;
« Courage, cavaliers,
« Tout m'appartient. »

Malgré la canonnade,
Il fonce vaillamment
Quoique la fusillade.
Il dit : « Mes chers enfants,
« Crions à haute voix.
« Soldats, vengeons
« La mort de notre Roi
« Par la nation ! »



Le Mouchoir rouge de Cholet

Breton et royaliste, Théodore Botrel (1868-1925) est plus connu aujourd'hui pour la Paimpolaise que pour ses Chansons à la fleur de lys, recueil auquel appartient cette chanson, et qui firent aussi sa renommée à la fin du XIX^e siècle. Les chouans et les Vendéens furent ainsi mis en chansons dans des cabarets parisiens et dans des réunions politiques.



1

J'avais acheté, pour ta fête,
Trois petits mouchoirs de Cholet,
Rouges comme la cerisette.
Tous les trois, ma mie Annette,
Oh ! qu'ils étaient donc jolis
Les petits mouchoirs de Cholet...

2

Ils étaient là, dans ma poquette
Dans mon vieux mouchoir blanc... si laid !...
Et chaque nuit, la Guerre faite,
Dans les bois, ma mie Annette,
En rêvant de toi, je rêvais
Aux petits mouchoirs de Cholet !

3

Les a vus, Monsieur de Charette,
Les voulut : le les lui donnai...
Il en mit un dessus sa tête
Le plus bien, ma mie Annette,
C'était le plus fier des plumets
Le petit mouchoir de Cholet !

4

Fit de l'autre une cordelette
Pour pendre son sabre au poignet ;
Fit du troisième une bouclette
Sur son cœur, ma mie Annette,
...Et tout le jour les Bleus visaient
Le petit mouchoir de Cholet !

5

Ont visé le cœur de Charette...
...Ont troué... celui qui t'aimait...
Et je vas mourir, ma pauvrette,
Pour mon Roy, ma mie Annette !..
Et tu ne recevras jamais
Tes petits mouchoirs de Cholet !..

6

Mais, qu'est-ce là, dans ma poquette ?
C'est mon vieux mouchoir blanc... si laid !
Je te le donne pour ta fête,
Plein de sang, ma mie Annette :
Il est si rouge qu'on dirait
Un mouchoir rouge de Cholet !

LE MOUCHOIR ROUGE DE CHOLET.



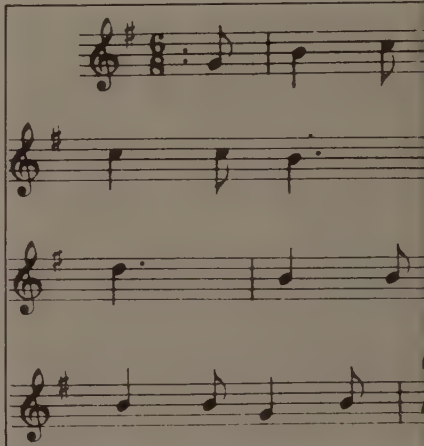
Chansons des Bleus

Si l'homme est un loup pour l'homme, il l'est tout particulièrement dans une guerre comme celle de Vendée. Dans cette lutte fratricide et sans pitié, la violence des paroles approche celle des armes.

CARMAGNOLE DES BRIGANDS DE LA VENDÉE



*Chantons La Carmagnolle vive le son vive le son
Chantons La Carmagnolle vive le son du Canon*



Voilà l'aristocrate à bout (bis)
Et tous les brigands du Poitou, (bis)
Leur armée est perdue,
Les voilà confondus.

Refrain.

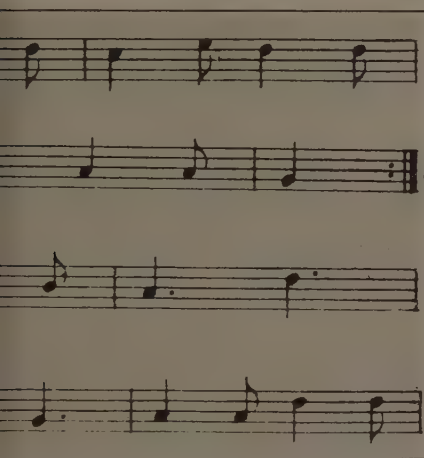
Vive la Carmagnolle,
Vive le son. (bis)
Vive la Carmagnolle,
Vive le son du canon.

A Nantes, ils sont tous venus, (bis)
Disant : « C'est l'armée de Jésus », (bis)
Mais nos braves Nantais,
Les chatouillaient de près. (Refrain.)

De si loin qu'on les aperçut, (bis)
On leur présenta le salut (bis)
A grands coups de canon,
Fusil et mousqueton.

Refrain.

Il fallait voir ces drôles
Tomber au son, (bis)
Il fallait voir ces drôles
Tomber au son du canon.



Il fallait voir les Poitevins (*bis*)
Se sauver le long des chemins, (*bis*)
Ils quittaient leurs sabots,
Se sauvant au galop.

Refrain.

Craignant la Carmagnole,
Même le son. (*bis*)
Craignant la Carmagnole,
Même le son du canon.

Quand il passait quelques boulets, (*bis*)
Vite ils prenaient un chapelet, (*bis*)
Mais nos coups de fusil
Les mènent au paradis.

Refrain.

Dansant la Carmagnole,
Toujours au son. (*bis*)
Dansant la Carmagnole,
Toujours au son du canon.

Charette n'en savait pas long, (*bis*)
Ni son camarade Piron, (*bis*)
Ils étaient désolés
Se voyant culbutés.

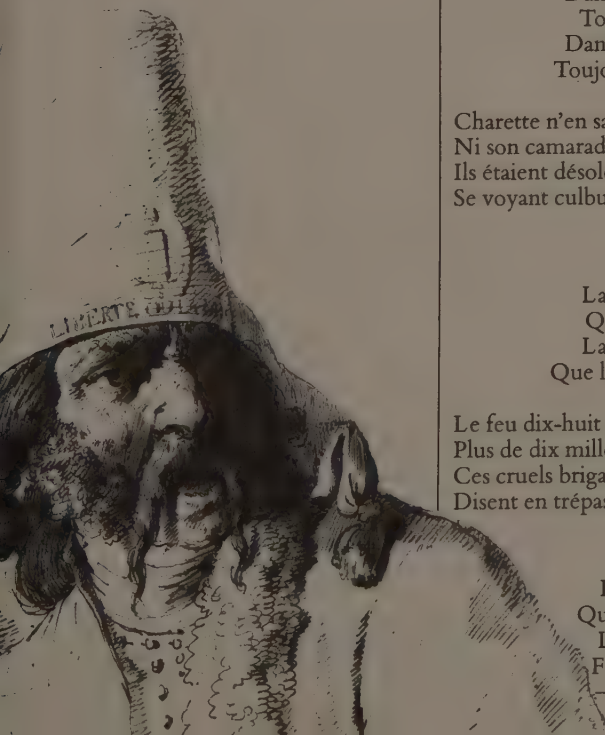
Refrain.

La jolie Carmagnole
Que vous avez, (*bis*)
La jolie Carmagnole
Que l'on vous a fait danser.

Le feu dix-huit heures a duré, (*bis*)
Plus de dix mille ont été tués, (*bis*)
Ces cruels brigands
Disent en trépassant :

Refrain.

La f... Carmagnole
Que nous dansons, (*bis*)
La f... Carmagnole,
F... du son du canon.



Face aux héros vendéens, dont la légende s'empare pour en faire des saints, la République n'est pas en reste. Les généraux révolutionnaires, si courageux soient-ils, ne sont pas des figures de légende; mais il reste les volontaires de l'armée, les jeunes

engagés, unis dans un pur dévouement à la cause républicaine. On chantera longtemps dans les fêtes et dans les écoles l'héroïsme du jeune Bara, mis en chansons plus ou moins inspirées...

Chanson à la gloire du jeune **BARA**, natif de Palaiseau, district de Versailles, mort en héros à l'armée de la Vendée, pour être chantée à toutes les fêtes Républicaines.



AIR : Fidéle Epoux.

par Ladré.

JEUNES citoyens de la France,
Imitiez le jeune Bara,
Ce héros guerrier dès l'enfance
De lui long-tems on parlera;
Voyant la nation trahie,
De Bara les premiers attrails
Furent de sauver la patrie
En se montrant soldat Français.

bis.

Bara n'ayant que treize ans d'âge
De l'enfance il quitte les jeux,
Avec le dieu Mars il s'engage
Pour être un soldat courageux,
Bellone, il prend pour bonne amie;
Sans appréhender les boulets,
Ce jeune enfant pour sa patrie,
Sans force il se fait voir Français.

bis.

Sa mere étoit dans l'indigence,
Bara part et suit son élan;
Des épargnes de sa dépense
Il en soulageoit sa maman;
De sa bonne mere attendrie
Les pleurs excitent ses regrets,
Bara fait voir à sa patrie
Qu'il est bon fils et bon Français.

bis.

Aussi ferme qu'une muraille,
Au feu, Bara, toujours premier,
Ni le boulet, ni la mitraille,
Non rien ne pouvoit l'effrayer.

La victoire étoit son envie
Espérant toujours le succès;
Bara pour sauver sa patrie
Au combat se fit voir Français.

bis.

Par un grand excès de courage,
Bara se montre en vrai héros;
Malgré les brigands pleins de rage,
Il veut ramener deux chevaux:
Victime de leur barbarie,
Il fut percé de mille traits;
Ainsi Bara pour sa patrie
Finit ses jours en bon Français.

bis.

En mourant, son dernier réplique,
Français admirez cet enfant,
Cria: Vive la République!
Par ces mots il meurt triomphant.
Pour que jamais on ne l'oublie,
Le sénat admirant ses faits,
Donne à l'enfant de la patrie,
L'honneur du Panthéon Français.

Jeunes enfans, à cette école,
Suivez le courageux Bara;
Comme lui, dans le capitol,
Vos beaux faits on reconnoitra:
Ce n'est rien de perdre la vie,
La mort n'est qu'un sommeil de paix;
Lorsque l'on meurt pour sa patrie,
On vit toujours chez les Français.

bis.



Barère dénonce la révolte vendéenne

La Convention nationale, par la voix de Barère, a décrété la destruction de la Vendée. Des rapports lui parviennent au jour le jour, à la suite desquels des arrêtés sont pris pour organiser au mieux la répression.

Les assassinats de patriotes provoquent et justifient la répression.

Citoyens,

Encore un rapport sur cette horrible Vendée, dont il n'appartient plus qu'à la victoire de vous apprendre le terme.

Encore un compte rendu par le comité, de toutes les mesures qu'il a prises pour exterminer les brigands, depuis le jour où il vous a présenté des événements militaires arrivés à Granville, à Avranches, Dol et Pontorson, jusqu'au 3 frimaire.

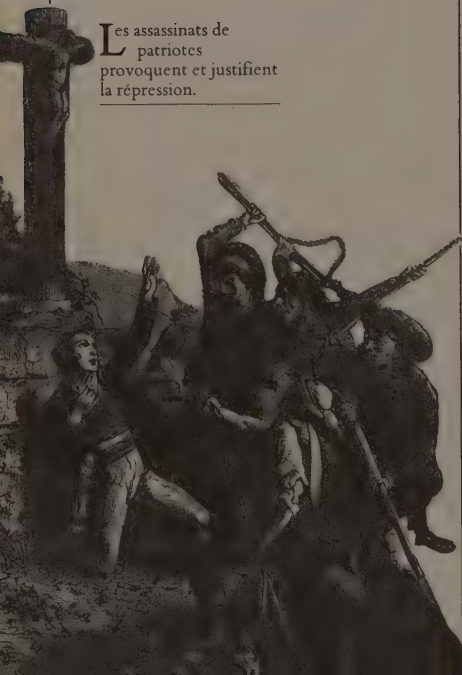
Nous nous bornerons à exposer des faits et des arrêtés. Une armée doit combattre et triompher; le gouvernement doit surveiller et agir.

Un grand complot contre la liberté était médité dans le cabinet de Saint-James, et transmis par ses agents secrets au comité contre-révolutionnaire caché au sein de la République à Paris.

Ce complot tendait à nous environner de plaintes, de malheurs et de besoins; à présenter aux malveillants et aux lâches plusieurs aspirants à la royauté, à porter des secours maritimes aux rebelles, à faire révolter quelques départements, à exciter le fanatisme, et à perdre à jamais la Représentation nationale.

Les brigands, obligés de fuir de Mortagne et de Cholet, étaient le principal instrument de cet attentat contre-révolutionnaire.

Ils passent la Loire, épouvantent les villes, se recrutent par force dans les campagnes et fuient vers les côtes de la mer. Qu'a fait le comité? Il évacuait d'une main les subsistances de la Vendée, faisait abattre les fours et les moulins pour ravir aux rebelles tout espoir de retour; et de l'autre, il rassemblait des forces, il préparait la défense des côtes et organisait une nouvelle armée trop disséminée dans



LA LIBERTÉ OU LA MORT.

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE.

ARMÉE DE L'OUEST.

Dans chaque commune, des affiches proclament les ordres des représentants du peuple auprès de l'armée de l'Ouest.

plusieurs départements; il veillait à la défense de la ville des Sables.

Vous en jugerez mieux par la correspondance et ses arrêtés, que par une froide narration.

Arrêté du 13 brumaire de l'an 2 de la République Française, une et indivisible.

Le comité de salut public arrête :

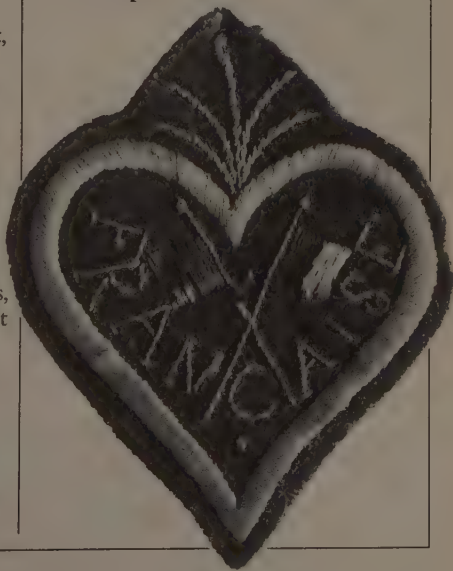
1°. Que les Représentants du peuple envoyés près l'armée de l'Ouest, feront occuper tous les passages, prendront toutes les mesures et feront établir les batteries nécessaires pour s'opposer au passage de la Loire par les brigands, et les empêcher de rentrer dans la Vendée;

2°. Qu'ils feront toutes les réquisitions de chevaux, de voitures et d'ouvriers, pour accélérer l'évacuation et le transport de toutes les subsistances, armes et munitions que les brigands ont laissées dans les départements de la Vendée et autres repaires qu'ils ont abandonnés;

3°. Que le versement des subsistances, armes munitions, sera d'abord fait dans divers dépôts pour l'armée de l'Ouest, et les dépôts établis principalement dans les places fortes;

l'excédent des subsistances sera transporté à Paris, dont le maire est chargé de prendre les mesures nécessaires pour effectuer le transport;

4°. Que les Représentants du peuple se concerteront avec les divers généraux de division pour détruire sur-le-champ tous les moulins et les fours dans le département de la Vendée.



A ENRÔLEMENT POUR LA VENDÉE, SECTION DES GARDES-FRANÇAISES.

Des volontaires viennent s'engager pour participer à l'expédition contre les insurgés.

Autre arrêté du 15 Brumaire de l'an deuxième de la République Française.

Le comité de salut public, d'après le compte qui lui a été rendu de la marche des rebelles fuyant de la Vendée, et après avoir examiné avec attention la correspondance des divers représentants du peuple qui préparent des forces contre ces brigands, voulant s'opposer aux projets dangereux que ceux-ci pourraient former pour s'emparer d'un port de mer qui les ferait échapper à la vengeance nationale ; arrête ce qui suit ;

1°. Le ministre de la guerre, en conséquence de la demande du général Léchelle d'être dispensé pendant quelque temps du commandement de l'armée de l'Ouest, en chargera provisoirement un général de division, et lui donnera l'ordre de poursuivre les rebelles avec toute la vigueur possible et de les exterminer complètement.

2°. Cet officier-général, après avoir réglé le projet de ses opérations de manière à ne jamais perdre de vue les précautions qui doivent assurer la conservation des troupes de la République, en donnera connaissance



au général Rossignol et prendra ses ordres dès que la proximité de ses forces permettra cette communication sans nuire à la célérité nécessaire aux opérations.

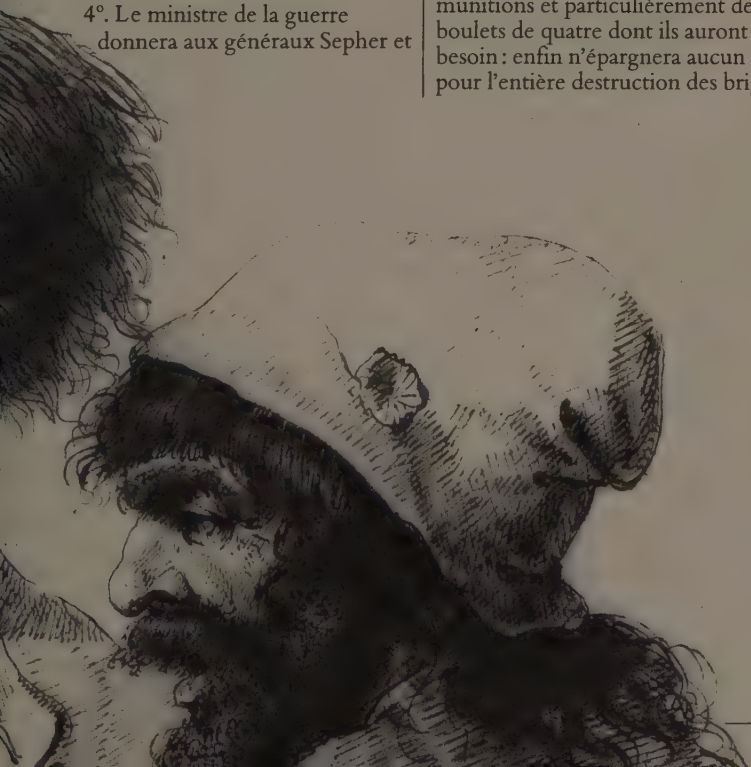
3°. Le ministre de la guerre nommera également un officier-général pour diriger et commander les rassemblements armés qui sont formés ou se formeront dans les départements de la Sarthe et de l'Orne. Dans le cas de jonction de ces corps ou de leur rapprochement à un certain point des autres troupes de la République, l'officier supérieur ou plus ancien prendra le commandement de tout, de quelque armée que ces corps soient tirés.

4°. Le ministre de la guerre donnera aux généraux Sepher et

Rossignol les ordres les plus précis pour qu'ils coupent aux rebelles, l'un le chemin de la mer par le Calvados et la Manche, l'autre par le département de l'Ille-et-Vilaine.

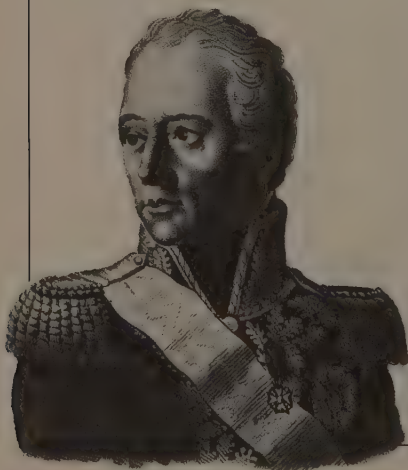
5°. Les places de Granville et Cherbourg sont déclarées en état de siège : il sera mis dans chacune une garnison suffisante avec un commandant temporaire qui puisse garantir leur conservation à la République, et qui pour cela y prépare les moyens de défense nécessaires et une police vigoureuse.

6°. Le ministre de la guerre renforcera le plus qu'il sera possible les différents corps qui doivent agir contre les rebelles, leur fera passer les armes, munitions et particulièrement des boulets de quatre dont ils auront besoin : enfin n'épargnera aucun moyen pour l'entière destruction des brigands.



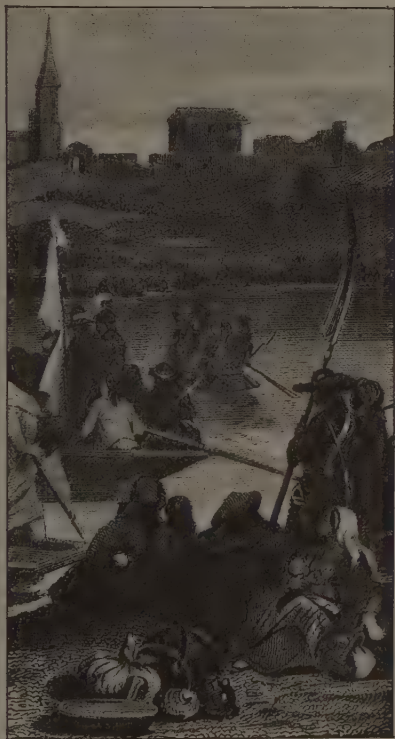
Les Mémoires de Turreau

Ce n'est pas par goût du souvenir, mais par besoin de se justifier, que le général Turreau écrit ses Mémoires. Emprisonné par les Thermidoriens qui lui reprochent ses méthodes terroristes, il doit s'expliquer. C'est pourquoi, dans ce texte à l'objectivité apparente, il minimise la portée de la bataille de Cholet et la part prise par les Mayençais, qu'il détestait, pour justifier les colonnes infernales dont il fut l'auteur.



Vaincus à Chollet, les Vendéens se dispersèrent, suivant leur coutume, et rentrèrent dans leurs foyers; mais tout ce qu'il y avait dans le pays d'étrangers, qui formaient une partie des armées catholiques, réunis sous le commandement de Talmont, passa la Loire avec beaucoup de gens inutiles et non attachés à l'armée, que la domination des rebelles avait fixés dans la Vendée et que la présence des troupes républicaines éloignait; et s'il y eut à peu près trente mille individus qui traversèrent le fleuve, il n'y avait pas parmi eux vingt mille combattants. Quoiqu'il en soit, on écrivit à la Convention nationale qu'il n'y avait plus de Vendée; que la rive gauche était entièrement purgée de rebelles, et que le petit nombre de ceux qui avaient survécu à la journée de Chollet, était passé sur la rive droite avec quatre ou cinq mille femmes. (...) On envoya des courriers extraordinaires dans toutes les parties de la République, pour annoncer cet heureux événement, et toute la France crut qu'on n'entendrait plus parler de la Vendée.

Il faut convenir que c'est la division de Nantes, où était la garnison de Mayence, qui a porté les plus terribles coups aux rebelles. Cependant sa marche avait été trop rapide pour qu'elle fût aussi destructive qu'on l'a dit. C'était, sans doute, un avantage d'avoir forcé le noyau de la grande armée catholique et royale, cette foule de soldats étrangers qui formaient le point de ralliement de la milice vendéenne, de passer la Loire; c'était un autre avantage d'avoir privé les rebelles de leurs meilleurs chefs que la mort ou la fuite avait enlevés; c'en était un bien plus grand d'avoir détruit tous les établissements qui leur fournissaient des munitions de guerre. Mais le premier



peut-être de tous les avantages que nous a procurés cet enchaînement de victoires, c'est l'effet qu'a produit sur l'opinion la marche des troupes de Mayence; une ceinture de feu enveloppait le pays révolté; l'incendie, la terreur et la mort précédaient nos colonnes.

L'exécution de ces mesures terribles, et peut-être nécessaires, ordonnées par la Convention nationale, éloigna des Vendéens tous ceux qui les avaient secrètement favorisés, mais qui n'osaient pas se ranger sous leurs drapeaux. Elle arrêta surtout cette défection morale qui faisait journellement des progrès alarmants

dans les départements voisins, dont beaucoup d'habitants séduits, égarés par les émissaires du parti royaliste, commençaient à envisager la puissance vendéenne comme une autre force politique, et à douter de la république. En déployant la vengeance nationale sur la perfide Vendée, on effraya tous les malveillants disséminés dans les pays limitrophes, on y décida les incertains et les neutres en faveur du gouvernement républicain.

Quoi qu'il en soit, tout cela ne terminait pas la guerre; la masse des rebelles était dispersée et n'était pas détruite. La garnison de Mayence n'avait pas parcouru le tiers de leur territoire, elle avait traversé une partie de la Vendée comme un torrent; sa marche avait été constamment victorieuse; mais disons-le franchement, sans craindre d'être démentis par les militaires étrangers à tout esprit de parti, même par les officiers encore attachés aux glorieux débris de cette troupe immortelle, la garnison de Mayence n'a fait, dans la Vendée, que ce qu'on appelle une trouée. La plupart des éléments dont s'était formé le parti royaliste existaient encore; il fallait l'empêcher de reprendre la consistance politique qu'on venait de lui faire perdre, et pour y parvenir, le gouvernement, au lieu de dire aux généraux: « Finissez la guerre dans un mois, finissez la guerre dans quinze jours », le gouvernement, dis-je, devait juger qu'il fallait du temps, de la patience, une suite d'opérations combinées d'après les mesures qu'on avait déjà employées avec succès, pour arracher jusqu'aux dernières racines de la conjuration vendéenne.

Général Turreau,
Mémoires

Mémoires d'une Vendéenne

Engagée dans la guerre aux côtés de son mari Lescure, la marquise de La Rochejaquelein témoigne de la guerre qu'elle a vécue. De l'affreuse bataille du Mans, elle rend compte en la décrivant comme une cohue inexprimable, une fuite éperdue, au bout de laquelle, tout de même, elle a le bonheur de retrouver sa mère et sa fille...



L'armée se porta sur Le Mans. Tout le monde était accablé de fatigue; la journée avait été forte. Les blessés et les malades, dont le nombre allait toujours croissant, demandaient avec instance qu'un séjour plus long fût accordé dans une grande ville où l'on ne manquait ni de vivres ni de ressources. D'ailleurs on voulait essayer de remettre un peu d'ordre dans l'armée, de concerter quelque dessein, de remonter un peu les courages: généraux, officiers, soldats, tout le monde était abattu. On voyait clairement qu'un jour ou l'autre nous allions être exterminés, et que les efforts qu'on pouvait faire étaient les convulsions de l'agonie. (...)

Le second jour, de grand matin, les républicains vinrent attaquer Le Mans: on ne les attendait pas si tôt. La veille, des levées en masse s'étaient présentées, et avaient été bientôt dispersées. L'ennemi s'avança, par trois colonnes, sur le point où les routes se croisent. M. de La Rochejaquelein embusqua un corps considérable dans un bois de sapins, sur la droite: ce fut là que la défense fut le plus opiniâtre; les Bleus même furent repoussés plus d'une fois; mais leurs généraux ramenaient sans cesse les colonnes. Nos gens se décourageaient en voyant leurs efforts inutiles. Peu à peu il en revenait beaucoup dans la ville; des officiers même s'y laissaient entraîner; enfin, sur les deux heures de l'après-midi, la gauche des Vendéens étant entièrement enfoncée, il fallut abandonner le bois de sapins. Henri voulut poster la troupe qui lui restait dans un champ défendu par des haies et des fossés, où elle eut facilement arrêté la cavalerie; jamais il ne put la rallier: trois fois, avec MM. Forestier et Allard, il s'élança au milieu des ennemis, sans être suivi d'aucun soldat; les paysans ne voulaient

même pas se retourner pour tirer un coup de fusil. Henri tomba en faisant sauter un fossé à son cheval, dont la selle tourna; il se releva; le désespoir et la rage le saisirent. On n'avait pas décidé quelle route on prendrait en cas de revers; il n'y avait aucun ordre donné, ni pour la défense de la ville ni pour la retraite. Il voulut y rentrer pour y pourvoir et pour essayer de ramener du monde. Il mit son cheval au galop, et culbutait ces malheureux Vendéens, qui, pour la première fois, méconnaissaient sa voix. Il rentra au Mans: tout y était déjà en désordre. (...) On se battit ensuite à l'entrée de la ville, jusqu'au moment où, renonçant à tout espoir, le général, les officiers, les soldats

se laissèrent presque tous entraîner dans la déroute, qui avait commencé depuis longtemps; mais quelques centaines d'hommes restèrent dans les maisons, tirèrent par les fenêtres, et, ne sachant pas au juste ce qui se passait, arrêtaient toute la nuit les républicains, qui osaient à peine avancer dans les rues, et qui ne se doutaient pas que notre défaite fût aussi entière.

Il y eut des officiers qui se retirèrent à quatre heures du matin seulement; les derniers furent, je crois, MM. de Scépeaux et Allard: de braves paysans eurent assez de constance pour ne quitter la ville qu'à huit heures, s'échappant comme par miracle. C'est cette circonstance qui protégea notre



“Henri tomba en faisant sauter un fossé à son cheval; dont la selle tourna; il se releva; le désespoir et la rage le saisirent.”

fuite désordonnée, et qui nous préserva d'un massacre général. (...)

Je descendis; on me mit à cheval; on ouvrit la porte: je vis alors la place remplie d'une foule qui se pressait et se culbutait en fuyant, et dans l'instant je fus séparée de toute personne de ma connaissance. J'aperçus M. Stofflet qui s'en allait avec les porte-drapeaux. Cependant, le long du mur de la maison, il y avait un espace libre; je me glissai par là; mais quand je voulus tourner dans la rue qui conduit au chemin de Laval, je ne pus y pénétrer: c'était là que la presse était plus grande, et que l'on s'étouffait. Des chariots étaient renversés; les bœufs, couchés par terre, ne pouvaient pas se relever et frappaient à coups de pieds ceux qui étaient précipités sur eux; un nombre

infini de personnes foulées aux pieds criaient sans être entendues. Je mourais de faim, de frayeur; je voyais à peine: le jour finissait. Au coin de la rue, deux chevaux étaient attachés à une borne, et me barraient le chemin; la foule les repoussait sans cesse vers moi, et alors j'étais serrée entre eux et le mur; je m'efforçais de crier aux soldats de les prendre et de monter dessus: ils ne m'entendaient pas. Je vis passer près de moi un jeune homme à cheval, d'une figure douce; je lui pris la main: « Monsieur, lui dis-je, ayez pitié d'une pauvre femme grosse et malade; je ne puis avancer. » Le jeune homme se mit à pleurer, et me répondit: « Je suis une femme aussi; nous allons périr ensemble, car je ne puis pas non plus pénétrer dans la rue. » Nous restâmes



“Telle fut la déplorable déroute du Mans où l'armée vendéenne reçut le coup mortel.”

toutes deux à attendre.

Cependant le fidèle Bontemps, domestique de M. de Lescure, ne voyant pas qu'on s'occupât de ma fille, la chercha partout : il la trouva, et la prit dans ses bras. Au milieu de la foule, il m'aperçut, et élevant l'enfant, il me cria : « Je sauve l'enfant de mon maître ! » Je baissai la tête, et je me résignai. Un instant après, je distinguai un autre de mes domestiques : je l'appelai. Il prit mon cheval par la bride, et me faisant faire place avec son sabre, il me fit suivre la rue. Nous arrivâmes à grand-peine vers un petit pont, dans le faubourg, sur la route de Laval : un canon y était renversé et embarrassait le passage ; enfin je me trouvai dans le chemin, et je m'arrêtai avec beaucoup d'autres. Quelques officiers étaient là, tâchant de ramener encore les soldats ; mais tous les efforts étaient inutiles.

Les républicains entendant beaucoup de bruit de notre côté, y pointèrent des canons et tirèrent à toute volée par-dessus les maisons : un boulet siffla à un pied au-dessus de ma tête. L'instant d'après, j'entendis une nouvelle décharge, et je me baissai involontairement sur mon cheval. Un officier qui était là me reprocha, en jurant, ma poltronnerie. « Hélas ! Monsieur, lui dis-je, il est bien permis à une malheureuse femme de baisser la tête, quand toute l'armée fuit. » En effet, ces coups de canon recommencèrent à faire courir nos gens, qui s'étaient arrêtés. Peut-être, s'il eût fait jour, aurait-on pu les ramener.

Je suivis la déroute ; je rencontrai M. de Sanglier. Il avait perdu sa femme la veille ; il était malade, et portait à cheval ses deux petites filles, qui étaient malades aussi ; son cheval n'avait même pas de bride. Il m'apprit que c'était vers Laval qu'on s'enfuyait. Successivement

je trouvai quelques personnes de ma connaissance, que je reconnus à la faveur du clair de lune. A quelques lieues du Mans, je vis arriver mon père et M. de La Rochejaquelein ; ils avaient longtemps essayé de rallier les soldats. Henri vint à moi : « Ah ! vous êtes sauvée ! me dit-il. – Je croyais que vous aviez péri, lui répondis-je, puisque nous sommes battus. » Il me serra la main en disant : « Je voudrais être mort ! » Il avait les larmes aux yeux. (...)

Nous arrivâmes à Laval ; j'y retrouvai ma mère et ma fille : ce fut là qu'on eut le loisir de s'apercevoir des pertes que l'on venait de faire. La déroute du Mans coûta la vie à plus de quinze mille personnes. Ce ne fut pas au combat qu'il en mourut le plus : beaucoup furent écrasés dans les rues du Mans ; d'autres, blessés et malades, restèrent dans les maisons et furent massacrés ; il en mourut dans les fossés et dans les champs voisins de la route ; une assez grande quantité suivit le chemin d'Alençon, et là ils furent pris et conduits à l'échafaud. (...)

Telle fut la déplorable déroute du Mans, où l'armée vendéenne reçut le coup mortel. Il était inévitable : le jour que l'on quitta la rive gauche de la Loire, avec un peuple de femmes, d'enfants et de vieillards, pour aller chercher un asile dans un pays que l'on ne connaissait pas, sans savoir la route qu'on devait suivre, et au commencement de l'hiver, il était facile de prévoir que nous finirions par cette terrible catastrophe. Le plus beau titre de gloire pour les généraux et les soldats, c'est d'avoir pu la retarder si longtemps.

Marquise de La Rochejaquelein,
Mémoires

Récits d'un républicain

Vue du côté révolutionnaire, la bataille du Mans est le choc «du génie de la liberté» contre «les chefs, les marquises, les comtesses et les prêtres». Ce langage républicain et victorieux n'empêche pas que l'on puisse ressentir toute l'horreur de ce qui fut incontestablement la fin de la Vendée.



Le Mans,

Citoyens-collègues,

A force de courir après la horde infernale des brigands, nous les avons enfin atteints hier sous les murs du Mans, où ils étaient entrés la veille, comme nous vous l'avons marqué dans notre dernière lettre. Notre cavalerie, qui ne cessait de les talonner depuis leur déroute d'Angers, les serra de si près hier, ainsi que la petite avant-garde dont elle était appuyée, qu'une action très chaude commença à s'engager entre eux et nous. D'abord ils nous repoussèrent, tant à cause de la supériorité de leur nombre, que parce qu'ils étaient embusqués avantageusement en avant du Pont-Lieu. Fiers de ce premier succès, ils s'avancent rapidement; et la division la plus rapprochée de notre avant-garde, et qui devait la soutenir, ébranlée par la retraite de cette même avant-garde, fut obligée de se replier; et déjà les brigands criaient victoire. Le génie de la liberté en avait décidé autrement. La colonne de Cherbourg, commandée par le général Tilly, était là, et loin d'être intimidée par la retraite de leurs frères d'armes et par l'audace des ennemis qui les poursuivaient, les soldats de la division de Cherbourg fondent sur les brigands, et après une première décharge, les poursuivent à la baïonnette, les mettent en fuite et en tuent un grand nombre. Ce n'est pas tout: les brigands courent se retrancher bien vite dans différentes redoutes qui étaient pratiquées par échelons sur le Pont-Lieu, qui paraissaient inexpugnables, et rendre le passage de ce pont impossible. Rien ne le fut à la valeur de nos braves soldats, tant infanterie que cavalerie. Ponts,

retranchements, redoutes, fortifications, canons, tout fut franchi dans un instant. Les brigands épouvantés reculent; nos troupes les poursuivent, les taillent en pièces, et les atteignent enfin jusqu'au milieu de la grande place, où tous leurs canons dirigés sur nous, y fixant l'ennemi, nous fûmes forcés de nous arrêter un instant. Il était 9 heures du soir. Là une fusillade terrible s'engage de part et d'autre; on se dispute pied-à-pied le terrain dans la ville, et ce combat a duré jusqu'à deux heures du matin.

De part et d'autre, on est resté en observation. Les brigands profitèrent des ténèbres pour évacuer confusément la ville: ils avaient laissé une arrière-garde pour en imposer à nos troupes.

Mais à peine le jour parut, que les chasseurs des Francs et de Cassel, réunis à l'avant-garde de la colonne de Cherbourg, les chargent à la baïonnette. Tout ce qui était resté dans la ville, tombe sous leurs coups; des chefs, des marquises, des comtesses, des prêtres à foison, des canons, des caissons, des carrosses, des bagages de toute espèce, un nombre considérable de fusils, tout est tombé en notre pouvoir; et des monceaux de cadavres font les seuls obstacles que l'ennemi opposait à la poursuite de nos troupes. Les rues, les maisons, les places publiques, les routes en sont jonchées, et depuis quinze heures, le massacre dure encore: toute l'armée court après cette horde; notre cavalerie est sur elle. Déjà presque tous les canons, caissons, sont pris depuis qu'elle est sortie du Mans. Leur trésor, leurs bagages, leurs effets, leurs malles, tout est entre les mains de nos soldats, jusqu'aux croix d'argent, aux mitres, aux crosses, aux bannières, aux reliques de toute espèce, aux étendards, signes et instruments du fanatisme, dont ils environnaient leur tourbe insensée et

féroce. Nous ramassons tous les signes de l'imposture pour vous les envoyer, parce que nous pensons qu'il serait utile de les faire connaître au peuple, afin qu'il vît clairement avec quelle astucieuse perfidie les prêtres ont jusqu'à présent cherché à égarer sa raison. Enfin, citoyens-collègues, voilà la plus belle journée que nous ayons vue depuis dix mois que nous combattons ces brigands. Tout nous présage que celles qui vont la suivre ne seront pas moins heureuses.

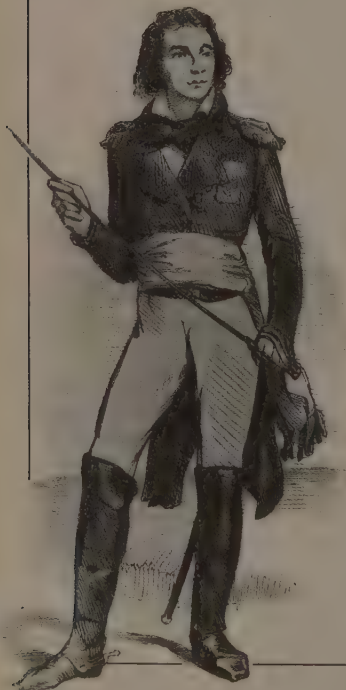
Il est bien des détails oubliés et qui seraient encore intéressants; mais au comble de la joie, excédés de fatigue, nous ne pouvons saisir l'ensemble de tous les faits, et vous en transmettre avec ordre les détails. Parmi ceux que nous ne vous taisons pas cependant, sont tous les traits de bravoure et de courage que nos troupes ont développés, et particulièrement les deux régiments ci-devant Aunis et Armagnac. La gendarmerie nationale à pied, attachée à la colonne de Cherbourg a beaucoup ajouté à la réputation que ce corps s'est acquise dans la Vendée. Les bataillons de l'Aube, de la Dordogne, et généralement tous ceux aux ordres du général Tilly, et dont nous n'avons encore pu nous procurer les noms, se sont disputés d'audace et d'intrépidité: chaque soldat était un héros dans ces légions républicaines. Marceau, général en chef; Tilly, commandant la division de Cherbourg; Wessermann, qui commande la cavalerie depuis notre départ de Rennes, ont eu, par leur bravoure et leur valeur, grande part au succès de cette journée.

B. Barère,
*Rapport à la Convention nationale
sur la Vendée*

Le procès d'un chef

Avant d'être condamné à mort, le vaincu est jugé par les vainqueurs.

L'interrogatoire de d'Elbée, qui est intégralement reproduit ici, est le résultat exceptionnel de ce dialogue entre acteurs de l'histoire, ennemis mortels, qui tentent de comprendre et d'exposer le sens de leurs actes.



Interrogé sur son nom, son âge, sa qualité, profession et demeure,

A répondu : Je me nomme Maurice-Joseph-Louis Gigost d'Elbée ; j'ai quarante et un ans : je suis né à Dresde, en Saxe, et anturalisé français en 1757 ; ancien lieutenant de cavalerie du cinquième régiment des chevau-légers. J'ai servi en France jusqu'en 1783. Je vivais, depuis, retiré à Beaupreau, district de Saint-Florent.

Interrogé quel motif l'a déterminé à s'armer contre son pays ?

A répondu : Je n'eusse point pris les armes contre mon pays, si je n'eusse point été contraint. Cependant on n'a point employé la violence, parce que je n'ai, à la vérité, opposé aucune résistance. Le 13 mars 1793, j'acceptai le commandement d'environ 2 000 hommes rassemblés sur la place de Beaupreau ; et ne fis d'abord d'autres dispositions militaires, que pour la garde de ce poste et des paroisses circonvoisines.

Interrogé à quel rassemblement il se joignit, lui et ses 2 000 hommes ?

A répondu : Il existait une autre armée commandée par Cathelineau et Stofflet, à laquelle je me joignis. Cette armée portait le nom d'Armée Catholique ou Grande Armée.

Interrogé quel était le but de la guerre que ces rebelles avaient entreprise ?

A répondu : Dans le principe, le but des rebelles, en entreprenant cette guerre, ne fut que de se soustraire à la levée des troupes républicaines, destinées à défendre les frontières. Il devint, bientôt après, celui de défendre le trône et le clergé.

Interrogé s'il avait émigré ?

A répondu : Oui. J'ai émigré à Worms au commencement de Novembre ; et je rentrai en France,

conformément à la loi sur les émigrés, le 30 avril 1792.

Interrogé s'il avait des parents émigrés, et quelle était et où était sa famille ?

A répondu : Je n'ai vu qu'un de mes parents émigrés, que je ne connaissais point, et quelques alliés de ma femme, que je ne connaissais pas plus, et avec qui je n'avais aucune relation. Je n'ai maintenant aucuns parents en France, que la famille de ma femme. Le 18 octobre 1793, je laissai à Saint-Remi-en-Mauge, entre les mains de la femme Castillon, demeurant habituellement à Maulévrier, un fils non nommé, né le 12 mars 1793.

Interrogé quel grade il avait dans l'armée des rebelles ?

A répondu : Je ne fus d'abord que commandant du rassemblement de Beaupreau ; mais, depuis, je fus nommé général en chef des Armées Catholiques.

Interrogé s'il avait connaissance que les chefs ou autres agents des rebelles aient entretenu des correspondances avec les puissances étrangères, particulièrement avec l'Angleterre ; s'il en avait obtenu des secours ?

A répondu : Dès le mois d'avril 1793, j'avais signé une commission au citoyen Guerry, habitant de Tiffauge, avec plein pouvoir d'aller demander de la poudre à la cour d'Espagne ou à celle de Londres. Il fut arrêté à Noirmoutier, et sa mission n'eut pas lieu. Depuis ce temps, moi et les chefs de l'Armée Catholique, avons répondu aux questions qui nous ont été faites et présentées, de la part du ministère anglais, à trois reprises différentes. Il demandait quelles étaient nos forces, quelles étaient nos prétentions, notre but, nos moyens, et quels pourraient être les secours que l'on pourrait donner ; ledit cabinet faisant toujours

affirmer verbalement, par ses agents, qu'il ne fallait pas compter sur des secours en hommes. Nous nous sommes bornés à demander de la poudre, la rentrée des émigrés français ; et à dire que du numéraire effectif, que l'on pourrait changer contre du papier national, nous serait très-avantageux. Nous ne reçûmes depuis aucun de ces secours, et même point de réponse. Vers la fin du mois dernier, j'ai signé une nouvelle demande de poudre et de quelques canons. J'ignore quel en sera le résultat. Cette demande fut portée par Laroherie, aide-de-camp de Charette.

Interrogé s'il n'avait pas, de concert avec les autres chefs, conservé particulièrement quelques correspondances avec quelques citoyens ou quelques corps administratifs, depuis qu'il était dans l'armée des rebelles ?

A répondu : Non.

Interrogé si le conseil de guerre des rebelles, ainsi que les comités particuliers et le conseil supérieur de Châtillon, n'avaient pas de relations avec quelque corps administratif ; ou si quelques citoyens, qui n'étaient pas dans leur armée, leur donnaient des renseignements et toutes les connaissances qui pouvaient leur être utiles ?

A répondu : Je n'en ai aucune connaissance. Je sais seulement que vos papiers publics et, je crois, un bulletin qui venait de Saumur, parvenaient au conseil supérieur. J'ignore quel était leur moyen pour se les procurer. Un des membres m'a dit avoir trouvé un moyen de faire parvenir, jusqu'au club des jacobins à Paris, une proclamation. J'ignore ce moyen.

Interrogé si les chefs de la force publique, attachés à la République, n'avaient pas secondé leur projet par

quelque trahison; si eux-mêmes ne les avaient pas invités à livrer telle ou telle place, ou à les servir par quelques moyens; s'ils n'avaient pas cherché à corrompre nos soldats?

A répondu: Non. Moi je n'ai jamais cherché à gagner vos soldats; je n'ai jamais cherché à corrompre vos soldats; je n'ai jamais cherché à gagner vos généraux ni vos administrations, ni n'ai eu de correspondance avec eux. Je n'ai aucune connaissance que les autres chefs aient cherché à le faire.

Interrogé s'il n'y avait pas eu un centre de conjuration à Niort?

A répondu: Non.

Interrogé s'il n'avait pas connaissance que l'Armée Catholique ait caché, lors ou avant son passage de la Loire, des canons, des fusils, des munitions, et même de l'argenterie; s'il savait où étaient ces dépôts?

A répondu: Non.

Interrogé s'il n'avait aucune relation à Paris, s'il n'avait pas connaissance que quelques membres de la Convention aient secondé leurs projets, ou entretenu avec des chefs ou autres agents quelque correspondance?

A répondu: Je n'ai jamais eu aucune correspondance à Paris, depuis le commencement de cette guerre. Je n'ai jamais connu de membre de la convention que Bourdon. Je ne lui ai jamais écrit, et n'ai eu aucune relation avec lui.

Interrogé s'il n'agissait pas de concert avec les rebelles du Calvados, et si Wimpfen ou Puisaye n'avaient jamais concerté avec eux du projet de contre-révolution?

A répondu: J'ignore entièrement quels étaient leurs projets et leurs forces. Je n'ai jamais agi de concert avec eux.

Interrogé s'il n'avait point eu

d'intelligences dans quelques-unes de nos places, particulièrement à Nantes?

A répondu: Non. Je sais seulement qu'il y devait être fait un emprunt de 300 000 francs.

Interrogé quelles étaient leurs intentions en attaquant cette place?

A répondu: Nous voulions, si nous eussions réussi dans la prise de Nantes, nous défendre dans le pays et nous y maintenir, autant que nous eussions pu avoir la Loire pour barrière, au-dessous de Saumur. Notre conseil provisoire, transporté soit à Angers, soit à Nantes, eût gouverné, jusqu'à extinction de l'un ou l'autre parti, jusqu'à ce qu'un gouvernement général eût fait place à celui-là.

Interrogé quels étaient ses principes sur le gouvernement?

A répondu: Je jure sur mon honneur que, malgré que je désirasse sincèrement et vraiment le gouvernement monarchique, réduit à ses vrais principes et à sa juste autorité, je n'avais aucun projet particulier, et aurais vécu en citoyen paisible, sous quelque gouvernement que ce fût, pourvu qu'il eût assuré ma tranquillité, et le libre exercice, au moins toléré, du culte religieux que j'ai toujours professé. Je dis plus: j'aurais employé tous les moyens qui auraient été en mon pouvoir, pour faire adopter les mêmes principes à tous ceux sur l'esprit desquels j'aurais pu avoir de l'ascendant.

Interrogé s'il avait jamais eu l'intention de marcher sur Paris, et quels moyens il comptait employer à l'appui de ses projets?

A répondu: Moi je n'ai jamais conçu ni les projets ni les moyens.

Interrogé s'il savait quelles pouvaient être encore les forces commandées par Charette, leurs munitions, etc.?

A répondu qu'il n'en avait aucune connaissance.

Interrogé s'il connaissait les projets de l'Armée Catholique, en se portant au-delà de la Loire, et s'il était imbu de leurs succès et de leurs revers, de leurs mouvements et de leurs projets?

A répondu: On m'a caché ce projet. Seulement on m'a demandé de faire assurer, par 3 000 hommes choisis, le passage de la Loire, pour nous retirer en Bretagne, en cas que nous ne pussions plus tenir sur la rive gauche de la Loire: mais je soupçonne qu'il y avait un plan formé par quelques officiers nommés; et qu'ils ont exécuté, au moment où ma blessure et la mort de Bonchamp leur en ont laissé les moyens. Je n'ai eu, depuis ce temps, aucune correspondance avec eux.

Interrogé quels moyens il pouvait concevoir pour pacifier la Vendée?

A répondu: Une amnistie générale, les prêtres réfractaires non-compris; laissant leur tolérance à la discrétion des agents que l'on emploierait pour pacifier, avec recommandation très-expresse à ces mêmes agents de les surveiller et faire surveiller avec un soin extrême, et de ne souffrir aucun exalté. Avoir par district un agent sûr, aimé et connu des rebelles, qui travaillerait de

concert avec les membres de son district, et rendrait compte à l'agent-général, et au député chargé de la pacification. Je suis si peu ennemi du système républicain que, si l'on veut surseoir mon exécution jusqu'à ce que ce projet soit au point que l'on n'ait plus besoin de moi, j'offre d'y travailler, sous telle surveillance que ce soit. J'offre de pacifier les districts de Montaigu, Cholet, Saint-Florent, une grande partie de Vihiers, sinon la totalité: mais il est essentiel que j'aie pour agents-généraux, le citoyen Boisy dans le district de Montaigu, et le citoyen Duhoux, dans celui de Saint-Florent. Il serait aussi très-essentiel de fixer un délai et des bureaux de change, pour convertir les assignats royaux en républicains ayant cours; laissant de plus la commission au commissaire du peuple et au principal agent de faire à la Convention, département et district, toutes les demandes qu'ils jugeront convenables; m'obligeant, si l'on m'emploie, à ne pas écrire un mot que je ne soumette à la révision du surveillant que l'on m'indiquera.

Fait à l'île de la Montagne (Noirmoutier), ce 20 nivose l'an 2 de la République.

Signé d'Elbée.



«Ledit d'Elbée a été condamné à mort par la commission militaire et a été exécuté sur la place de l'île de la Montagne, avec Boisy, Duhoux et Wielland.»

Le peuple contre la Révolution

Il n'y eut pas qu'en Vendée que la Révolution fut rejetée. Les provinces se soulevèrent les unes après les autres, pour des raisons proches, avec des méthodes analogues. Claude Petitfrère, dans un article de la revue L'Histoire, analyse ces différentes manifestations de la contre-révolution.

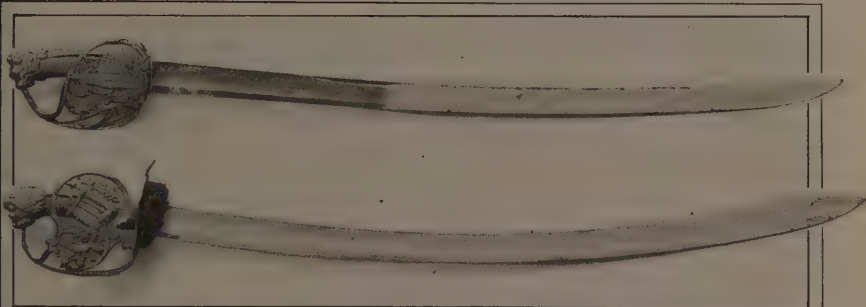


La Vendée ne fut pas seule à s'insurger contre la Révolution. (...) Elle est un exemple caractéristique, mais non point un cas unique : l'Ouest armoricain se souleva dans son ensemble, quelques petites régions exceptées, mais aussi le sud-est du Massif central, du Vivarais au Rouergue, et d'autres « pays » beaucoup plus circonscrits, dans le Nord, la Bourgogne, le Sud-Ouest... Les soulèvements de l'Ouest et du Midi ont bien des caractères communs : mêmes débuts, mêmes tactique et stratégie, même rituel, même exaltation religieuse, surtout même caractère populaire.

Le peuple contre la Révolution ? Voilà bien un paradoxe, et qui a posé des problèmes aux révolutionnaires, au point que Barère en vint à parler de « l' inexplicable Vendée » (discours du 1^{er} octobre 1793 à la Convention). La tradition historiographique républicaine partage l'incompréhension. La Révolution n'est-elle pas – c'est Michelet qui l'affirme – la « mère » du peuple, le « salut » du peuple, le peuple lui-même ? Qu'une fraction de ce peuple se soit soulevée contre elle, commettant une sorte de matricide, est un vrai « miracle du diable » que l'on peut tout au plus imputer à quelque complot cléric-nobiliaire égarant des populations arriérées au point de ne savoir discerner leur propre intérêt. (...)

Une lutte de classes ?

Dans le camp adverse, celui, fort prolixe, des thuriféraires de la contre-révolution, si l'on proclame avec fierté la spontanéité et le caractère populaire des révoltes, on n'en donne pas finalement d'explication plus satisfaisante. Ainsi les *Mémoires de Mme la marquise de La Rochejaquelein* (1815), bible souvent plagiée du parti



royaliste, se bornent à faire de la Vendée une tentative passionnée pour retrouver le temps perdu, celui d'une société séraphique où les relations entre seigneurs, curés et paysans n'étaient qu'ordre et harmonie. Mais pourquoi ici plutôt que là ? Il faut admettre l'existence d'une civilisation originale épargnée par la Providence de la contagion des idées nouvelles. (...)

Aujourd'hui, pourtant, l'avancement de la recherche permet de proposer une compréhension rationnelle et globale des soulèvements contre-révolutionnaires à partir de l'exemple occidental. La thèse pionnière de Paul Bois a mis en valeur le double antagonisme des villes et des campagnes, des paysans et des bourgeois, dans le cadre du département de la Sarthe qui connut la chouannerie. En 1964, les ouvrages de C. Tilly et M. Faucheux ont étayé la théorie de Paul Bois par une étude économique et sociale comparée du pays vendéen insurgé et de ses marges fidèles à la république. Mes propres travaux se sont placés dans cette ligne. En effet, si la révolte de Vendée s'était faite contre les bourgeois, autant ou plus que pour les prêtres, les nobles et le roi, si elle revêtait ainsi l'aspect d'une lutte de classes, cela devait se traduire dans la composition sociologique des

armées appelées à se combattre. J'ai donc reconstitué la structure des troupes catholiques et royales en dépouillant quelque 5 500 demandes de pension adressées au gouvernement de la Restauration par d'anciens Vendéens du Maine-et-Loire. Après contrôle de la représentativité de l'échantillon par comparaison avec les sources contemporaines de l'événement, malheureusement moins abondantes (listes de soldats catholiques, de « rebelles » ou de prisonniers), je l'ai confronté à une autre population, celle d'environ 4000 jeunes Angevins qui ont choisi le parti contraire en offrant de servir dans les bataillons de volontaires nationaux de 1791 et 1792. Connaissant ainsi précisément les forces en présence, on peut poser de façon neuve la vieille question des causes des mouvements contre-révolutionnaires et tenter d'y répondre par le biais de l'intérêt particulier de chacune des catégories sociales concernées et de l'intérêt général de l'ensemble.

Dans le Midi comme à l'Ouest, les grandes révoltes prirent naissance en mars 1793, à la suite des décrets des 20 et 24 février par lesquels la Convention décidait de lever 300 000 nouveaux soldats pour affronter la coalition qui était en train de se constituer autour de l'Angleterre.

Dans de nombreuses régions, la fourniture d'un tel contingent n'était possible qu'en substituant au volontariat l'élection ou le tirage au sort, car la formation des bataillons de volontaires de 1791 et 1792 avait largement épuisé les vocations militaires. Ces méthodes provoquèrent un tel mécontentement que la Convention dut envoyer des représentants en mission dans chaque département. En Bretagne, dans la partie occidentale du Maine, le nord-ouest de l'Anjou, de nombreuses interventions militaires furent nécessaires pour disperser les groupes de jeunes qui refusaient de tirer au sort. Énergiques, elles furent relativement efficaces : ces régions ne connurent pas d'insurrection générale, mais seulement une agitation endémique, avec des flambées de violence, une alternance de coups de main hardis et de périodes de calme. Ce sera la chouannerie.

Des soulèvements sans conséquences

Le sud du Massif central eut aussi sa chouannerie. Ainsi à Lapanouse, non loin de Séverac-le-Château dans l'Aveyron, les jeunes gens refusent le « tirage » et mettent en déroute une compagnie de volontaires de la Haute-Garonne. Ils reçoivent le renfort de centaines d'insurgés des cantons voisins mais, battus à leur tour par les « habits bleus », ils se réfugient en Lozère où ils se joignent à d'autres révoltés et se mettent aux ordres d'un notaire de Nasbinals, Charrier, un ancien député de l'aile droite de la Constituante en contact avec les émigrés. Les chouans méridionaux remportent des succès spectaculaires comme la prise sans combat de Marvejols et de Mende. L'occupation

de ces villes est pourtant éphémère, Charrier ne pouvant maintenir la cohésion de ses hommes pressés de rentrer chez eux. Face à l'afflux des troupes républicaines venues des départements voisins, il donne l'ordre à ses fidèles de se disperser. Lui-même se réfugie dans une ferme mais il est trahi, fait prisonnier et guillotiné à Rodez le 17 juillet 1793. Un certain nombre de chouans réussissent à se cacher dans les grottes de la vallée du Tarn. En septembre, quelques dizaines d'entre eux tentent de porter secours aux fédéralistes lyonnais révoltés, soumis à un siège éprouvant par les troupes de la Convention. Mais, arrivés près de Saint-Étienne, ils apprennent que Lyon est tombé et se replient sur l'Aubrac. Il y aura encore quelques soulèvements en Lozère et en Aveyron à la fin de l'année 1793, mais sans grandes conséquences. Une armée révolutionnaire recrutée dans le Lot, l'Aveyron et la Lozère, commandée par Viton, un ancien perruquier parisien, soumettra la région à un ratissage d'où exactions et cruauté ne seront pas absentes.

Dans le bocage armoricain méridional, entre Loire et Marais poitevin, Layon, Thouet et Océan, l'insurrection a une tout autre ampleur. Ce n'est pas seulement une chouannerie sporadique, mais un soulèvement massif et permanent : la guerre de Vendée. C'est, là aussi, la protestation contre le recrutement qui est à l'origine de la formation des premières bandes rebelles, début mars 1793. (...)

La population complice

Outre leur origine immédiate, il n'est pas difficile de découvrir de nombreux

caractères communs à ces révoltes. D'abord, quoi qu'en ait prétendu l'historiographie républicaine, elles n'éclatèrent pas comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, L'insurrection du Midi s'inscrit dans une suite de tentatives avortées : par trois fois, en août 1790 puis en février et juillet 1792, les royalistes ont voulu organiser une fédération des gardes nationales contre-révolutionnaires dans la plaine de Jalès, au sud de l'Ardèche. Dans l'Ouest, les incidents se multiplient à partir de 1791, la plupart à l'occasion de la mise en œuvre des réformes de la Constitution civile du clergé. Le peuple des campagnes s'ameute contre la fermeture de certaines églises à la suite du regroupement des paroisses les moins peuplées, ou contre les essais des autorités, souvent infructueux, pour imposer des prêtres assermentés à la place des anciens curés qui avaient massivement refusé le serment civique. Surtout, en août 1792, le soulèvement des paysans du district de Châtillon-sur-

Sèvre fut une sorte de répétition de la guerre de Vendée.

Ici et là, la façon de combattre offre aussi bien des ressemblances. Les insurgés évoluent avec aisance dans le milieu naturel qu'ils connaissent bien. Les chouans du Massif central se réfugient dans les forêts ou dans les grottes qui frangent les falaises du Causse. Ceux de l'Ouest se cachent derrière les haies, véritables remparts constitués par une levée précédée d'un fossé et plantée d'arbres et d'arbustes entrelacés d'épines. Partout on préfère le harcèlement à la bataille rangée. « Leur attaque est une irruption terrible, subite, presque toujours imprévue, écrit le général Turreau qui les connaît bien (...). Vous êtes écrasé sans avoir eu le temps de vous reconnaître (...). Si vous résistez à leur violente attaque, il est rare que les rebelles vous disputent la victoire, mais vous en retirez peu de fruit (...). Ils se dispersent, ils vous échappent à travers champs, haies, bois, buissons, connaissant tous les sentiers, les faux-fuyants, les gorges, les défilés... »



Massacre des patriotes de Montauban, le 10 mai 1790.

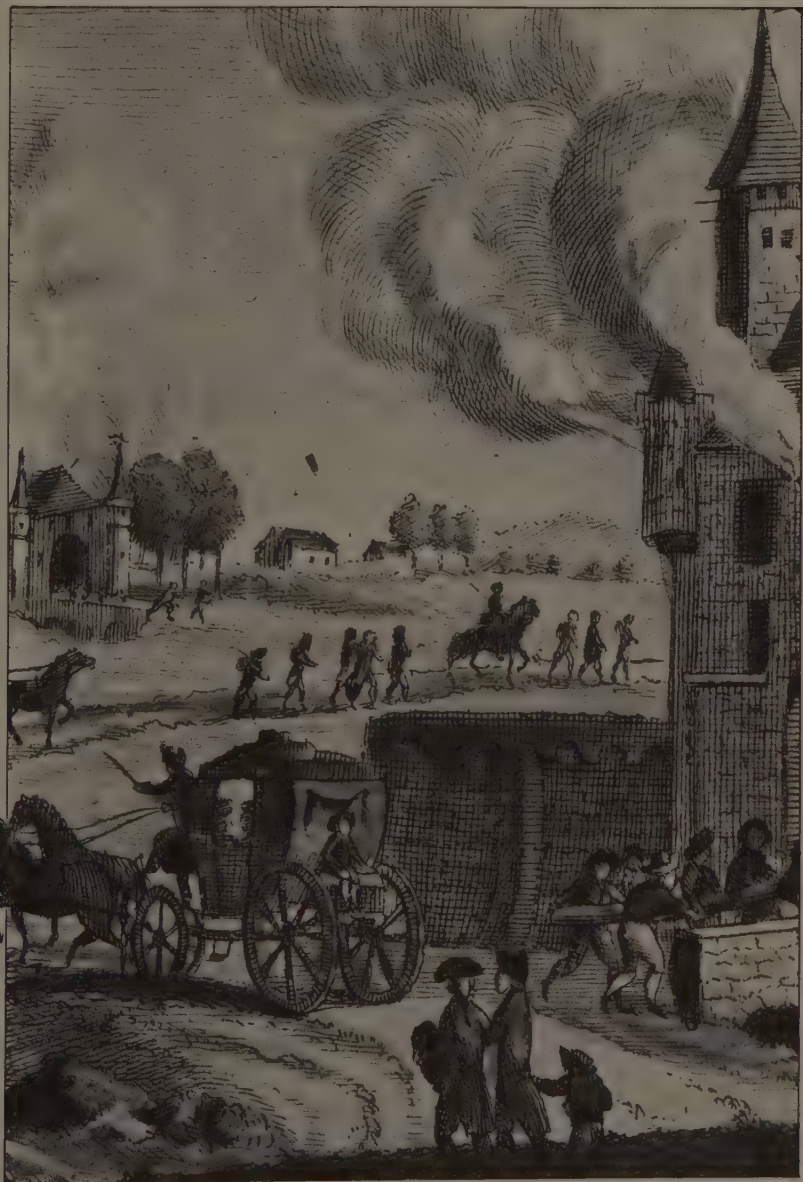
Cette tactique est permise par la complicité de la population, large dans le Midi et en Bretagne, générale en Vendée. Elle est rendue obligatoire par l'infériorité numérique des bandes chouannes et, dans tous les cas, par celle de l'armement. Dans l'Ouest, comme dans le Massif central, on utilise les armes hétéroclites de toutes les jacqueries : bâtons, fourches, faux, fusils de chasse, voire fusils de guerre réquisitionnés chez les patriotes. Beaucoup gagnent leur arme dans les premiers combats, au détriment de l'adversaire. La prise d'une ville est une aubaine. Non seulement on fait main basse sur les dépôts de fusils et munitions, mais bien souvent sur la caisse des administrations. A Mende, le receveur du district remet 10 000 livres à Charrier et celui de l'enregistrement 1 000 écus (3 000 livres). En Vendée, les révoltés s'emparent d'un certain nombre de caisses municipales ou de district, comme à Cholet ou à Saint-Florent-le-Vieil. Cela fait partie du rituel des soulèvements, tout comme les papiers que l'on brûle – listes de citoyens, rôles d'imposition –, ou encore les arbres de la Liberté que l'on abat et dont les chouans de Lozère font une hécatombe.

On note encore bien des similitudes dans ce qu'on peut appeler la stratégie des révoltes. D'abord la stratégie anti-urbaine : les soldats catholiques du Midi ont pour objectif de s'emparer de Marvejols, Mende, Florac, Séverac, etc., et les deux premières villes seront effectivement occupées. Dès mars 1793, les chouans de l'Ouest marchent contre des villes comme Le Mans, Vitré. Quant à la Vendée, qu'est-ce d'autre qu'une longue suite d'assauts donnés aux villes par les gens du plat pays ? Celles de l'intérieur



« Je renverse tout, je fauche tout. Je suis fils d'un sans-culotte, je porte en mon cœur la Liberté, l'Égalité gravées, et la haine des rois. »

du bocage au tout début (Cholet, La Roche-sur-Yon, Clisson, etc.), les cités périphériques en mai (Bressuire, Thouars, Fontenay-le-Comte), puis, hors de la Vendée proprement dite, Saumur, Angers, Nantes. Même la « virée de Galerne », l'expédition vers les côtes normandes, progresse de ville en bourg. La ville, c'est l'objectif envié pour ses richesses, l'assurance que l'on fera ripaille aux frais des adversaires (les beuveries dans les caves bien garnies sont de tradition dans les révoltes populaires), c'est aussi l'ennemi par excellence, le centre administratif d'où émanent les réformes impopulaires, le domicile de la bourgeoisie exécrée.





Second aspect de la stratégie chouanne et vendéenne : la volonté de rompre l'isolement par une jonction avec des alliés intérieurs ou étrangers. C'est ainsi que peut se comprendre la marche vers Lyon des chouans languedociens. C'est ainsi qu'on doit interpréter les vaines attaques contre Les Sables-d'Olonne en mars puis en juillet et août, la tentative de juin pour prendre Nantes, la ville-port qui permettrait de tendre la main à la chouannerie bretonne, la ville-port où l'on pourrait recevoir l'aide anglaise. C'est ainsi que s'explique enfin l'exode vers Granville.

Au son des cantiques

L'ensemble des soulèvements contre-révolutionnaires se caractérisent encore par le rôle central de la religion. De nombreux prêtres réfractaires encourageant les chouans de l'Aveyron et de la Lozère, comme ceux de l'Ouest. Les compagnies de paroisse du bocage marchent au combat au chant du *Vexilla Regis*. Cavoleau, un notable de Vendée ancien prêtre lui-même, écrit : « J'ai rencontré un corps nombreux à genoux et disant le chapelet très dévotement ; je l'ai vu ensuite défilier en chantant des cantiques. » A Marvejols, les chouans

assistent à la messe et au *Te Deum* sur la place, tout comme le font leurs homologues de l'Ouest après la victoire. Les prêtres assermentés sont les victimes favorites des révoltés. En Vendée, lors des premiers chocs, on les plaçait en tête des chapelets de prisonniers qu'on faisait avancer, attachés deux à deux, en tête des colonnes vendéennes afin qu'ils essuient le feu de l'ennemi. Ce n'est pas sans surprise que l'on retrouve dans le Massif central la «tactique des chapelets».

Sans doute le principal aspect commun aux insurrections contre-révolutionnaires est leur caractère populaire, qui explique à la fois l'acharnement et la discontinuité de l'engagement. Si Charrier ne peut se maintenir à Mende, c'est que ses troupes sont formées de soldats d'occasion qui retournent à leurs travaux après l'occupation de la ville. De même, après la prise de Saumur, beaucoup de Vendéens se dispersent. Ce sont des soldats-laboureurs, eux aussi, et il est temps de faire les foins. De fait, les procès-verbaux d'interrogatoires des chouans de l'Aveyron montrent qu'il s'agit, quasiment toujours, de paysans (...).

L'existence de complots

Aucune clé ne saurait rendre compte des soulèvements populaires contre la Révolution, longtemps considérés comme une énigme. La formule «Pour Dieu et le Roi» pose comme postulat le monopole de la foi religieuse et de la fidélité royaliste par des populations étroitement circonscrites. Mais pourquoi ici et non point là ? La thèse du complot mise en avant par les révolutionnaires n'est pas plus

satisfaisante car elle suppose un particularisme régional, l'existence de populations soumises par nature, réceptives aux mots d'ordre des anciens privilégiés alors que leurs voisins y seraient insensibles. Sans doute y eut-il des complots. La noblesse s'était préparée dans l'ombre à toute éventualité et elle fut ravie de l'aubaine d'une insurrection populaire dont elle s'empressa de prendre la tête pour la canaliser en déviant parfois des buts des premiers rebelles. C'est ainsi qu'à la fin de mai 1793, les nobles de Vendée organisèrent une sorte de contre-gouvernement royaliste, le Conseil supérieur de Châtillon-sur-Sèvre, qui fit de l'insurrection l'instrument d'une réaction sociale pas toujours appréciée du peuple, par exemple quand il s'efforça de rétablir les dîmes et droits seigneuriaux. Mais les révoltes auraient éclaté sans la noblesse. Elles opposent les laissés-pour-compte du régime nouveau à ses bénéficiaires.

La Révolution a été «largement bourgeoise et démocratique», a écrit Jean Jaurès. Elle n'a réussi que parce qu'elle a su mettre en branle au service des intérêts bourgeois les sans-culottes des villes et la paysannerie. Dans les pays d'insurrection antirévolutionnaire, l'alliance bourgeoisie-classes populaires a échoué en raison de l'impact négatif des réformes sur des structures sociales et mentales spécifiques. Ces révoltes sont évidemment un combat d'arrière-garde, la défense désespérée de l'ancien monde contre des bouleversements inéluctables. Mais ne peut-on y voir aussi un affrontement prophétique, en quelque sorte ; entre le peuple et les nouveaux privilégiés ?

Claude Petitfrère,
le Peuple contre la Révolution française

Le bilan des guerres de Vendée

Les destructions provoquées par la guerre dans le pays restent difficiles à quantifier. Il manquera toujours des documents pour établir toute la réalité du désastre.

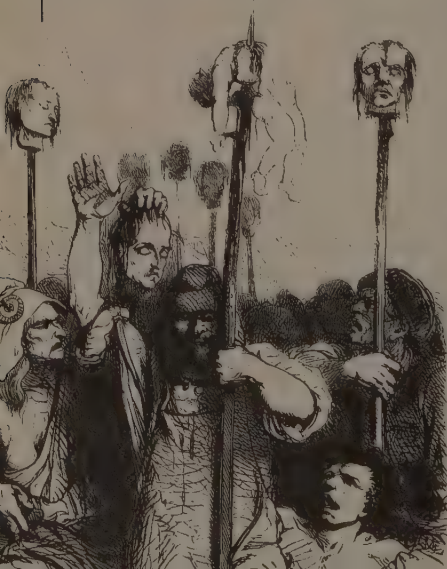
Néanmoins, en accumulant des preuves élémentaires et en tentant une comptabilité hypothétique, des historiens tentent de l'approcher.

Jean-Clément Martin expose ici le résultat de quelques-unes de ses recherches.

Toute la Vendée militaire, celle qui a été directement concernée par l'insurrection, n'est pas également touchée. Certaines zones ont peu souffert, d'autres sortent ravagées de ces trois années de combats. Les petites villes, Cholet, Bressuire, Châtillon, Machecoul, ont été pillées, incendiées à plusieurs reprises. Les loups, les chiens errants rôdent dans les rues où les maisons intactes se comptent sur les doigts d'une main. Les villages ne sont pas mieux lotis. Dans certaines communes, il faut rebâtir un tiers des habitations, mais l'argent, la main-d'œuvre manquent et les travaux des champs réclament des soins plus urgents encore. Les paysans comme les propriétaires accordent la priorité à la reconstruction du cheptel, à la remise en ordre des champs.

Dans certaines zones, un tiers au moins des animaux a disparu pendant la guerre. C'est évidemment difficile à supporter pour une région qui vit surtout de l'élevage. Cependant, il faut souligner que les troupeaux étaient très importants avant 1793, et qu'ils n'ont pas été complètement décimés. Les grandes fermes reconstituent rapidement leur cheptel, dès 1795-1796. La Vendée n'est pas désertifiée.

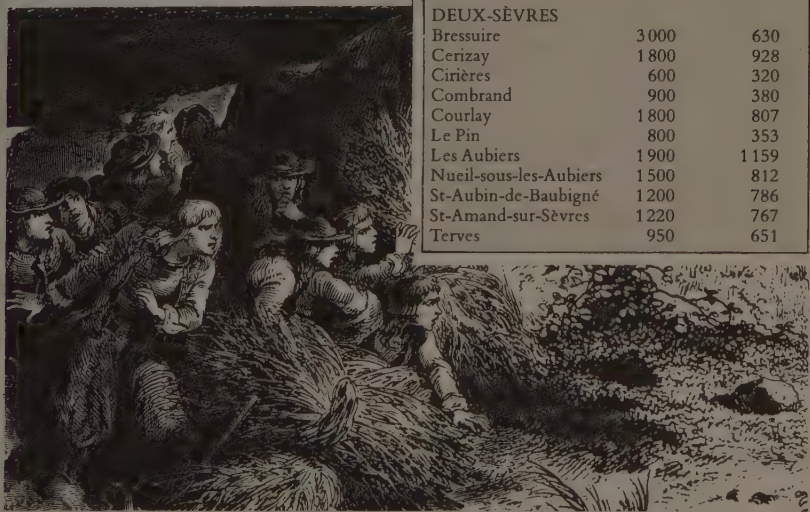
Il est certain que des massacres effroyables se sont produits, qui ont provoqué des chutes catastrophiques de la population dans quelques communes. Aux Lucs-sur-Boulogne, la population a diminué de moitié. Dans la région de Machecoul, 40% des habitants sont morts. Le bilan précis des pertes humaines est difficile à établir. Beaucoup de registres d'état-civil ont été brûlés, les recensements n'ont pas été sérieusement établis avant la fin du siècle, ce qui complique la tâche de l'historien.



De plus, les mouvements de population ont été complexes : beaucoup de personnes ont fui, volontairement ou sous la contrainte, la zone des combats ; par la suite, elles sont revenues irrégulièrement dans leurs communes, rendant la comptabilité encore plus compliquée. Ainsi la ville de Cholet, qui comptait plus de 8 000 habitants avant la guerre, n'en possède plus que 2 000 immédiatement après, mais 4 000 en 1797. Tous les habitants ne sont pas morts, beaucoup ont été déplacés. S'il faut tenir compte de la reprise de la natalité, cette comptabilité se complique encore. Avant la guerre, la population de la région s'accroissait rapidement ; pendant les années les plus terribles – 1793, 1794 –, les mariages et les naissances sont rares, mais ils reprennent très vigoureusement aussitôt la paix revenue. La population s'accroît alors au rythme des populations des pays en voie de développement aujourd'hui.

La démographie

Communes	Population avant 1789	Population en 1802
VENDÉE		
Aizenay	3 000	2 067
Beaufou	1 100	522
Belleville	1 100	159
Bois-de-Céné	1 800	1 338
Chavagnes-en-Paillers	1 900	1 186
La Bernardière	1 100	357
La Boissière-de-Montaigu	1 100	360
La Bruffière	2 200	726
La Copechagnière	550	338
La Flocellière	(1 239)	520
La Garnache	2 800	2 182
La Guyonnière	1 200 (856)	337
La Mothe-Achard	450	173
La Pommeraye	700 (893)	312
Le Boupère	2 130	1 057
Le Poiré	2 800	1 700
Les Brouzils	1 900	1 480
Les Clouzeaux	950	424
Les Epesses	1 100 (1 500)	615
Les Landes-Génusson	850 (950)	447
Les Lucs	2 150	1 211
Martinet	561	397
Mortagne	1 000	63
Pouzauges	2 200	1 262
St-Mesmin	1 208	592
St-Michel-Mont-Mercure	850 (1 183)	330
St-Philbert-de-Bouaine	2 000	1 012
Tiffauges	(627)	210
DEUX-SÈVRES		
Bressuire	3 000	630
Cerizay	1 800	928
Cirières	600	320
Combrand	900	380
Courlay	1 800	807
Le Pin	800	353
Les Aubiers	1 900	1 159
Nueil-sous-les-Aubiers	1 500	812
St-Aubin-de-Baubigné	1 200	786
St-Amand-sur-Sèvres	1 220	767
Terves	950	651



Les destructions

Communes	Nombre de maisons détruites
LOIRE-ATLANTIQUE	
Clisson	375
Vertou	233
Maisdon	213
Mouzillon	182
Château-Thébaud	100
Basse-Goulaine	80
La Chapelle-Basse-Mer	357
St-Julien-de-Concelles	229
Vallet	207
Monnières	109
Montbert	95
VENDÉE	
St-Georges-de-Montaigu	171
St-Hilaire-de-Loulay	127
La Bruffière	95
Les Essarts	85
Vendrennes	82
Mouilleron-le-Captif	74
St-André-Treize-Voies	58
St-André-Goule-d'Oye	51 (49)
St-Denis-la-Chevassé	44 (29)
La Bernardière	36
Evrunes	32
Mormaison	28
St-Martin-des-Noyers	28
Boulogne	25
St-Hilaire-de-Montaigu	22
Bourg-sous-la-Roche	15
Mouchamps	14
Chauché	(11)
Belleville	8
Chavagnes-en-Paillers	5
St-Malo	2
Les Brouzils	128
Cugand	114 (112)
Treize-Septiers	94
La Verrie	83
La Guyonnière	81
La Ferrière	65
Beaufou	57
Saligny	50
La Boissière	42
La Rabatelière	33
Bazoges-en-Paillers	28
St-Sulpice	28
Boufféré	26
Aizenay	22
La Génétouze	18
Le Poiré	15
L'Hébergement	11
Chambretaud	3
La Limousinière	P'église

Globalement, il faut estimer qu'un tiers des habitants est décédé pendant la guerre : dans des massacres, au combat, ou encore, et c'est manifestement le cas le plus fréquent, des suites des fatigues, des épidémies, des disettes provoquées par la guerre. Dans les quatre départements touchés par les combats, deux l'ont été presque entièrement : Vendée et Maine-et-Loire. Les deux autres, Loire-Atlantique et surtout Deux-Sèvres, n'ont subi la guerre que partiellement (mais ils ont supporté dans l'ensemble de leur territoire l'effort militaire, en nourrissant les soldats, en envoyant des hommes...). Environ 1 million d'individus, répartis sur l'ensemble de la zone, ont été affectés par les combats. 250 000 à 300 000 personnes au moins sont mortes, sans tenir compte de tous les soldats républicains venus de toute la France et pour lesquels un compte n'a jamais été tenu.

La guerre de Vendée entraîne ainsi un gigantesque traumatisme puisqu'elle affecte gravement la population d'une vaste région. Il ne faut pas cependant donner à ce qui reste encore aujourd'hui la dernière et la plus grave des guerres civiles françaises une signification qu'elle n'a pas et en faire un génocide, c'est-à-dire la destruction systématique d'un groupe humain déterminé ! En demandant la destruction de la Vendée, les groupes de révolutionnaires enflammés par Barrère ne s'attaquaient pas aux Vendéens en tant qu'habitants d'une région géographique limitée, mais à ceux qu'ils estimaient être des contre-révolutionnaires. Et les Vendéens ont, malheureusement pour eux, incarnés un moment ce type d'ennemis de la Révolution.

Jean-Clément Martin



1791

25 avril Échauffourée d'Appremont.

1792

1-2 mai Heurts à Saint-Christophe-du-Ligneron et à Saint-Jean-de-Monts.
mai Conjuraction du marquis de la Rouërie.
août Châtillon-sur-Sevère pris par des paysans qui sont battus devant Bresuire.

1793

10 mars Premiers soulèvements à Beauvoir.
11 mars Massacres à Machecoul.
12 mars Soulèvements dans les Mauges.
14 mars Prise de Cholet par les Vendéens.
23 mars Les paysans sont massacrés à Pornic.
5 mai Prise de Thouars par les Vendéens.
25 mai Prise de Fontenay-le-Comte.
9 juin Prise de Saumur, de Machecoul.
12 juin Cathelineau généralissime.
29 juin Attaque de Nantes.
5 juillet Prise de Westermann à Châtillon.
26 juillet Prise des Ponts-de-Cé par les Vendéens.
14 août Défaite devant Luçon.
19 septembre Bataille de Torfou, victoire des Vendéens.
septembre Jean Chouan, chef de la première chouannerie, rejoint les Vendéens dans la Virée de galerne.
11 octobre Sac de Châtillon par Westermann.
17 octobre Bataille de Cholet, victoire des

Républicains.

18 octobre Passage de la Loire.

27 octobre Bataille d'Entrammes, victoire des Vendéens.

4 novembre Les Vendéens à Fougères.

12-14 novembre Échec des Vendéens devant Granville.

21 novembre Bataille de Dol.

3 décembre Échec des Vendéens devant Angers.

9 décembre Victoire des Vendéens à La Flèche.

12 décembre Victoire des Républicains au Mans.

23 décembre Victoire des Républicains à Savenay.

30 décembre Charette attaque Machecoul.

1794

6 février Stofflet prend Cholet.

20 mars Charette victorieux aux Clouzeaux.

27 juillet Mort de Jean Chouan.

août Unification de la chouannerie.

1795

17 février Traité de la Jaunaye.

2 mai Traité de Saint-Florent.

23 juin Débarquement de Quiberon.

25 juin Bataille de Quiberon.

20 juillet deuxième chouannerie.

août Cadoudal nommé major général du Morbihan.

1796

25 février Stofflet est

Bibliographie

Bendiebbat A., *la Vie quotidienne en Anjou au XVIII^e*, Paris, Hachette, 1983.
Bercé Y. M., *Croquants et Nu-Pieds, les soulèvements paysans en France du XVI^e au XVIII^e*,

Paris, Gallimard, 1974.

Bercé Y. M., *Révoltes et Révolutions dans l'Europe moderne*, Paris, P. U. F., 1980.

Cholvry G., « La Révolution française et la question religieuse », in *l'Histoire*, 1984, n° 72.

Inisan I., *la Bataille de Kerguidu*, Paris, Laffont, 1977.

Le Bras G., *l'Église et le Village*, Paris, Flammarion, 1976.

Lebrun F., « Guerre de Vendée, massacre ou génocide », in *l'Histoire*, 1985, n° 78, n° 81.

Martin J.-C., *Vendée-chouannerie*, Nantes, éd. Reflets du passé, 1985.
Martin J.-C., *Une guerre interminable, la Vendée deux cents ans après*, Nantes, éd. Reflets du passé, 1985.
Petitfrère C., *la Vendée et les Vendéens*, Paris, Gallimard, 1981.
Secher R., *le Génocide francofrançais, la Vendée Vengé*, P. U. F., 1986.

Soboul A., *Précis d'histoire de la Révolution française*, Paris, éd. sociales, 1975.
Vovelle M., *la Mentalité révolutionnaire*, Paris, Messidor, 1985.

Musées

Le souvenir des guerres de Vendée est conservé dans différents musées de la région, où l'on pourra retrouver une bonne partie des tableaux et documents publiés dans cet ouvrage.

Écomusée départemental de la Vendée

Château du Puy du Fou
85590 Les Epesses
Tél. 51 57 60 60

Musée Dobrée

Place Jean-V
44000 Nantes
Tél. 40 89 34 32

Musée d'Histoire et des Guerres de Vendée

Place Travot
49300 Cholet
Tél. 41 62 21 46

Musée de Saint-Florent-le-Vieil

Place de la Mairie
49410 Saint-Florent-le-Vieil

L'histoire de la Vendée, vous la découvrirez aussi grâce à la Cinéscénie du Puy du Fou, un fantastique spectacle que son créateur, Philippe de Villiers, définit comme « la tradition orale plus l'ordinateur ». A travers la vie d'une famille de paysans, vous verrez se dérouler tous les principaux épisodes de l'histoire de la région, jusqu'aux années 1945. 230 000 spectateurs y ont assisté en 1986.

Secrétariat du Puy du Fou

30, rue Georges-Clemenceau
85590 Les Epesses
Tél. 51 57 64 64 ou 51 57 68 68.

COUVERTURE

1^{er} plat Henri de la Rochejaquelein, peinture par Pierre Guérin, musée de Cholet.
dos Siège de Granville, gravure de Swebach Desfontaines.
4 « Dieu et le Roi », insigne vendéen bibliothèque municipale de Nantes.

OUVERTURE

Illustrations de Jame's Prunier.

CHAPITRE I

12 Déclaration des droits de l'homme, 1789. Musée Carnavalet, Paris.
13 *Le Prince de Lambesc aux Tuilleries*, 12 juillet 1789, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.
14/15 Départ des trois ordres pour Versailles le 3 mai 1789, gravure de Vion. Bibl. nat., Paris.
15h *Député en houppe allant à l'Assemblée*, gouache de Le Sueur.
16/17 *Ouverture des états généraux à Versailles*, le 5 mai 1789, peinture de Couder. Musée national du Château, Versailles.
16 Mirabeau.
18b *Maire de village*, gouache de Le Sueur.
18h *Juge de Tribunal*, gouache de Le Sueur.
19 Carte des généralités, carte des départements, illustration de Jame's Prunier.
20/21 Pillage de l'Hôtel de Ville de Strasbourg, le 22 juillet 1789, gravure

allemande. Bibl. nat., Paris.

21 *Le paysan né pour la peine*, gravure du XVIII^e. Musée de l'Histoire vivante, Montreuil.

22 *Le Matin*, peinture de Watteau. Musée des Beaux-Arts, Valenciennes.

24 Chassés par les intrus, les prêtres bretons vont célébrer la messe sur les

grèves, in *Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier, édition Coquebert, XIX^e s.

25 *Pillage d'une église sous la Révolution*, peinture par Swebach Desfontaines.

26/27 *Démolition de la Bastille*, juillet 1789, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.

28/29 *Le serment des districts*, février 1791, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.

30/31 *Arrestation de Louis XVI à Varennes*, 21-22 juin 1791, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.

32/33 Tribunal de prison des 2 et 3 septembre 1792, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.

CHAPITRE II

34 *La garde nationale part pour l'armée*, septembre 1792, peinture de Léon Cogniet. Musée national du Château, Versailles.

35b « Que faites-vous là ? — Je suis en pénitence », gravure du XVIII^e. Bibl. nat., Paris.

36 *La Rouerie surpris par la garde nationale de Saint-Malo*, in *Bretagne et Vendée*,

Pitre Chevalier.

37 *Arrestation de paysans royalistes*, gravure d'après Goodall.

38 *Exécution de Louis XVI*, le 21 janvier 1793, peinture anonyme danoise de l'époque. Musée Carnavalet, Paris.

39b *Exécution de la reine Marie-Antoinette*, le 16 octobre 1793, idem. Musée Carnavalet, Paris.

39h *Le représentant du peuple en fonction*, dessin à la plume et à l'aquarelle par David. Musée Carnavalet, Paris.

40 *Enrôlement et départ des volontaires*, gouache de Le Sueur. Musée Carnavalet, Paris.

41b *Patrouilles révolutionnaires*, gravure anonyme XVIII^e. Musée Carnavalet, Paris.

42 Carte de la Vendée, en 1793, illustration originale de Jame's Prunier.

43 Les moulins de Vendée, illustration originale de Cyril Lepagnol.

44/45 *Les Vendéens demandant à Cathelineau de prendre la tête de l'insurrection*, peinture de Jean-Hubert Sauzeau. Musée municipal, Niort.

46g *Le cœur vendéen*, insigne royaliste. Bibl. municipale, Nantes.

46d *Faux dont se servaient les Vendéens*. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.

47 *Le massacre de Machecoul*, in *Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier.

CHAPITRE III

48 *L'Embuscade*,

(détail), peinture de Coëssin de la Fosse, 1883. Musée des guerres de Vendée, Cholet.

49 *Renée Bordereau*, gravure XIX^e. Bibl. nat., Paris.

50 *Prends ton fusil Grégoire*, huile sur panneau, anonyme. Musée George Sand, La Châtre.

51 *Les Vendéens par David D'Angers*, portraits dessinés à Saint-Florent-le-Vieil, en juillet 1825. Musée d'Angers.

52 *Mort du Général Beaupuy*, le 25 octobre 1793, par Alexandre Bloch. Musée des Beaux-Arts, Rennes.

53 *Portrait de Louis de Lescure* (détail), peinture de Robert Lefebvre. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.

54/55 *Caillaud à la tête de ses troupes*, peinture attribuée à Alfred de Chasteignier. Coll. particulière.

56 *François-Athanase Charette de la Contrie*, peinture attribuée à Alfred de Chasteignier. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.

57 *Prince de Talmond*, peinture par Léon Cogniet d'après Pierre Guérin. Idem.

58 *Maurice d'Elbée*, peinture par Paulin Guérin. Idem.

59 *Henri de La Rochejaquelein*, peinture par Pierre Guérin. Idem.

60 *Georges Cadoudal*, peinture par Coutan. Idem.

61 *Louis de Lescure*, peinture par Robert Lefebvre. Idem.

62 *Charles Artus de Bonchamps*, peinture par Girodet. Idem.

63 *Jacques*

Cathelineau, peinture par Girodet. Idem.
 64 *Retroussis d'uniforme de l'armée blanche*. Musée Dobrée, Nantes.
 65 *Chef et soldat vendéen à pied, artillerie vendéenne traînée par des bœufs*, gravure anonyme XIX^e.
 66 *Insigne vendéen, drapeau et velours rouge*. Musée Dobrée, Nantes.
 67 *Assignat de cinq francs plié comme le faisaient les Vendéens*. Idem.
 68 *Prise de Thouars, le 5 mai 1793*, lithographie, XIX^e.
 69 *Lescure franchit le pont à la tête de ses hommes*, lithographie. Ecomusée de Vendée, La Roche/Yon.
 70 *D'Elbée protégeant les prisonniers républicains*, avril 1793, peinture par Edmond de Boislecote. Musée des guerres de Vendée, Cholet.

CHAPITRE IV

72 *Bataille de Fleurus (détail)*, peinture par Mauzaisse. Musée national du Château, Versailles.
 73 *Le petit tambour, gouache de Le Sueur*. Musée Carnavalet, Paris.
 74 *Volontaires partant pour l'armée durant la guerre de Vendée*, gouache de Le Sueur. Idem.
 75 *Soldat français de l'An II, gravure XIX^e siècle*. Bibl. du musée de l'Armée, Paris.
 76/77 *La Défense du pont*, peinture par David de Sauzea. Musée d'art et d'industrie, Saint-Étienne.
 77 *Equipage de l'armée républicaine*,

gravure anonyme, XIX^e.
 78m *Plaque de vivandière de l'armée de l'Ouest*. Musée Dobrée, Nantes.
 78 *Baïonnette de l'armée de l'Ouest*. Idem.
 79 *Insignes républicains*. Musée Lambinet, Versailles.
 80/81 *Marceau protégeant les Vendéens*, peinture anonyme, première moitié du XIX^e. Musée des Beaux-Arts, Chartres.
 82 *Sans terre, gouache de Le Sueur*. Musée Carnavalet, Paris.
 83d *Portrait du général Canclaux*, pastel anonyme. Musée Dobrée, Nantes.
 83g *Kléber*, peinture par Mlle Kercado. Musée de l'Armée, Paris.
 84 *L'armée des Mayençais après la déroute de Laval*, lithographie de 1840.
 85 *Bataille de Torfou : les femmes de Tiffauges barrent le chemin aux Vendéens épouvantés à la vue des Mayençais conduits par Kléber*, peinture par Alfred de Chasteigner. Coll. particulière.

CHAPITRE V

86 *La Déroute de Cholet (détail)*, peinture par Jules Girardet. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.
 88 *Barère à la tribune*, peinture par Vaneuville. Kunsthalle, Brême.
 89 *La Déroute de Cholet (détail)*, peinture par Jules Girardet. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.
 90 *Étude pour la tête de Bonchamps mourant*,

peinture par Thomas Degeorge. Musée Bargoin, Clermont-Ferrand.
 91 *Le général de Lescure blessé passe la Loire à St-Florent*, peinture de 1882. Musée de Birkenhead, Grande-Bretagne.
 92 *Siège de Granville*, gravure de Swebach Desfontaines. Musée Carnavalet, Paris.
 92/93 *Les Écumeurs de la mer*, peinture par Georges Clairin.
 94/95 *La Bataille du Mans*, peinture de Jean Sorieul. Musée de Tessé, Le Mans.
 96h *Interrogatoire du Prince de Talmond*, peinture par Jules Benoit-Levy. Ecomusée de Vendée, La Roche/Yon.
 96bd *Massacre de la bataille du Mans, le 12 décembre 1793*, peinture par Tom Drake. Idem.
 96bg *La Prig du Mans, 1793*, peinture par Tom Drake. Coll. des Lavriers.
 98 *La mort du Général d'Elbée*, peinture par Le Blant. Musée de Noirmoutier.
 99 *La Mort de Henri de La Rochejacquelein*, peinture par Alexandre Bloch. Musée Dobrée, Nantes.
 100/101 *Mort de Joseph Bara*, peinture par Charles Moreau-Vauthier. Musée municipal, Nerac.
 102/103 *Noyades à Nantes*, gravure XVIII^e. Musée Carnavalet, Paris.
 102b *Indications sur le fonctionnement de la fonctionnelle*, gravure XVIII^e. Musée Dobrée, Nantes.
 103b *Scène de noyades à Nantes*, gravure XIX^e.
 104 *Épisode de 1793*

à Nantes, peinture par Auguste Hyacinthe Debay. Musée des Beaux-Arts de Nantes.
 105 *Carrier in Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier.
 106 *Vendéen embusqué in Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier.
 107 *Une cache dans les genêts*, gravure anonyme, XIX^e.
 108 *Assignat émis par Stofflet*. Musée Dobrée, Nantes.
 109 *Stofflet, lithographie de Sentex*. Musée Dobrée, Nantes.
 110 *« Bonnet sans tête, arbre sans racine. Vive la liberté »*, gravure anonyme. Bibl. nat., Paris.
 111 *Pacification de la Vendée, estampe*. Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE VI

112 *La bataille de Quiberon*, peinture anonyme, XIX^e.
 113 *La fiancée du chouan*, dessin à la plume et encre de chine de Gaston Le Mains. Coll. Daniel Couturier.
 114/115 *Épisode de la déroute de Quiberon*, peinture de Pierre Outin. Musée d'art et d'archéologie, Moulins.
 116 *Hoche, dessin de Hilaire Le Dru*, gravé par J.-C. Boch, 1797. Musée Dobrée, Nantes.
 117 *« Vive le roi quand même »*, estampe de Langlume. Musée Dobrée, Nantes.
 118/119 *Les chouans*, peinture par Charles Fortin. Musée des Beaux-Arts, Lille.
 119 *Charette est pris*, affiche.
 120/121 *Prise de Charette*, gravure de

Tony Johannot.
121 *Charette marchant au supplice*, 29 mars 1796, dessin aquarellé. Musée Dobrée, Nantes.
122/123 *Exécution du Général Charette place Viarmes à Nantes*, mars 1796, peinture par Julien Le Blant. Coll. Famille de Charette.
124 Émigrés déguisés en paysans bretons, gravure in *Bretagne et Vendée* de Pitre Chevalier.
125 Georges Cadoudal, gravure XIX^e.
126/127b *La communion des enfants de Chanzeaux*, peinture par Gustave Marquerie. Coll. des Lauriers.
127h *La duchesse de Berry*, Gravure d'Audouin d'après H. Hesse. Musée Carnavalet, Paris.
128 *La chapelle du Mont des Aflouettes*, gravure XIX^e.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Affiche du 1^{er} août 1793 :
« Réquisition adressée par le Conseil de guerre de l'armée vendéenne aux habitants de la paroisse de Beaupréau d'avoir à se rassembler à Cholet avec leurs armes ». Tallandier, Paris.
130 Gravure de G. Brion in *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo.
132/138 Gravures anonymes in *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo.
133/134/136/138 XIX^e.
140 Gravure de G. Staal in *Blanche de Beaulieu*, Alexandre Dumas, éditions

Calmann Lévy, 1897.
145 Gravure de J.A. Baugé in *Blanche de Beaulieu*, idem.
146 Jean Chouan, gravure de A. Leleux in *Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier, éditions Coquebert XIX^e.
147h Bouton d'uniforme royaliste. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.
147b Sabre d'honneur appartenant à la famille de La Rochejaquelein. Musée Dobrée, Nantes.
148h Boucle de ceinturon de soldat vendéen. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.
148/149 *Les Chouans : les vivants défendent les morts*, peinture par G. Clairin.
151 François Athanase Charette de La Contrie, lieutenant de vaisseau et général en chef des armées vendéennes, lithographie coloriée.
151d « Vive Henri V, roi de France, nos cœurs et nos bras sont à lui », Couteau. Musée des Guerres de Vendée, Cholet.
152 Paysan vendéen, gravure de O. Pengilly, in *Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier.
153 *Le Mouchoir rouge de Cholet*, illustration pour la chanson de Théodore Botrel.
154 « Dansons la Carmagnole ». Musée Carnavalet, Paris.
155 *Les Moustaches républicaines*, dessin de Wille le fils. Musée Carnavalet, Paris.
156 Chanson à la gloire du jeune Bara. Bibl. nat., Paris.
157 *La Mort de Bara*, peinture de

Jean-Joseph Weerts. Mairie de Palaiseau.
158 Le président du directoire du district de La Roche-Bernard, Sauveur, assassiné par les Vendéens, gravure, Emile Bayard.
159h « La liberté ou la mort au nom de la République française, une et indivisible affiche ». Bibl. nat.
159b Retroussis républicain, drap brodé de soie. Musée Dobrée, Nantes.
160 « Enrôlement pour la Vendée », affiche de 1793. Bibl. nat.
160/161 *Les Moustaches républicaines*, dessin de Willé le fils. Musée Carnavalet, Paris.
162 Le Général Turreau, gravure de Forestier. Bibl. de la Ville de Paris.
163 *Le Passage de la Loire*, gravure in *Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier.
164 *Les Adieux de Marigny à Mme De Lescure après la bataille de Savenay, 23 décembre 1793*, peinture de Alfred de Chasteignier. Coll. Particulière.
165 *La Rochejaquelein à la tête de ses troupes*, vitrail de l'église de La Rocheservière.
166 *L'Abbé Tagault au Mans*, lithographie de Leleux in *Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier.
168 *La bataille du Mans* (détail), peinture par Jean Sorieul. Musée de Tessé, Le Mans.
170 *D'Elbée*, gravure in *Bretagne et Vendée*, Pitre Chevalier.
173 *Exécution de d'Elbée sous l'arbre de la Liberté*, gravure anonyme.

174 *La révolte terrible d'Avignon* les 16, 17 octobre 1791, gravure allemande, fin XVIII^e. Bibl. nat., Paris.
175 Sabres révolutionnaires.
177 Massacre des patriotes de Montauban, le 10 mai 1790, gravure anonyme. Bibl. nat., Paris.
178 *Le maréchal-ferrant de la Vendée*, gravure XVIII^e. Bibl. nat., Paris.
179 Révolte paysanne dans les Campagnes, gravure anonyme. Musée Carnavalet, Paris.
180 *Le siège de Lyon*, gravure du XVII^e. Idem.
182 Challans, lithographie de Tom Drake, in *Album vendéen*, Lemarchand Albert, Editions Lainé frères, 1856-1860. Idem.
184 Incendie du château de La Durbellière (demeure de La Rochejaquelein), lithographie de Tom Drake. Musée de La Roche/Yon.



A

Abolition de la royauté 33, 38.
Abolition des privilèges 27, 35.
Angers 50, 103.
Angers, David d' 50, 61.
Anglais, les 93, 93, 111-115.
Armée républicaine 40, 40, 41, 42, 53, 73-85, 91, 97, 97, 98, 99, 117.
Armée vendéenne 42-45, 47, 49, 50-74, 89, 91, 93, 95, 97, 98, 99, 105, 106-111, 117, 118.
Assemblée des états-généraux 15, 15.
Assemblée nationale 16, 17, 18.

B

Bara, Joseph 100-101 ;
Bara chanson de 156-157.
Barère, Bertrand 88, 158-161, 168-169.
Blanche de Baulieu (A. Dumas) 140-145.
Berry, duchesse de 126, 127.
Beysser 83.
Bilan de la guerre de Vendée 182-185.
Biron, duc de 81, 83.
Blancs, les voir armée vendéenne.
Bleus, les voir armée républicaine.
Bonchamps, marquis de 38, 43, 54, 58, 62, 88, 93, 91.
Bordeaux, duc de 126.
Bordereau, Renée 49, 53, 85.
Botrel, Théodore 152-153.

C

Cadoudal, Georges 60, 111, 114, 125.
Canclaux, le général 42, 69, 81, 83, 84, 85.
Carmagnole des brigands de la Vendée 156-157.
Carrier, Jean-Baptiste 102, 103, 105.

Cathelineau, Jacques 43, 45, 54, 58, 63, 64, 69, 123.
Championnière, Lucas de 55.
Chansons des Blancs 150-153 ; Chansons des Bleus 154-157.
Chanson de l'armée de Charette 151.
Charles X 126.
Charette de la Contrie, François
Athanase 38, 54, 55, 63, 64, 69, 88, 98, 104, 106, 108, 108, 109, 111, 111, 116, 118, 119, 121, 123.
Chénier, M.J. 101, 101.
Cholet, bataille de 58, 61.
Chouans, les 50, 93, 107, 114, 118, 119, 146-149.
Chouan, Jean 37, 93, 146-149.
Citadins, les 18-22.
Clergé, le 14, 14, 18, 18, 22, 24-25, 27, 29.
Colonnes infernales, les 105, 107.
Comité de salut public 41, 102, 108.
Compagnie Marat 102.
Comte d'Artois 113, 116.
Comte de Provence 113.
Convention, la 47, 75, 88.
Contre-Révolution, la 35-37, 49, 67.
Cormatin 111.
Curés assermentés ou jureurs 24-25, 52.
Curés insermentés ou réfractaires 24-25, 33, 111.

D

Déclaration des droits de l'homme 13.
Desmarres, général 100.
Dreux-Brézé, marquis de 17.
Dumas, Alexandre 140-145.
Dumouriez, général 43, 46.

E

Elbée, Maurice Gigost d' 43, 64, 58, 70, 88, 89, 98 ; interrogatoire de 170-173.
Émeutes paysannes 38-39, 41-42.
États généraux 15, 15, 17, 27.

F

Francastel 103.
France en 1789, la 13, 14.
François I^{er} 13.
Fête de la Fédération 29.
Féval, Paul 50.

G

Gironde, la 83.
Grande Peur, la 20, 27.
Granville, siège de 92, 93.

H

Hoche, général 111, 114, 115, 115, 116, 116.
Hugo, Victor 130-139, 146-149.

J

Joby 54.

K

Kléber, général 83, 84.

L

La Fayette 31.
La Rochejaquelein, Auguste de 125.
La Rochejaquelein, Henri de 59, 63, 64, 68, 88, 98, 99, 99.
La Rochejaquelein, Louis de 98, 125, 126.
La Rochejaquelein, madame de 53, 61, 98 ; les mémoires de 164-167.
La Rouërie 36, 37, 57.
La Trémoille voir Talmond.

Le Mans, bataille du 81, 95, 97 ; racontée par la marquise de La Rochejaquelein 164-167 ; racontée par Barère 168-169.
Lescure, Louis de 61, 64, 88, 91.
Louis-Philippe d'Orléans 126, 127.
Louis XIV 13.
Louis XVI 15, 16, 18, 37, 38.
Louis XVII 38.
Louis XVIII 56, 125, 126.

M

Machecoul 47, 64.
Marcé, général 43, 46, 83.
Marceau, général 81, 81, 95, 97.
Maigny, général 64, 106, 107.
Marseillaise des Blancs, la 66.
Mayençais, les 84, 84, 85, 88.
Mémoire sur la guerre de Vendée (Lucas de Championnière) 55.
Mémoires de madame de La Rochejaquelein 53.
Mémoires de Turreau 162-163.
Métairie, demoiselles de la 104.
Mirabeau, comte de 17.
Montagnards, les voir Montagne.
Montagne, la 41, 82, 83, 87 ; éclaireurs de la 102.
Mouchoir rouge de Cholet, le 152-153.

N

Napoléon, Bonaparte 125, 126.
Noblesse, la 14, 14, 18, 35, 37.

P

Paix de Février 1795 56, 111, 111.
Petitfrère, Claude 174-181.

Pitt, William 113.
Pont-Charraut,
bataille de 68.
Prêtres voir curés.
Prise de la Bastille 16,
20, 27, 29.
Puisaye 93, 107, 111,
114.

Q

Quatre vingt-Treize
(V. Hugo) 130-139.
Quétineau, général 69,
83.
Quiberon, presqu'île
de, 113, 116.

R

République,
proclamation de la 33 ;
République, la 38.
République, la III^e
127.
Républicains, les 33,
42, 42, 50, 54, 87, 91,
93, 108, 109, 119, 121.
Révolte populaire
174-181.
Révolution de 1789
13, 16-33, 124.
Roche-sur-Yon, la
125.
Robespierre,

Maximilien de 41,
102, 108, 109.
Ronsin 82, 84.
Ruraux, les 18-22.

S

Sans-Culottes, les 87,
102.
Santerre 82, 82, 83.
Sapinaud 54, 106, 108,
117.
Savenay, bataille de
81, 98.
Soyer, l'abbé 126.
Stofflet, Jean-Nicolas
43, 58, 64, 106, 107,
108, 108, 109, 111.

111, 116, 117, 118,
119.

T

Talmond, prince de
57, 64, 89, 97.
Terreur, la 102-105,
108, 111.
Thouars, bataille de
68, 68, 69.
Tiers état, le 14, 14,
16, 17, 18, 27.
Traité de Saint-Florent
(1795) voir Paix de
Février 1795.
Travot, adjudant
général 118, 126.
Tuncq 83.

Turreau 58, 82, 98,
105 ; *Mémoires de*
162-164.

V

Vendée, organisation
politique de la 65-66.
Vendée, pacification
de la 113-119.
Virée de galerne, la
56, 91.

W

Waterloo 126.
Watteau, Antoine 22.
Westermann, général
88.



CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Association Paris musée, photothèque 39h. Bibl. nat., Paris 110, 111, 156, 174. Bulloz, Paris 16, 20-21, 22-23, 41, 72, 83g, 154, 155, 160, 161, 175. Charmet, Paris 21, 37, 38, 39b, 49, 75, 102-103, 103b, 130, 153, 160. Clichés Gallimard, Paris 46g, 105, 106, 124, 147h, 148h, 151d, 157, 163, 166, 168, 170. Droits réservés 24, 36, 47, 91, 119, 128, 132, 133, 134, 136, 138, 140, 145, 152, 173. Ecomusée de Vendée, La Roche-sur-Yon 44-45, 48, 50, 51, 52, 53, 54-55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 69, 70-71, 76-77, 80-81, 85, 86, 87, 89, 90, 94-95, 96h, 96bg, 96bd, 98, 99, 100-101, 104, 113, 114-115, 122-123, 126-127, 164, 165, 182, 183. Edimages, Paris 92, 106-107, 120-121. Giraudon, Paris 16-17, 34. Lauros Giraudon, Paris 12, 13, 14-15, 25, 26-27, 28-29, 30-31, 32-33, 35, 40, 73, 74, 82, 88, 118-119, 177. Musée Dobrée, Nantes 64, 66, 67, 78, 78m, 83d, 102b, 108, 109, 116, 117, 121, 151, 159b. Musée de la Révolution française, Vizille 147m, 147b. Musée des Guerres de Vendée, Cholet 46d. Roger-Viollet, Paris 68, 77, 92-93, 127, 148-149, 158, 162. Tallandier, Paris 15h, 18h, 18b, 65, 79, 84, 112, 125, 129, 159h, 179, 180.

REMERCIEMENTS

Nous remercions les personnes et les organismes suivants pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans la réalisation de cet ouvrage :

Mme Berthail, du musée Dobrée à Nantes, Christian Biet, Jean-Paul Brighelli, le médecin général Carré, Gilbert Champenois, M. Floquet de la mairie de Pontivy, M. Fauchille du musée Cholet, Chantal Hénon du musée Dobrée, Mlle Mollard de l'Ecomusée départemental de la Vendée, M. Ribemont conservateur départemental des musées de Vendée, M. Sallier Dupin de la bibliothèque municipale de Nantes, Jean-Luc Rispail, le service Archives de la mairie de Saint-Florent-le-Vieil, le musée de la Révolution française de Vizille, les religieuses de la chartreuse d'Auray, la revue *l'Histoire*.

Table des matières

I LA FRANCE ENTRE EN RÉVOLUTION

- 14 Les états généraux
- 16 L'Assemblée nationale
- 18 Le pays est remodelé
- 20 Violence dans les villes, agitation dans les campagnes
- 22 Du rêve bucolique à la réalité paysanne
- 24 La religion, terrain d'affrontement
- 26 *14 juillet 1789*
- 28 *L'année 1790*
- 30 *L'année 1791*
- 32 *L'année 1792*

II LA MONTÉE DES RÉSISTANCES

- 36 Le temps des conspirateurs
- 38 La mort du roi
- 40 « Tirer pour la Révolution »
- 42 Mars 1793 : l'Ouest s'embrase
- 44 Cathelineau, le saint d'Anjou
- 46 Paysans contre patriotes

III LA VENDÉE DES BLANCS

- 50 Paysans en armes
- 52 Des soldats à temps partiel
- 54 Des chefs au rôle difficile
- 56 *Charette et Talmond*
- 58 *D'Elbée et La Rochejaquelein*
- 60 *Cadoudal et Lescure*
- 62 *Bonchamps et Cathelineau*
- 64 L'armée improbable
- 66 Pour Dieu et pour le roi
- 68 Le temps des victoires
- 70 Le pardon de d'Elbée

IV LE DÉSARROI DES BLEUS

- 74 Des soldats valeureux, d'autres moins
- 76 La sale guerre

- 78 La lutte des symboles
- 80 Le pardon de Marceau
- 82 Tous généraux !
- 84 Les victoires vendéennes

V LA GUERRE TOTALE

- 88 Octobre 1793 : la déroute de Cholet
- 90 La longue marche dans le Nord
- 92 L'échec devant Granville
- 94 La bataille du Mans
- 96 La retraite sanglante
- 98 La mort des héros vendéens
- 100 La mort du héros républicain
- 102 Les noyades de Nantes
- 104 L'infamie répression
- 106 La stratégie du maquis
- 108 Les derniers chefs
- 110 Février 1795 : la guerre fait trêve

V LA VENDÉE BRISÉE

- 114 Les morts de Quiberon
- 116 Vive le roi quand même !
- 118 La chute de Charette et de Stofflet
- 120 *L'arrestation de Charette*
- 122 *La mort de Charette*
- 124 Les derniers survivants
- 126 La terre du souvenir

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

- 130 Quatrevingt-Treize
- 140 Blanche de Beaulieu
- 146 Jean Chouan
- 150 Chansons des Blancs
- 152 Le Mouchoir rouge de Cholet
- 154 Chansons des Bleus
- 158 Barère dénonce la révolte
- 162 Les Mémoires de Turreau
- 164 Mémoires d'une Vendéenne
- 168 Récits d'un républicain
- 170 Le procès d'un chef
- 174 Le peuple contre la Révolution
- 182 Le bilan des guerres de Vendée



1793.

Blancs pour Dieu et pour le roi,
Bleus pour la République.

La contre-révolution a un pays,
la Vendée, un emblème, le drapeau blanc,
des héros, nobles
ou simples paysans.

La République, elle,
veut une France nouvelle.

L'ordre doit régner.

Il régnera.

En 1796, la Vendée est écrasée.



A 53022

ISBN : 2-07-053022-1



9 782070 530229

catégorie **3**

KO-794-334

